

MARIE-CLAIRE DAVELUY

PERRINE ET CHARLOT
À VILLE-MARIE



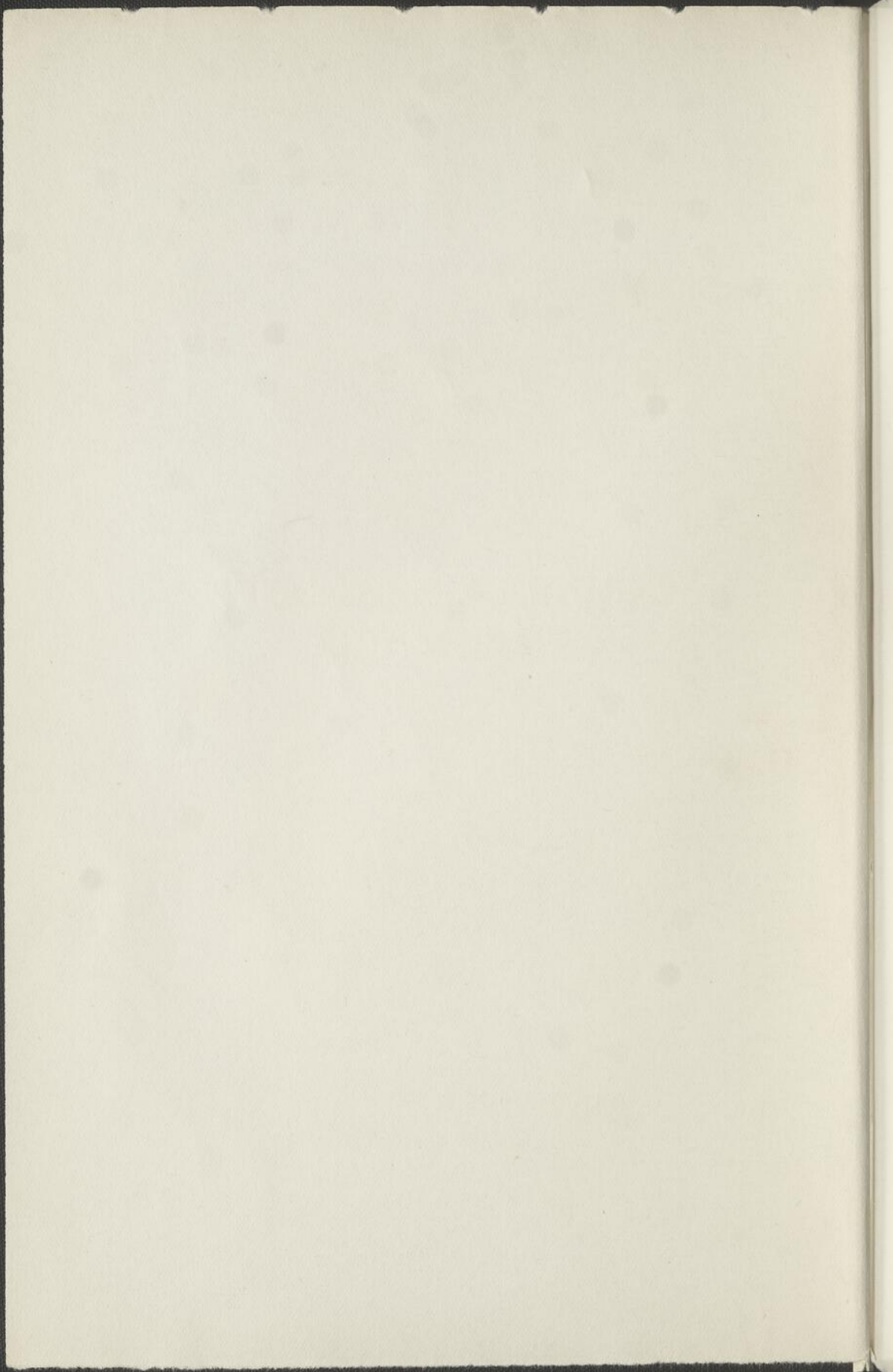
J. McSAAC

GRANGER FRÈRES
MONTREAL - 1940



A ma Charmante Nièce,
Marthe Normandier,
Marie-Clair Saneley

Montréal, 15 octobre 1940.



PERRINE ET CHARLOT
À VILLE-MARIE

DU MÊME AUTEUR

"Ouvrages pour la jeunesse"

- Sur les ailes de l'Oiseau bleu.* Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936. In-8.
- Une révolte au pays des fées.* Montréal, Éditions Albert Lévesque, 1936. In-8.
- Les Aventures de Perrine et de Charlot.* Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8. (Deuxième édition).
- La Captivité de Charlot.* Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8. (Deuxième édition).
- Charlot à la « Mission des Martyrs ».* Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8.
- L'Idylle de Charlot.* Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1938. In-8.
- Perrine et Charlot à Ville-Marie.* Montréal, Librairie Granger Frères Limitée, 1940. In-8.
-

PARAÎTRONT PROCHAINEMENT :

- Le Cœur de Perrine. Fin des aventures de Perrine et de Charlot.*
- Le Filleul du roi Golo. (Réédition).*
- Petit théâtre historique.*
- Le Richelieu héroïque.*
- Michelle et Josephite dans la tourmente.*
- Le mariage de Josephite Précourt.*
- Promenades historiques.*

Marie-Claire DAVELUY

PERRINE ET CHARLOT
À VILLE-MARIE

Dessins de
James McISAAC



MONTREAL
Librairie GRANGER FRÈRES Limitée
1940

Tous droits réservés, Canada 1940.

AVANT-PROPOS

*O jeunes Canadiens,
puisse l'atmosphère héroïque du Montréal,
de 1657 à 1658, vous environner, en ces
nouvelles pages !*

*Des holocaustes nombreux y tombèrent . . .
Souvenez-vous de ces gestes sauveurs par
le truchement de Perrine et de Charlot, qui
vont vivre, désormais, dans la sanglante
Ville-Marie!*

Marie-Claire DAVELUY

REVIEWS

The first volume of the series is a history of the world from the beginning of time to the present. It is a comprehensive and well-written work that covers the entire range of human history. The author has done a great deal of research and has written in a clear and concise style. This is a book that every student of history should read.

The second volume of the series is a history of the United States from the beginning of the nation to the present. It is a comprehensive and well-written work that covers the entire range of American history. The author has done a great deal of research and has written in a clear and concise style. This is a book that every student of American history should read.

The third volume of the series is a history of the British Empire from the beginning of the empire to the present. It is a comprehensive and well-written work that covers the entire range of British history. The author has done a great deal of research and has written in a clear and concise style. This is a book that every student of British history should read.

The fourth volume of the series is a history of the French Revolution from the beginning of the revolution to the present. It is a comprehensive and well-written work that covers the entire range of French history. The author has done a great deal of research and has written in a clear and concise style. This is a book that every student of French history should read.

The fifth volume of the series is a history of the Russian Revolution from the beginning of the revolution to the present. It is a comprehensive and well-written work that covers the entire range of Russian history. The author has done a great deal of research and has written in a clear and concise style. This is a book that every student of Russian history should read.

The sixth volume of the series is a history of the Chinese Revolution from the beginning of the revolution to the present. It is a comprehensive and well-written work that covers the entire range of Chinese history. The author has done a great deal of research and has written in a clear and concise style. This is a book that every student of Chinese history should read.

The seventh volume of the series is a history of the Japanese Revolution from the beginning of the revolution to the present. It is a comprehensive and well-written work that covers the entire range of Japanese history. The author has done a great deal of research and has written in a clear and concise style. This is a book that every student of Japanese history should read.

The eighth volume of the series is a history of the Indian Revolution from the beginning of the revolution to the present. It is a comprehensive and well-written work that covers the entire range of Indian history. The author has done a great deal of research and has written in a clear and concise style. This is a book that every student of Indian history should read.

The ninth volume of the series is a history of the African Revolution from the beginning of the revolution to the present. It is a comprehensive and well-written work that covers the entire range of African history. The author has done a great deal of research and has written in a clear and concise style. This is a book that every student of African history should read.



I

PERRINE APPREND UNE BONNE
NOUVELLE

L'ÂIEULE, Catherine de Cordé, la protectrice de Perrine et de Charlot, fit approcher sa chaise longue de la fenêtre, puis souhaita d'être seule. Elle plongea aussitôt son regard sur la route conduisant au Fort. Elle soupira. Comme Québec s'enveloppait de quiétude en ce bel après-midi du 21 juin 1657! Qui aurait osé gémir sur l'insolence grandissante des Iroquois, en face de ce ciel d'azur? Qui voudrait confirmer, en écoutant les oiseaux, en recevant la brise, la rumeur qui assombrissait en ce moment les colons. Elle redisait à tous les échos, pourtant, que le gouverneur, Charles de Lauzon-Charny, au caractère débonnaire, se montrait si découragé de la situation, qu'il ne songeait qu'à retourner en France, même si le vicomte d'Argenson, son successeur, n'arrivait pas cette année, tel que promis.

Mais qu'étaient-ce que ces craintes en ce moment? Une autre inquiétude serrait le cœur de l'aïeule. Que faisait Perrine? Que voulait dire cette promenade intermi-

nable? D'habitude, sa petite garde-malade ne la quittait que pour revenir aussitôt. « Sans doute, se répétait Catherine de Cordé, je suis malade, affaiblie, bien vieille aussi, mes nerfs s'agitent sans raison . . . Oui, oui, ajoutait-elle en pressant d'une main tremblante son cœur aux lentes pulsations, la lampe s'éteint, je m'en vais . . . et plus rapidement qu'on ne croit. »

Elle ne se trompait guère, car ses forces déclinaient de façon alarmante. Mais cette constatation ne l'étonnait ni ne l'effrayait. Son tour était venu. Son Créateur l'appelait. Ah! n'était la crainte de voir demeurer seule, au Canada, Perrine, sa jeune compagne, dont le frère ne songeait qu'aux aventures héroïques, aux coups d'épée, soldat jusqu'au fond de l'âme, oui, n'était cette crainte, elle partirait sans regret. Ses enfants? Ses petits-enfants? Ils étaient entourés de solides affections, environnés de sécurité, de bien-être, même, en ce pays difficile. Puis, là-haut, que de chers aimés l'attendaient! L'époux de sa jeunesse heureuse, René Le Gardeur de Tilly, son fils Pierre, l'amiral de Repentigny, « son grand » comme elle l'appela jusqu'à la fin, et qui était mort en mer, il y avait déjà huit ans.

On frappa à la porte. La figure affable de sa belle-fille, Marie Favery, veuve de l'amiral de la Nouvelle-France, se pencha dans l'embrasure.

« Vous me désirez, chère mère? J'arrive à l'instant de ma course.

— Entrez, Marie. Venez me rassurer. Avez-vous croisé Perrine sur la route?

— Non. Elle n'est pas rentrée?

— Je m'en tourmente. Il y a trois bonnes heures qu'elle m'a quittée.

— Pourquoi craindre? C'est une tête froide que celle de notre petite amie.

— Qui le sait mieux que moi! Cependant . . .

— Ne nous troublons pas encore.

À cet instant, la voix de Perrine se fit entendre.

— Je vous en prie, Marie, pria Catherine de Cordé, allez chercher tout de suite cette enfant.

Mais déjà Perrine ouvrait la porte.

« Chère Madame Le Gardeur, si vous saviez, commença-t-elle, puis reculant : « oh, pardon . . . je vous croyais seule. Madame de Repentigny, ne vous dérangez pas, je reviendrai dans quelques minutes. Ce sera l'heure de la potion.

— Voyons, Perrine, veux-tu bien mettre de côté ta discrétion habituelle? Regarde ma mère. Elle est encore frémissante d'inquiétude . . . À cause de toi.

— Oui, fit celle-ci, tu as beaucoup tardé à rentrer. Je ne savais que penser.

Perrine courut s'agenouiller près de l'aïeule.

— Oh! Madame, reprocha-t-elle, pourquoi vous mettre en cet état? Le médecin m'en voudra. Que pouvait-il m'arriver, voyons?

— Ma pauvre enfant, sait-on jamais en ce pays!

— Il se passe tout de même quelque chose d'inaccoutumé, tu as le teint animé, Perrine, tes yeux brillent, remarqua Madame de Repentigny. Allons, qu'y a-t-il?

— Comment, s'exclama Perrine, vous ignorez encore, Madame, que le deuxième des navires, attendus cette année, vient de mouiller devant Québec, il y a une heure à peine.

— J'étais en visite, au fond de la forêt. Mais à mon arrivée, il est certain que je n'ai trouvé que notre vieille domestique huronne à la cuisine. Tout s'explique. Vous m'excusez, continua-t-elle, en se levant, je vais envoyer ma dernière domestique pour en ramener quelques autres. Nous sommes isolées, ici. Elle portera un message au capitaine. Tu sais son nom, Perrine?

— Le capitaine Tadourneau, madame.

— À tantôt, chère mère. Perrine, nous reprendrons la conversation ce soir, tu as certainement du nouveau à nous apprendre. »

Madame de Repentigny sortit avec plus de vivacité qu'à l'ordinaire. Mais aussi, un navire de France, de la vieille patrie, qui abordait encore à Québec! Quel émoi pour ces colons, sans nouvelles durant des mois et des mois!

— Perrine, dit l'aïeule, dès que la porte fut refermée, vois, tes mains tremblent . . . Tu m'effraies. Parle, raconte-moi ce qui t'affecte.

— Ce sont des choses heureuses, chère Madame, ne vous alarmez pas. Mais . . . je ne dirai rien que vous n'ayez pris le cordial que je vais vous préparer.

— Petit tyran!

Perrine se mit à rire tout en mélangeant le médicament.

— Voici, madame. Buvez lentement . . .

— Et maintenant, tiens ta promesse, mon enfant.

— Certes! Écoutez bien, chère Madame Le Gardeur. Un soldat qui montait ici sur l'ordre du capitaine m'a dit que . . . que . . .

— Je devine. Il n'y a que des nouvelles de Charlot pour te mettre en pareil état.

— Charlot sera au Canada bientôt, Madame. Charlot! Quelle joie! Qui m'eût dit cela, lorsque je vous quittais il y a si peu d'heures? Je suis si heureuse que je voudrais pleurer, rire, crier à tous mon grand bonheur. Je vais revoir Charlot! Charlot! Mon frère bien aimé . . . Madame, vous aussi, vous êtes heureuse de le revoir? Dites, dites?

— Allons, calme-toi. Je ne te reconnais plus. Tu le sais bien que j'accueillerai d'un cœur très affectueux notre enfant prodigue . . . J'avais si peur de mourir avant son retour, finit-elle très bas, pour elle seule . . . Puis continuant de monologuer, tandis que Perrine allait retirer de sa mante, demeurée sur le lit de Madame Le Gardeur, une lettre au cachet fraîchement brisé : « Oui, j'ai à lui parler à cet enfant despote et trop charmant. Sa sœur ne doit pas se sacrifier toujours, pour tous. Mais ma petite Perrine ignorera ce que je médite d'obtenir . . .

— Qu'est-ce que je vois, Perrine? reprit l'aïeule plus haut. Tu as une missive?

— Bien courte, madame, où l'essentiel seul est inclus. Mais cela compte.

— Lis, ma petite enfant.

— Voici :

Ma chère Perrine,

Par un hasard que je bénis, un soldat de mes amis se met en route pour le Canada sur le navire du capitaine Tadourneau. Ce vaisseau ne précédera que de quelques semaines celui où je m'embarquerai moi-même . . . car je puis enfin prendre la route du Canada, à dessein de ne plus le quitter. Toutes ces questions concernant l'héritage de la tante Le Jeal sont maintenant résolues à notre avantage. Puis, mon exil a assez duré; les médecins me jugent guéri de tant de chocs successifs. Assagi? Oui, mais pas au point de regarder sans colère, les Iroquois? Non, mille fois non! Je ne pense qu'à une honnête revanche. Sais-tu quelle bonne nouvelle m'apportait hier, le gouverneur de Montréal, le vaillant Paul de Chomedey? Qu'un grade de lieutenant à tenir dans la garnison de Ville-Marie m'avait été obtenu, grâce aux influents Messieurs de Montréal. Je retourne donc avec MM. de Maisonneuve et d'Ailleboust, qui se montrent d'une bienveillance extrême pour ton frère. À bord se trouveront aussi quatre Messieurs de Saint-Sulpice, venant apporter aux Montréalais le bienfait d'un clergé paroissial. Ce sont : M. de Quey-lus, abbé de Loc-Dieu, un ecclésiastique riche, puissant, généreux, fort distingué; M. Souart, riche aussi, bon, aimable, excellent médecin, ce qui ne gête rien; et, enfin, MM. Galinier et d'Allet. Si rien de catastrophique ne survient, nous serons à Québec vers la fin de juillet.

Une surprise! Depuis ma dernière lettre, c'est-à-dire, il y a maintenant quatorze mois, je suivais le conseil de notre mère adoptive, Madame Le Gardeur . . . je me mariais, Perrine. Ma femme, c'est une gracieuse enfant de dix-huit ans. Élisabeth de Senancourt, que j'appelle Lise. Elle est cousine au deuxième degré de M. Souart, dont je t'ai parlé plus haut. Elle n'a qu'un défaut, celui de trop aimer le dur, l'aventureux soldat que je demeure au fond. Et maintenant, prépare-toi à bien accueillir la mère, le père et . . . un tout petit enfant, né il y a deux mois. Il porte, ce fils, le prénom de Pierre, en souvenir de l'amiral de Repentigny, qui fut jadis si paternel pour nous. À bientôt, ma sœur chérie, quelle joie de se retrouver, de reprendre notre vie d'autrefois, d'entourer à toute heure le fauteuil de notre incomparable bonne-maman Le Gardeur. Dis-lui mille choses affectueuses de la part de Charlot, dont le cœur vaut mieux que la mauvaise tête. Parle-lui de notre hâte, à ma jeune femme et à moi, de lui présenter notre premier-né.

À toi, les baisers de Lise et de ton frère, toujours plein de regrets de vivre loin de toi.

CHARLOT

*(À Dieppe, à l'auberge du Cheval blanc,
2 avril 1657.)*

— Ce Charlot! fit en haussant les épaules Madame Le Gardeur. Elle essuyait quelques larmes qui glissaient lentement. Ton frère ne peut procéder que par coups inattendus . . . Le voici marié!

— Et il y a un petit Pierre! . . . Que pensez-vous de cet amour d'enfant que nous serrerons bientôt dans nos bras?

— Je pense que ce sont de lourdes responsabilités pour notre jeune soldat.

— Madame, vous savez bien que j'en prendrai ma part.

— Je ne le sais que trop, Perrine.

— Que voulez-vous dire, Madame? . . . mais comme vous paraissez lasse tout à coup?

— Oui, aide-moi à regagner mon lit. Mon cœur bat avec rapidité. Il m'étouffe.

— C'est trop d'émotion. J'aurais dû consulter le médecin avant de vous communiquer cette lettre . . .

— Ne te chagrine pas . . . Voici mon lit . . . Et maintenant, laisse-moi. Je vais fermer les yeux, m'efforcer de ne penser à rien.

— Permettez que je ne vous quitte pas. Je vais m'installer sur ce fauteuil, à votre droite, je ne bougerai pas plus que vous.

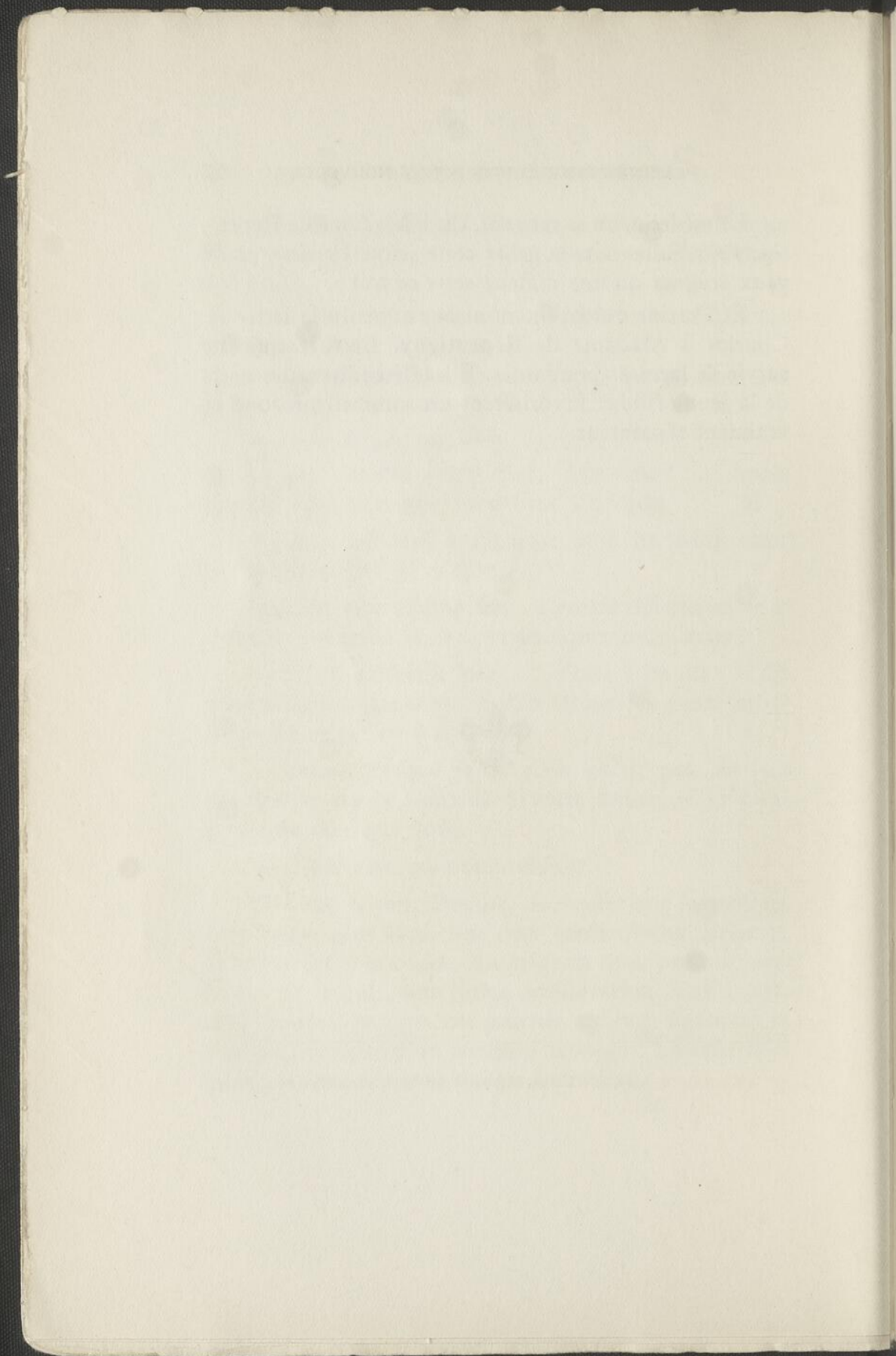
— À ton aise, ma bonne enfant.

Elle eut raison, Perrine, de veiller sur la malade. Une heure plus tard, une crise cardiaque se déclarait. Il fallut toute la science du médecin pour amener, vers la fin de la nuit, une légère amélioration. Enfin, vers cinq heures, alors qu'une journée radieuse s'annonçait, l'aïeule fut prise d'un sommeil reposant. La crise était passée et avec elle tout danger immédiat.

Le médecin, en se retirant, dit à Madame de Repentigny : « Faites vite coucher cette jeune Perrine, je ne veux soigner qu'une malade sous ce toit ».

Et Perrine dut obéir, non sans avoir lu la lettre de Charlot à Madame de Repentigny. Lecture qui fut suivie de larmes abondantes. Elles détendirent les nerfs de la jeune fille et favorisèrent un sommeil profond et vraiment réparateur.



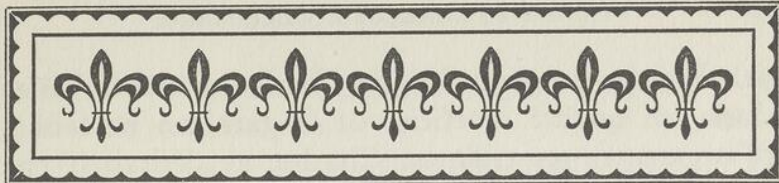




« Charlot éprouvait la nostalgie de sa forêt canadienne »



Copyright 1910 by the Board of Trustees of the University of Illinois



II

LE 29 JUILLET 1657

DES journées tièdes, soleilleuses, marquèrent la fin de juillet. Catherine de Cordé en ressentit les effets et fut en état de se lever chaque jour. Sa surprise égalait sa reconnaissance envers Dieu qui lui donnait du répit. Elle pourrait revoir Charlot. Chaque jour, avec Perrine, elle parlait de cet événement qui allait bouleverser l'existence de la jeune fille. Elle suivrait le jeune ménage dans la sanglante Ville-Marie. L'aïeule s'en attristait. La vie héroïque des Montréalistes la jetait dans l'admiration, comme la plupart des Québécois; mais, jusqu'ici aucun autre sentiment ne s'était joint à cette admiration. Presque tous les siens demeuraient à Québec. Il y avait bien sa fille, Marguerite, la femme du commandant Jacques Le Neuf de La Poterie, qui résidait au Fort des Trois-Rivières, poste exposé, tout autant que celui de Montréal, à la cruauté iroquoise. Mais comme elle y avait demeuré elle-même, sous la protection de braves soldats, elle ne pouvait parvenir à juger l'endroit aussi périlleux que Mont-

réal. Puis, cette résolution de Charlot d'aller à Ville-Marie, en qualité d'officier de la garnison ne faisait qu'augmenter ses craintes. Charlot ne désirait-il pas toujours se jeter au plus fort de la mêlée, là où le danger était imminent? Ces Iroquois, qu'il avait si bien connus dans ces diverses captivités, alors qu'enfant, puis jeune homme, il passait de longs mois auprès d'eux, il leur avait voué une haine presque insurmontable. Il s'acharnait à les poursuivre, à les traquer. Comme il dépistait leurs ruses avec succès! Il se montrait, par ailleurs, aussi habile qu'eux comme canotier et comme coureur. Surtout, il gardait sur eux, presque à l'égal de Lambert Crosse, la supériorité d'un tireur redoutable. « Cet ancien captif d'Ossernenon nous abat comme des moineaux », déclaraient les Agniers, en retournant dans leurs bourgades. Oui, le jeune soldat, malgré les nobles sentiments de son cœur, ne savait jamais dominer sa rage dès qu'il s'agissait d'une attaque d'Agniers. Il y courait des premiers, ne voulant pas écouter les conseils élémentaires de prudence. Il frappait d'estoc et de taille, toujours au premier rang. Et alors quelle vision torturante se dressait dans son esprit! Il revoyait tous ceux qu'il avait profondément aimés, et qui étaient morts dans d'horribles supplices, chez les Iroquois. Il revoyait Julien l'Idiot, le bon matelot, le protecteur de sa petite enfance; puis Kinaetenon, l'Iroquois généreux, qui avait payé de sa vie sa bonté pour le captif d'Ossernenon; puis, encore, l'interprète trifluvien, modèle et héros de son enfance, Thomas Godefroy de Normanville; et enfin, mais ici

sa rage se fondait en un rauque sanglot, l'image adorée d'une Algonquine paraissait . . .

L'aïeule ne pouvait jamais oublier le chagrin de Charlot à la nouvelle, en août 1652, de la prise de Godefroy de Normanville. Il avait été si violent ce chagrin, il avait duré avec une telle intensité d'expression, que le médecin avait ordonné, pour le jeune homme, un voyage immédiat en France. Il était donc parti en novembre 1653, sur le vaisseau du capitaine Pointel, en la compagnie du Père Joseph du Perron, un jésuite que le jeune homme aimait, et qui, à ce titre, pouvait avoir de l'influence sur lui.

Quatre ans s'étaient écoulés depuis ce départ. Chaque navire, au printemps, apportait une lettre de l'absent. Il se dévorait d'ennui là-bas, en cette belle France, où « l'on accueillait avec trop d'honneur, écrivait-il, le soldat canadien et ses récits d'aventures vécues ». Charlot éprouvait fortement la nostalgie de la forêt canadienne; il enviait, à en crier parfois, ses compagnons d'armes des Trois-Rivières, libres de courir sus à ces Iroquois abhorrés. Il y avait aussi le souvenir de Perrine. Que ne l'avait-elle suivie en France? Mais elle décidait, la sage petite sœur, de rester auprès de Madame Le Gardeur, afin d'entourer sa vieillesse de tendres soins. Et cela, malgré les protestations de l'aïeule, qui avait prié que l'on ne songeât pas à elle dans les décisions à prendre pour le bien-être des orphelins qu'elle chérissait. Et Perrine, comme toujours, l'avait emporté dans la conduite à suivre. Quelle fermeté elle possédait, cette jeune sœur à la sensibilité frémissante pourtant!

Catherine de Cordé repassait souvent en esprit ces pénibles incidents, tandis que Perrine, qui la croyait assoupie, pleurait, le front penché sur le vêtement qu'elle cousait.

La dévouée petite sœur savait d'autres terribles choses. Elle savait ce que Charlot avait voulu cacher à tous, même à sa vieille protectrice. La raison dominante de l'exaspération de tout l'être de son frère en face des Iroquois, elle la connaissait.

Le cœur de Charlot saignait d'une plaie inguérissable. Ce cœur pleurait à s'en briser en évoquant le souvenir de la fière Lis-en-Fleur. Il la revoyait sans cesse atteinte à sa place d'une balle iroquoise et donnant sa vie avec quel sourire d'ineffable tendresse. Et Perrine, doucement, essayait de réconforter ce cœur endolori. Elle disait « que toute femme qui aime profondément aurait agi avec bonheur, ainsi que l'avait fait sa fleur sauvage . . . *Des holocaustes, des holocaustes*, avait-elle ajouté, avec un regard de prophète attristé, peut-il y avoir autre chose, en ce pays où l'on doit souffrir, à la fois pour la conversion des infidèles et l'agrandissement de notre France bien-aimée? . . . » Et Charlot, chaque fois, la quittait moins sombre, sa secrète douleur un instant adoucie.

Catherine de Cordé avait été sage, bien qu'elle ignorât ce drame d'amour, de recommander à Charlot de se marier. Seule, une tendresse féminine pouvait guérir, ou atténuer la perte d'une autre tendresse féminine. Et Charlot, après avoir repoussé les conseils de l'aïeule avec indignation, avait fini, les circonstances aidant,

par s'y abandonner. Sans doute, il était aimé plus qu'il n'aimait, cette fois, et n'était la venue d'un fils peut-être eût-il éprouvé de l'impatience en face des sentiments excessifs que lui manifestait l'ardente enfant qu'il avait épousée.

Enfin, tout allait entrer dans une phase nouvelle. Charlot rentrait au Canada définitivement.

Le 29 juillet, à six heures du matin, un soldat frappait à la porte des Le Gardeur. Il annonça à qui voulait l'entendre qu'un navire de France s'avancait vers Québec avec lenteur, n'ayant pas le vent bien en poupe. Dans quatre heures, tout au plus, il serait au port. Il avait pensé que Mlle Perrine serait heureuse de le savoir. On lui avait appris au Fort que le frère de la jeune fille devait revenir par un des navires de cette année. Puis, le soldat était reparti, et Perrine apprenait par un des domestiques, toutes ces nouvelles qui firent battre son cœur.

Elle se calma, songeant qu'il lui faudrait user de prudence auprès de Madame Le Gardeur. De fortes émotions provoqueraient une nouvelle crise, peut-être fatale, cette fois.

Elle pria durant quelques instants. Non, la Providence ne permettrait pas que sa chère protectrice la quittât au milieu de son grand bonheur : le retour de Charlot. Elle aurait assez de forces pour bénir et presser sur son cœur ce petit ange que le Ciel avait envoyé pour panser la blessure que son frère avait *toujours* au cœur.

Lorsqu'elle se releva, elle vint frapper à la porte de Madame Le Gardeur. La prudence bridait sa joie et tenait son esprit en alerte.

« Entrez, fit la voix de Madame Le Gardeur.

— Comment vous sentez-vous, ce matin, Madame? demanda la jeune fille.

— Les nerfs calmes, petite, mais le corps bien las. Je vais paresser au lit une partie de la journée.

Les yeux de Perrine brillèrent. C'était ce qu'elle venait suggérer à l'aïeule. Elle s'agenouilla près du lit.

— Que j'aime à vous voir aussi raisonnable, Madame. Le médecin a tant recommandé de ne vous permettre aucun effort superflu.

— Dis-moi, mon enfant. J'ai entendu tout à l'heure la voix d'un soldat. Il parlait, parlait, avec nos gens de service. Es-tu au courant? Rien de pénible n'est arrivé, j'espère?

— Non, non, Madame. Rien de pénible.

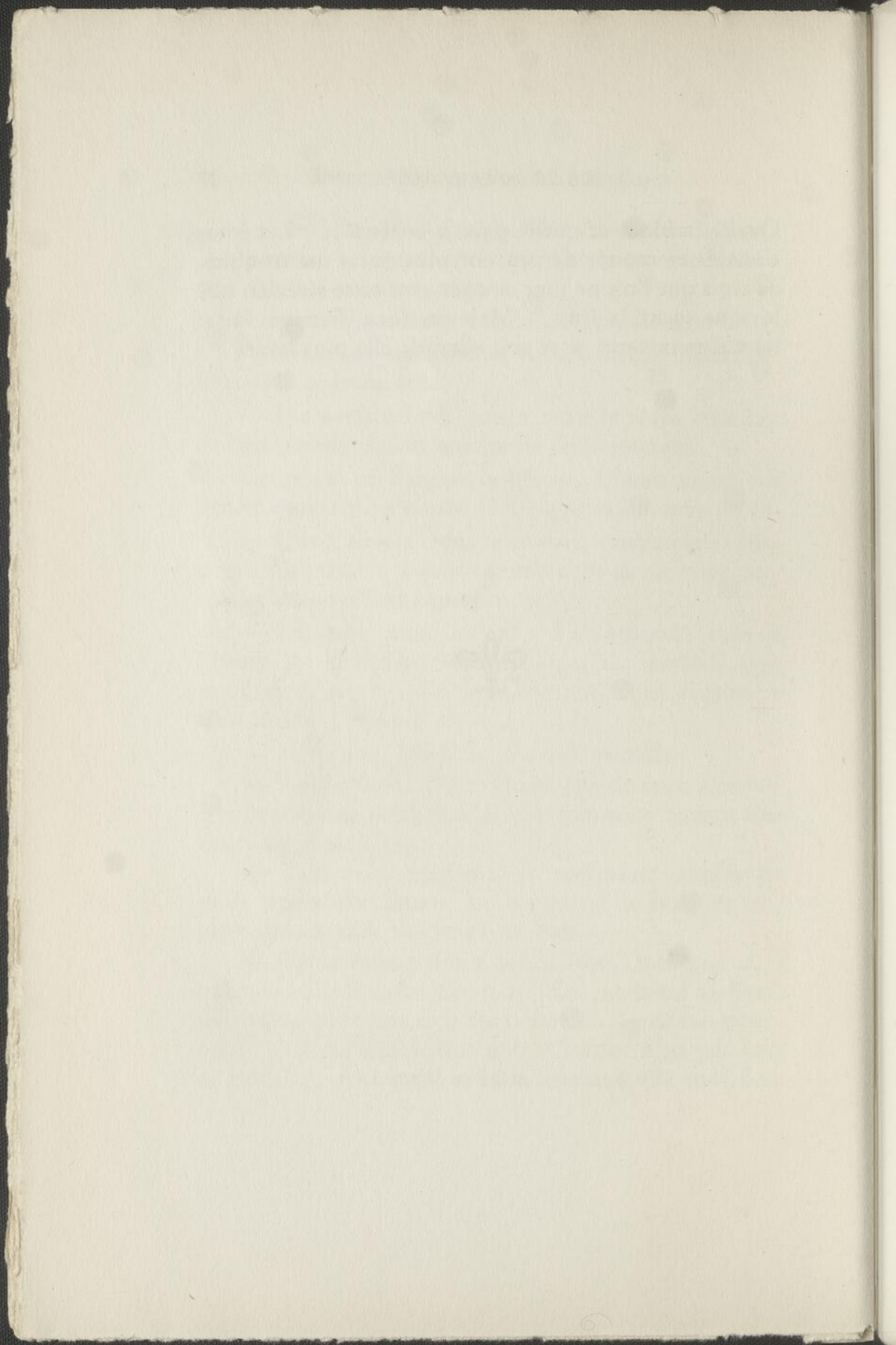
— Tant mieux. Ne t'occupe pas de moi, Perrine. Ma potion une fois prise, je vais somnoler durant une heure ou deux.

— C'est cela, madame, je reviendrai auprès de vous, après dix heures. Le temps est si beau qu'une petite promenade me ferait du bien.

— Tu as raison. Puis, sonde bien l'horizon, et si quelque voile blanche paraît au loin, rends-toi au Fort. On y aura peut-être reçu des nouvelles. Je ne sais pour quoi . . . il me semble que notre Charlot n'est pas loin de nous . . . Ah! qu'il se hâte, ajoutait-elle tout bas.

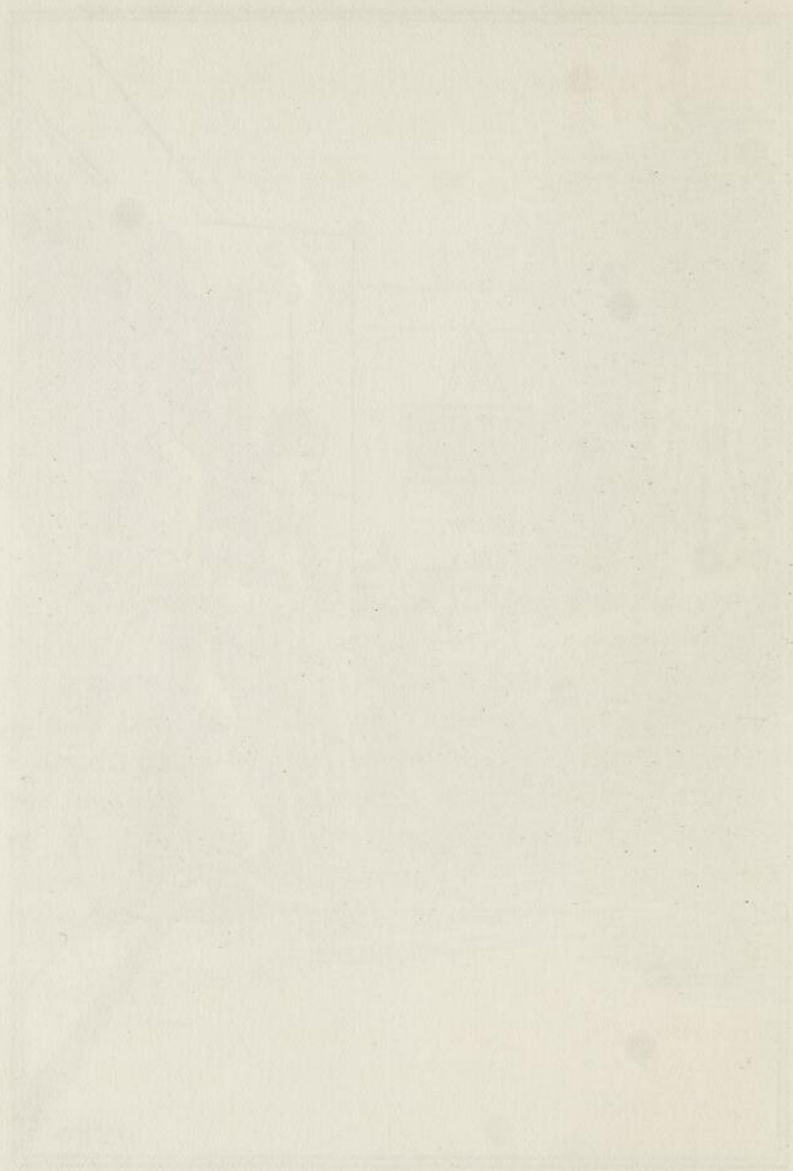
Quelle faiblesse et quelle paix je ressens! . . . Les émotions de ce monde ne peuvent plus guère me troubler. Je crois que l'on ne juge de tout avec cette sérénité, que lorsque vient la fin . . . Mais va donc, Perrine, laisse les volets ouverts, je te prie », reprit-elle plus haut.



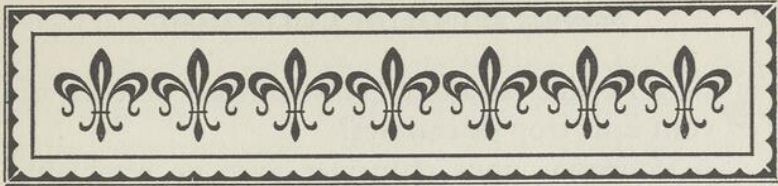




« Qu'il entre, qu'il entre, Charlot ! »



Faint, illegible text or markings, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



III

L'ARRIVÉE DE CHARLOT

LE sommeil gagna vite la malade, une fois Perrine partie. Le calme régnait au dedans de la maison comme au dehors. Madame de Repentigny entra quelques minutes avant dix heures. Elle s'approcha du lit. Elle contempla le visage émacié, d'un ton un peu grisâtre, de sa belle-mère. De l'inquiétude parut sur son front. Elle soupira. Puis elle murmura : « Comment cette chère mère va-t-elle prendre la nouvelle, si, comme l'espère Perrine, Charlot revient par le navire que l'on a signalé ce matin et qui est tout près d'atteindre la rive maintenant . . . Si le médecin venait nous prêter main-forte durant les heures du retour? . . . Je vais envoyer ma Huronne chez lui avec un mot.

Catherine de Cordé ouvrit les yeux. Elle vit sa belle-fille penchée sur elle, le regard anxieux.

— Qu'y a-t-il, ma bonne Marie? demanda-t-elle.

— Du nouveau se prépare, je crois, ma mère. On nous apprend . . . Elle hésita.

— Ne craignez pas pour moi, Marie. Parlez. Je me sens très faible ce matin, mais calme, si calme. Je

l'ai dit à Perrine, serait-ce l'état habituel de ceux qui s'en vont sans trop de craintes?

— Pourquoi nous chagriner avec de semblables réflexions?

— Mon temps est fini, ma fille. La journée a été longue. Un seul désir persiste en mon cœur : revoir Charlot, lui recommander sa sœur, ma sage Perrine, dont la jeunesse a été trop sacrifiée jusqu'ici . . . Mais dites, Marie, que vouliez-vous m'apprendre tout à l'heure? N'hésitez pas, je vous prie, je suis en état de recevoir même la plus pénible communication.

— La joie est plus à appréhender, ma mère.

— La joie? Catherine de Cordé se souleva légèrement et regarda autour d'elle. Un coup de canon retentit à cet instant, suivi de cris que la distance rendait faibles.

— Le canon? s'exclama en souriant la malade. Mon pressentiment ne me trompait pas. Charlot va débarquer . . . Perrine n'est pas revenue, Marie?

— Non, ma mère, et c'est bien ce qui me fait croire qu'elle n'a pas espéré en vain, cette fois. Tenez, prenez cette tisane toute prête . . .

— Est-ce sur l'ordre de Perrine que vous me l'offrez?

— Oui, il était convenu qu'à dix heures sonnante, je venais vous l'offrir si votre garde-malade n'était pas à son poste.

— Bien, donnez.

Et tandis que la malade absorbait le breuvage, un grand bruit de voix, quelques rires, s'entendirent au

dehors. Puis, on approcha de la maison, et ce fut, dans les pièces voisines de la chambre de l'aïeule, une animation inaccoutumée. Soudain, on entendit des pleurs d'enfant. Madame de Repentigny tressaillit, puis saisit la main de sa belle-mère.

— Marie, dit alors paisiblement Catherine de Cordé, laissez-moi. Allez rencontrer vos hôtes . . . Je vais prier Dieu, en attendant, qu'il m'accorde toutes les forces qui me sont encore nécessaires . . . Oh! vous n'avez rien à m'apprendre. Je devine quel voisinage j'obtiens . . . Allez . . . Je vous en prie? Dites à Perrine de venir dans un quart d'heure. »

Perrine frappait à la porte un peu plus tard. Elle pénétrait avec crainte, mais ne put retenir une exclamation de plaisir en voyant Madame Le Gardeur installée sur sa chaise longue, la figure très pâle, mais les yeux souriants et pleins d'un feu inaccoutumé.

— Alors, Perrine, interrogea l'aïeule, tout se réalise comme tu l'as espéré si souvent?

— Oui, madame, répondit Perrine d'une voix étranglée par l'émotion. Mon bonheur serait sans mélange, n'était votre état de langueur.

— Mais, voyons, ma petite fille, je ne me sens pas plus mal qu'à l'ordinaire.

— Pourquoi vous être levée?

— La visite que je vais recevoir mérite cette attention. Allons, qu'attends-tu pour faire entrer Charlot?

— Il fait les cent pas dans le corridor et modère mal son impatience. Il n'a pas changé là dessus.

— Qu'il entre, qu'il entre !

Perrine courut à la porte, l'ouvrit et Charlot, d'un bond, fut aux genoux de Madame Le Gardeur. Il baisa et garda longuement dans les siennes, les mains diaphanes; puis, se relevant, il entourra de ses bras et pressa contre lui la forme frêle, toute blanche de la malade.

— Bonne-maman chérie, murmura-t-il enfin, que de fois, en esprit, je vous ai ainsi tenue contre mon cœur . . . Enfin, je suis revenu . . . je vous vois . . . je vous parle . . . je ne vous quitterai plus.

— Mon petit, mon vieux cœur éprouve, lui aussi, une joie profonde. Je ne l'aurais pas cru capable de battre encore si fortement . . . Tiens, va te mettre à quelque distance . . . Comme tu es devenu un fier cavalier! Un peu mince comme silhouette. Bien, prends cette chaise près de moi. Nous allons causer une bonne demi-heure . . .

— Madame, fit Perrine, inquiète, en se rapprochant, vous vous fatiguerez en ayant tout de suite une longue entrevue.

— Longue? Une demi-heure? fit l'aïeule.

— En effet, approuva Charlot. Puis, j'aimerais auparavant vous présenter ma femme et mon fils, madame.

— Comme vous voudrez, mes enfants. Tu sais, Charlot, j'écoute docilement Perrine. C'est à son tour de commander.

Charlot attira sa sœur contre lui.

— Perrine, ma sœur chérie, tu as su mieux que moi reconnaître quelque chose de l'immense dette de gratitude que nous devons à notre protectrice.

Puis, après avoir baisé de nouveau la main de Madame Le Gardeur, il quitta la pièce en disant : « Je vais chercher Lise et vous la ramènerai notre fils dans ses bras ».

Perrine profita de la sortie de son frère pour convaincre la malade de la nécessité de ménager ses forces. Elle lui fit reprendre son lit. Elle l'entoura d'oreillers, bassina son front, ses tempes.

— Merci, ma petite fille, tes soins sont filiaux. Mais, tes yeux s'alarment, il me semble. Dieu est si bon. Il ne faut pas. M'avoir permis de revoir, d'embrasser ton frère une dernière fois . . . et je l'entreprendrai enfin, tel que je le voulais. L'ordre du médecin sera enfreint cette fois. Je l'entends qui monte, ce bon docteur . . . Tu me comprends, enfant, ce n'est pas demain qu'il faut que je parle à Charlot seul, c'est *aujourd'hui même*. Tu promets de m'aider en ceci?

— Chère Madame Le Gardeur, lorsque je vous refuse quelque chose . . . vous savez bien que c'est parce qu'il y aurait danger à le permettre. Oh! pourquoi Dieu ne vous guérit-il pas tout à fait. Je ne puis être parfaitement heureuse . . . sans vous . . . Et Perrine étouffa un sanglot.

— Perrine, voyons, qu'est devenu ton esprit chrétien. Il faut vouloir ce que Dieu veut, comme il le veut . . . Mais dis-moi, avant que le docteur entre, elle est jolie, ta petite belle-sœur?

— Jolie et frêle, trop frêle, madame. Quel amour elle a pour mon frère! Elle ne le quitte pas des yeux. Le petit Pierre est ravissant, mais délicat de santé,

comme sa mère, j'en ai peur. Il m'a déjà souri. Nous serons bons amis.

— Par quel navire sont-ils venus?

— Par un vaisseau nantais. À bord se trouvaient, ainsi que Charlot en avait écrit, MM. d'Ailleboust de Coullonges et de Maisonneuve et . . . quatre Messieurs de Saint-Sulpice, à destination de Ville-Marie. Tous ces voyageurs, sauf notre gouverneur, M. d'Ailleboust, sont demeurés à l'île d'Orléans, chez les Maheu.

— Mais c'est intéressant cela.

— Charlot amène au Canada son beau-frère, André de Senancourt. Il n'est plus très jeune, ayant trente-cinq ans environ. Son humeur est taciturne, son esprit railleur, son cœur, en apparence insensible. Mais son courage et son intelligence rachètent tout, prononce mon frère auquel je dois ce portrait moral, ajouta Perrine en riant. Nous le verrons cet après-midi; car, quoique ne le témoignant pas extérieurement, il adore sa sœur, qu'il a un peu élevée, étant devenus, tous deux, orphelins très jeunes.

— Le Canada accueille bien les célibataires . . . surtout s'ils deviennent soldats à l'occasion.

— Vous pensez bien qu'il est militaire. C'est d'ailleurs la vie du régiment qui a rapproché Charlot et André de Senancourt. Puis, celui-ci a présenté sa sœur . . . Charlot m'a avoué, en riant, qu'André m'avait très bien remplacée en France, et lui avait épargné, par ses conseils, je ne sais combien de jours de punition. Il n'est pas célibataire, madame; il est veuf, depuis plu-

sieurs années, d'une femme qui l'a rendu très malheureux. Ceci, m'a encore appris Charlot, explique son caractère sombre et sa réserve auprès des femmes . . . Madame, le docteur frappe, dit vivement Perrine. Vous ne parlerez à Charlot que lorsque vous vous serez reposée une longue heure. Promettez, promettez . . . pria Perrine qui courait ouvrir la porte . . .

— Je promets, petite, répondit Madame Le Gardeur.

Le docteur fit une brève visite. Il recommanda le calme, peu d'entretiens et annonça qu'il reviendrait avant la nuit. À Perrine, qui le reconduisait et dont les yeux interrogeaient : « Mon enfant, dit-il, je regrette de vous peiner dans un jour comme celui-ci, mais quittez le moins possible votre vieille protectrice. Le cœur faiblit. La fin peut venir soudainement.

— Oh! mon Dieu, dit douloureusement Perrine. Souffrira-t-elle beaucoup, docteur?

— Non, mon enfant. Le grand sommeil la prendra, peut-être, durant une de ces somnolences qui deviennent très fréquentes, n'est-ce pas?

— En effet, répondit Perrine. Docteur, si on lui interdisait toute visite pour aujourd'hui, croyez-vous que ce serait prudent?

— Ma pauvre petite, ne luttez plus avec votre malade, même sous le prétexte de la faire vivre plus longtemps. Accordez-lui tout ce qu'elle demandera. Madame Le Gardeur est entre les mains de Dieu pour l'heure et la minute précises où Il l'appellera à Lui. Ma science ne lui est plus indispensable, mais seulement adouciss-

sante. Continuez à lui donner le médicament prescrit. Courage, mon enfant. À ce soir. »

Lorsque Perrine entra de nouveau dans la chambre, elle y trouva Charlot, sa jeune femme, le bébé, et Madame de Repentigny.

— Perrine, dit la malade, on a pris ma chambre d'assaut, tu le vois . . . Comme je suis heureuse de connaître et de bénir ce petit Pierre; mes bons enfants, continua-t-elle en s'adressant à Charlot et à sa jeune femme, puisse-t-il être moins friand d'aventures que son papa . . . quoique courageux comme lui.

— Madame Le Gardeur, vous ne me croyez donc pas amélioré? reprit Charlot en riant. Lise, défends-moi.

— Non, reprit doucement celle-ci, car tu me quittes trop souvent. Je te voudrais toujours à mes côtés.

— Ma pauvre enfant, vous oubliez sans cesse que vous avez épousé un soldat . . . lui rétorqua Charlot, tandis qu'une ombre de contrariété traversait son front.

— Eh bien, Charlot et Lise, dit Madame de Repentigny, nous allons redescendre. Il y a, au salon, beaucoup d'anciennes connaissances qui veulent voir Charlot et saluer sa jeune femme.

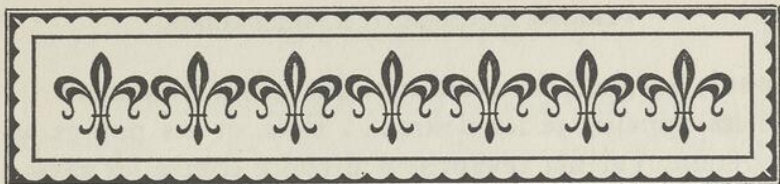
Tous se dirigèrent vers la porte.

— Charlot? appela faiblement la malade, au moment où celui-ci allait disparaître.

— Que me voulez-vous, bonne-maman? répliqua le jeune homme en revenant vivement près du lit.

— Reviens ici, seul, dans une heure.

Puis Madame Le Gardeur ferma les yeux, en faisant de la main un geste amical.



IV

L'ENTRETIEN

LA malade s'assoupit de nouveau. Charlot, exact au rendez-vous, ne s'en plaignit pas. Il approcha de la fenêtre un fauteuil, et là, bien enfoncé dans le siège moelleux, les yeux fixés sur l'inoubliable paysage de la cité de Champlain, il se prit à rêver. Il se revoyait enfant, courant un peu partout, autour du Fort, sous la surveillance du bon matelot, Julien l'Idiot, ou de l'interprète, Olivier Le Tardif. Il redevenait ensuite jeune soldat sous M. de Montmagny. Que cela lui plaisait le rôle de sentinelle au Fort! Il ne se lassait pas de contempler les horizons que lui offrait Québec du haut de son roc énorme. Devant lui, le fleuve chantait, tantôt avec douceur, tantôt avec colère, ou infinie mélancolie. En arrière, il entendait la rumeur mystérieuse des forêts de la Nouvelle-France. Son imagination vagabondait avec délices entre ces deux panoramas d'immensité . . . « Comme cela me paraît peu changé, se prit-il à remarquer! Que j'aimerais à m'enfoncer de nouveau sous les pins au bruissement un peu dur . . . Non, je

ne suis pas guéri des aventures, quelles qu'elles soient . . . Je les appelle, je les désire . . . Puis, et ses poings se serrèrent, j'ai ma revanche à prendre contre les ravisseurs de mon bien le plus cher, Lis-en-Fleur, que je ne puis oublier, quoi que je fasse . . . J'aime Lise pourtant, corrigeait-il, elle qui ne vit que pour moi et m'a donné ce petit Pierre aux yeux bleus . . . Allons, allons, secouons tout cela. Vivons au jour le jour . . .

— Charlot, fit soudain la voix affectueuse de Madame Le Gardeur, viens près de moi. À quoi rêves-tu avec cette intensité d'expression?

— Comment, bonne-maman, vous étiez réveillée? répondit Charlot.

Il transporta son fauteuil près du lit et prit dans la sienne la main de la malade.

— Depuis au moins dix minutes, et j'en ai appris long, rien qu'en suivant sur ta figure le reflet de tes pensées . . . Pauvre enfant!

— Bah! je ne suis pas à plaindre. Je suis revenu près de vous. Je vais reprendre la vie ardente du soldat, offrir ma vie à toute heure pour de nobles causes.

— Pauvre enfant, puis-je dire encore! Tu aimes la vie, Charlot, et tu ne penses qu'à t'exposer.

— Je crois qu'il y a des choses que j'aime encore davantage . . . Les miens, mon pays, l'honneur de tous. Humeur de soldat, sans doute.

— Oui, oui, je sais, et c'est justement de cette humeur dont je veux t'entretenir. Il faut accepter les justes combats, mon enfant, mais non devenir chercheur d'aventures, même glorieuses.

— Bonne-maman, j'arrive et déjà vous voulez me sermonner . . . fit Charlot en riant. Oh! c'est un vieil enfant que vous gronderez, et qui a déjà passablement souffert! Puis, je vous assure que je ne manque pas de conseillers : mon beau-frère, ma femme, auxquels va maintenant se joindre Perrine . . . À quoi bon? Les événements décident toujours pour nous.

— Tu as raison, mon enfant. Et si tu voulais dorénavant t'en rapporter aux seuls événements . . .

— Puis-je agir autrement? J'ai femme et enfant . . . Je me répète cela tous les jours, croyez-le.

— Et tu as une sœur, ajouta vivement la malade en pressant la main du jeune soldat.

— Perrine? Vous voulez me la confier? Mais cela va de souhait. Lise en est déjà enthousiaste. Elle me reproche de ne pas lui en avoir assez parlé. Et pourtant, lui ai-je assez décrit ma sœur. Madame, est-ce que, vraiment, vous avez cru qu'il était nécessaire de me recommander Perrine?

— Je sais, Charlot, que tu lui es très attaché. Mais je connais mieux que toi le cœur de ta sœur, son constant souci de ne penser qu'au bonheur des autres. Toi, comme moi, avons trop souvent fait appel à cette âme qui donne sans compter . . . Je m'en vais, et plus vite qu'on ne veut me le dire . . . Alors, ma petite Perrine restera seule . . . Charlot, tu as, toi, ta femme, ton fils, une carrière que tu idolâtres. Mais, elle, Perrine, ne vit-elle pas en marge de toutes les grandes affections?

— Elle vivra près de nous, Madame, et si je meurs dans quelques justes combats, comme vous le disiez

tout à l'heure, eh bien, elle aidera Lise à élever un autre petit soldat tout dévoué à la patrie canadienne.

— Alors, Perrine demeurera encore sans bonheur personnel? Ne peut-elle être aimée, cette enfant? Oh! je sais, on se marie jeune en ce pays, et les vingt-neuf ans de Perrine pèsent sur sa tête blonde. Mais, Charlot, n'exagérons rien, ce n'est pas encore être très vieille que de compter trente ans.

— Je le sais, certes. Et s'il y a à faire une remarque sur l'apparence de ma sœur, elle est encore embellie, et son regard décèle toujours une intelligence peu commune.

— Eh bien, écoute Charlot, il faut me promettre de ne plus aimer Perrine seulement pour toi, pour les tiens, à la façon d'une ombre bienfaisante qui plane sur ta vie. Au contraire, tu feras passer le souci de son avenir, d'une vocation personnelle encore possible, *avant toute autre chose*. Ne la laisse pas se sacrifier, le cas échéant. N'écoute pas les scrupules de son cœur. Elle a si bien éloigné de sa pensée toute part d'espérances personnelles qu'elle a fini par croire qu'elle léserait les autres si elle s'y abandonnait. Je crois que tu me comprends, mon enfant? Tu es entier, fougueux, volontaire, mais ton cœur est noble, Charlot.

— Je n'oublierai certes jamais, madame, ces aperçus sur la nature de Perrine et vos tendres recommandations . . . Ah! poursuit avec agitation Charlot, en se levant et en marchant au travers de la chambre, je suis vraiment indigne des âmes qui m'entourent . . . Je les blesse, je les peine . . . à mon insu le plus souvent.

— Ne t'énerve pas, mon enfant. Reviens t'asseoir . . .

— Bonne-maman, posez la main sur ma tête si peu raisonnable, cria soudain Charlot, en se mettant à genoux près du lit de l'aïeule. Bénissez le pauvre Charlot qui veut accomplir tout ce que vous désirez, allez!

— Je le sais, mon enfant. Je te bénis de tout cœur, ainsi que tu le désires. Je t'aiderai de là-haut à remplir ta promesse. Va, maintenant, mon enfant . . . quitte-moi. Je vais reposer . . . Maintenant que j'ai causé avec toi, il semblera bon . . . ce repos. »

La malade ferma les yeux, joignit les mains sur la poitrine, puis murmura encore :

— Va, mon enfant . . . dis à Perrine . . . que je suis heureuse, très heureuse, finit-elle très bas.

Et il parut à Charlot, qui s'attarda quelques instants pour la regarder, qu'un sourire illuminait sa mince figure aux rides si peu nombreuses encore. Il sortit sur la pointe des pieds et quitta la maison. Il avait besoin d'une détente. Une longue marche lui permettrait de reprendre son équilibre. La conversation qu'il venait d'avoir avec sa vieille protectrice l'avait remué plus profondément qu'il n'avait cru.

Lorsqu'il revint deux heures plus tard, le soleil couchant enveloppait de lumière la maison des Repentigny. Il vit soudain sa femme qui sortait en hâte. Elle regardait anxieusement de tous les côtés. L'ayant enfin aperçu, elle se dirigea vivement vers lui. Charlot fut surpris de l'expression des yeux de sa femme. Ils révélaient presque de l'effroi.

« Mon ami, dit-elle, entrez vite. Je crois que . . . que la fin est venue. Perrine sanglote au pied du lit de Madame Le Gardeur qui ne s'est pas réveillée depuis votre départ. On est allé deux fois chez le médecin. Il est absent. Mon frère est là-haut. Vous savez qu'il a fait des études médicales. Il m'a fait signe que tout était fini, hélas! Il n'ose avertir Perrine, qu'il connaît à peine . . .

— Ma chère Lise, dit enfin Charlot, que essayait une larme, et prenait en frémissait le bras de sa femme, Perrine et moi nous perdons en ce moment la grande, l'incomparable protectrice de notre vie.





« Perrine sait très bien ne pas répondre quand cela lui chante »

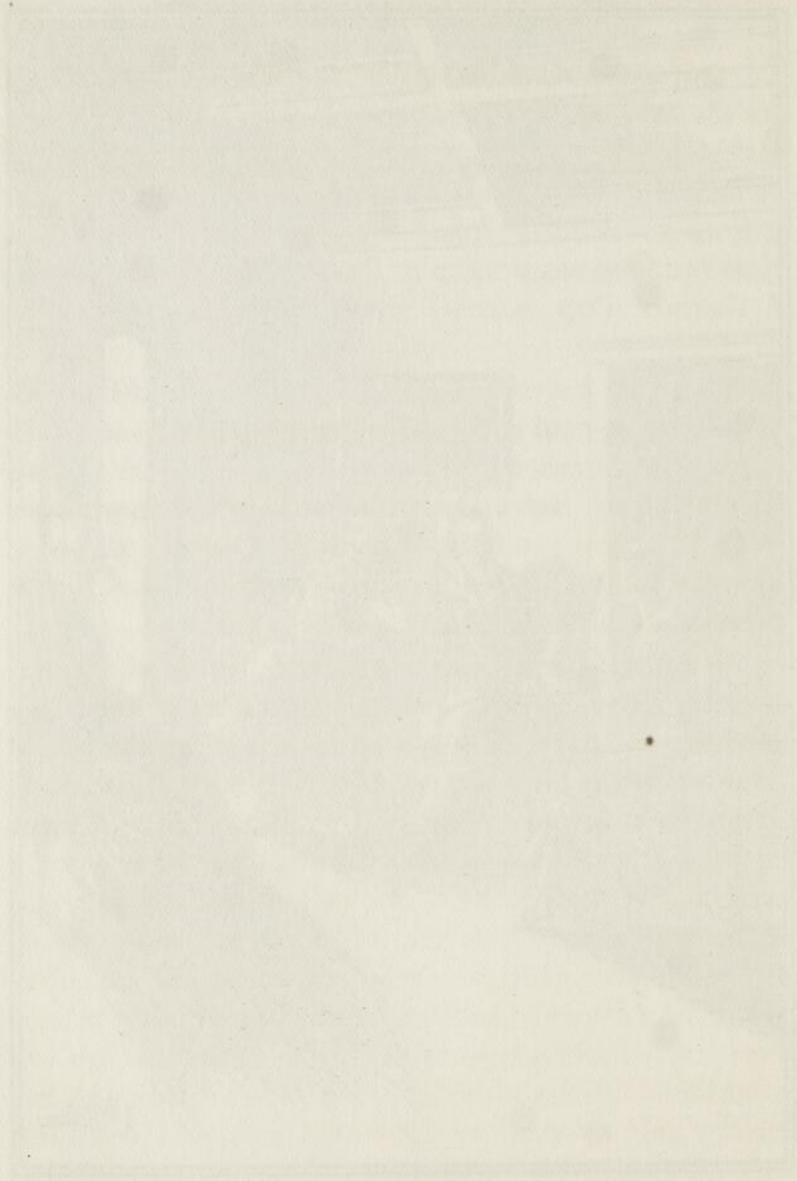


FIGURE 1. A plan view of the structure shown in Figure 2. The structure is a rectangular box with a central vertical channel. The channel is wider at the top and narrows towards the bottom. The box has a flat top and a slightly raised base. The drawing is a simple line drawing with no shading or texture.



V

LA TRISTESSE DE PERRINE

DEPUIS six jours, Catherine de Cordé reposait dans la crypte de Notre-Dame de Québec, « sous le banc de famille de feu M. de Repentigny, son fils, le premier du côté du chœur à main gauche ».

Il fallait chaque jour se rendre à l'église pour arracher la pauvre Perrine à sa peine et à ses prières. Elle semblait incapable de réagir en face de ce nouveau vide dans sa vie. « Une deuxième fois je suis orpheline », avait-elle murmuré. Elle s'effrayait de son isolement futur. Le foyer de son frère lui avait paru apporter, à ceux qui le composaient, une belle plénitude de sentiment, une sécurité relative, un centre où rien d'essentiel ne manquait; mais, elle, n'y serait-elle pas toujours, non une intruse, certes, mais une unité en marge, sans caractère indispensable? Elle s'étonnait qu'une semblable vérité s'impôsât à son esprit, alors que son cœur s'abîmait dans la douleur. Cerveau clair et âme très noble. Perrine expérimentait pour la première fois cette phase de toute vie sans égoïsme, de toute personne,

qui ayant été jusque là nécessaire à des êtres aimés, se trouve soudain vis-à-vis d'aucune obligation précise envers ses proches et forcée de se replier sur elle-même, inadéquate à cette tâche qui veut, parfois, que « charité bien ordonnée commence par soi-même ».

La vue du petit Pierre, cependant, était une douceur pour Perrine. Autour de cette frêle existence, elle sentait qu'une garde incessante, une vigilance, aussi étroite qu'affectueuse, allait s'imposer. La jeune mère s'aperçut que la présence de son petit Pierre opérait une diversion au chagrin de sa belle-sœur. Chaque jour, elle venait, en souriant, mettre son fils dans les bras tendus de la jeune fille.

Un après-midi, alors que Perrine se croyait seule, n'ayant pas entendu sa belle-sœur pénétrer dans la pièce, elle murmura soudain, en embrassant avec ferveur le petit Pierre : « Pauvre enfant, puisses-tu ne jamais connaître ce que c'est qu'être orphelin ! »

— Oh ! Perrine, s'exclamait tout près d'elle, dans un cri, la jeune femme, dont les yeux se remplirent de larmes.

— Pardon, Lise. Je ne vous croyais pas là. J'ai tort de parler ainsi.

— Oui, car j'ai besoin de croire que la Providence aura pitié de mon petit Pierre, comme elle a eu pitié de vous et de moi ? N'avez-vous pas rencontré le grand cœur maternel que vous pleurez aujourd'hui, madame Le Gardeur ; et moi, n'ai-je pas eu André, mon frère, dont l'affection m'a tenue lieu de tout.

— Vous avez raison, approuva Perrine, en essuyant encore quelques larmes. Puis, elle s'efforça de sourire au bébé dont les petits doigts tentaient de déranger les boucles dorées, bien rangées, sur le front de sa tante.

Dans la soirée du même jour, Perrine pour la première fois consentit à descendre dans le salon des Repentigny. Elle aperçut, en entrant, Marie-Madeleine, fille de madame de Repentigny, et son mari, Jean-Paul Godefroy. Près d'eux se tenait, debout, un officier chargé d'un message. Dans un angle du salon, silencieux, à son ordinaire, André de Senancourt était assis. À la vue de Perrine, il se leva, tout comme Jean-Paul Godefroy. Un peu de surprise se peignit sur la physionomie du frère de Lise. Ce ne fut qu'un éclair, car il s'inclina devant la jeune fille, l'air indifférent, *ailleurs*.

— Je croyais mon frère au salon, fit Perrine, un peu confuse, après avoir salué tout le monde. Lise devait être ici également.

— Viens t'asseoir près de moi, Perrine, s'écria Marie-Madeleine Godefroy. Quel plaisir de te revoir, enfin, dans notre cercle familial . . . Non, non, tu ne te sauveras pas cette fois. Je vais y veiller . . . Tu ne nous aimes donc plus, Perrine?

— Votre frère, mademoiselle, apprit Jean-Paul Godefroy, est sorti depuis une heure environ. On lui a annoncé l'arrivée à Québec du procureur Jean Bourdon. Il est enfin de retour de son voyage du nord . . . Cet officier, ajouta Godefroy, en présentant le soldat-messager à la jeune fille, est le sous-lieutenant Marbeau. Il apporte un mot de Charlot à sa femme.

— Laquelle, reprit vivement Marie-Madeleine, est, tout à l'heure, remontée bien vite à sa chambre, n'apercevant pas son mari ici.

— Je vais porter ce billet à ma belle-sœur, dit Perrine, en tendant la main vers le jeune officier.

— Pardon, mademoiselle, je me chargerai de ce soin, déclara André de Senancourt en s'avançant. Il sortit aussitôt de la pièce, suivi du messager, qu'il semblait fort bien connaître.

— Perrine, dis-moi, s'empressa de demander Marie-Madeleine, dès que les soldats se furent éloignés, c'est bien là la frère de ta charmante belle-sœur? Brr! Il me glace. Est-il toujours ainsi? Je crois qu'il n'a pas prononcé dix paroles depuis que nous sommes ici. Qu'en dites-vous, voyons, ma toute belle? Ma curiosité n'a pas de bornes.

— Ma chère amie, reprocha son mari, n'êtes-vous pas indiscrete?

— Bah! fit celle-ci, Perrine sait très bien ne pas répondre quand cela lui chante. Ne vous inquiétez pas, Jean-Paul.

— Et cette fois, remarqua tranquillement celle-ci, je ne pourrais rien te dire, le voudrais-je. Je connais à peine le frère de Lise.

— Mais enfin, Charlot t'en a parlé. Ils ont l'air de bien s'entendre, malgré l'air trop déférent de ton frère. À la place de ce monsieur, je ne me ferais pas à la condescendance du lieutenant Le Jeal.

— Pourquoi? interrogea Perrine. Il a plusieurs années de plus que Charlot. Mon frère lui doit beaucoup.

— M. de Senancourt a de bien beaux yeux, continua Marie-Madeleine.

— Bleus ou noirs? demanda son mari, qui s'amusa de l'insistance de sa femme.

— Encore une fois, Marie-Madeleine, reprit Perrine, si tu savais comme tout cela me laisse indifférente, en ces jours de deuil. Puis, je n'ai pas échangé beaucoup plus de paroles que toi avec M. de Senancourt. Pourquoi d'ailleurs? C'est un étranger pour moi. Je le crois bon, car sa sœur Lise l'aime et l'admire profondément. Mais... je ne sais pourquoi, je partage ton effroi à son égard... Je le préfère, moi aussi, un peu à distance... Allons, ajouta la jeune fille confuse, je ne devrais pas parler ainsi, car...

Perrine n'acheva pas. André de Senancourt était entré au salon sur les pas d'un domestique qui apportait les lampes. Peu après Lise entra, le bébé dans les bras.

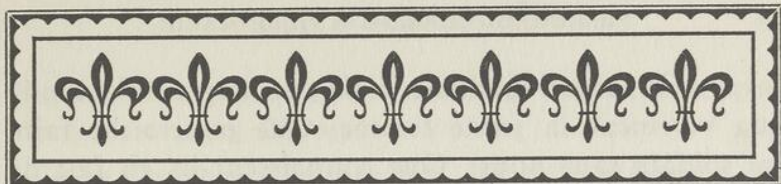
À l'entrée du jeune homme, Perrine avait éprouvé un véritable malaise. Le frère de Lise devait, certes, avoir entendu ses dernières réflexions. Elle avait eu tort, contre son habitude, de penser tout haut, d'outrépasser la mesure en parlant des sentiments hostiles qu'elle éprouvait envers un jeune homme qu'elle connaissait à peine. Oui, près de cette Marie-Madeleine, aux manières spontanées, sans beaucoup de nuance, un peu

brusque, qui jugeait vite choses et gens, elle avait été entraînée un peu loin . . . Elle le regrettait.

Marie-Madeleine Godefroy, au contraire, paraissait satisfaite que le jugement de Perrine fût venu aux oreilles de ce nouveau et intimidant colon, « qui les regardait tous d'un peu haut ». Très bonne, au fond, mais rieuse, un peu coquette, n'aimant à envisager que la surface des choses, la jolie Marie-Madeleine ne détestait pas que l'on rendît hommage, à l'occasion, à sa grâce et à son esprit. Elle en voulait à ceux qui ne lui témoignaient pas assez d'intérêt.

La conversation devint générale, car madame de Repentigny entraît peu après. Elle fut mise au courant des dernières nouvelles : l'arrivée de M. Bourdon, la démarche de Charlot, qui voulait être un des premiers à accueillir le voyageur, cet ancien protecteur de son enfance.





VI

LA DÉCISION DE CHARLOT

UN peu avant onze heures, Charlot revint auprès de sa femme. Il semblait rayonnant.

— Tu n'as pas pensé un instant à nous, j'en jurerais, dit doucement sa femme. Comme tu nous as manqué!

— Je t'en prie, Lise, parle en ton nom, répliqua en riant son mari, en lui baisant la main. Si je n'ai pas eu le temps de penser à vous, vous me le pardonnerez dès que vous en connaîtrez la raison; Perrine, écoute bien ceci, et vous aussi André, nous partons tous après-demain pour Ville-Marie. Madame, reprit-il en se tournant vers la maîtresse de maison, notre seul regret est de quitter votre maison si hospitalière.

— Mais pourquoi, Charlot, remarqua avec sa bienveillance habituelle, madame de Repentigny, votre femme, votre fils et Perrine n'attendraient-ils pas ici que vous ayez procédé, M. de Senancourt, et vous, à une installation sommaire.

— Oh! merci madame, mais c'est impossible, répliqua vivement la jeune femme. Que pourraient faire ces soldats sans nous? Que connaissent-ils en fait de ménage?

— Voyons, Lise, remarqua Charlot, qui s'amusait des craintes de sa femme, ne savez-vous pas que des soldats, comme nous, savent pendre la crémaillère partout?

— Madame de Repentigny a raison, dit soudain André de Senancourt. Je partirai en éclaireur dès demain. Charlot demeurera. Pourquoi me suivrait-il?

— Qu'est-ce qui te prend, André? interrogea avec surprise Charlot. Pas plus tard qu'hier, tu me disais . . .

— Peu importe ce que je disais hier, Charlot. Je partirai demain, et seul.

— Évidemment si tu en as déjà ainsi décidé, il faut se résigner . . . murmura Charlot assez vexé.

— André, tu agis vraiment bien à notre égard, s'exclama au contraire la jeune femme, en lançant un regard de reproche vers Charlot.

Comment n'aurait-elle pas trouvé tout à son gré? Charlot ne la quitterait pas, ferait non loin d'elle le voyage de Québec à Montréal. Lise ne voulait rien d'autre.

— N'allez pas vous mettre trop en peine, mes enfants, je vous en prie, dit encore madame de Repentigny. Nous avons des amis à Montréal. Ils seraient enchantés de vous offrir un logement provisoire.

— M. de Maisonneuve nous cède quelques pièces au Fort, apprit Charlot. Car les Messieurs de Saint-

Sulpice se retireront à l'Hôpital, à la demande expresse de mademoiselle Mance.

— Comment, malgré son accident de l'hiver dernier, mademoiselle Mance pourrait recevoir les Messieurs de Saint-Sulpice? demanda Marie-Madeleine Godefroy.

— Son accident? Quel accident? s'écria Charlot.

On mit Charlot au courant de la chute sur la glace, en janvier dernier, de l'infirmière de Ville-Marie. On parla, sans commentaires désobligeants, cependant, de l'erreur des chirurgiens, qui avaient guéri la fracture du bras, sans s'apercevoir d'une grave dislocation du poignet . . . Puis, ce fait rapporté amena le souvenir de quelques autres . . .

Enfin, la soirée s'acheva par une dernière tentative de Charlot auprès de son beau-frère.

— André, remarqua Charlot, M. de Maisonneuve dont tu relèves, *militairement*, n'approuvera pas ton départ précipité. Il aime à s'entourer de ses officiers, tu le sais.

— C'est le contraire, cette fois. Il me demandait, il y a quelques heures à peine, de me placer à la tête des soldats qui vont partir, demain matin, sur son ordre, pour Ville-Marie. Il me le demandait, bien entendu, il ne l'ordonnait pas. C'est ce qui fait, Charlot, que je ne t'en ai pas parlé plus tôt.

Perrine ne se sentait guère à l'aise devant les mots échangés entre son frère et André de Senancourt. Si les paroles inconsidérées qu'elle avait prononcées, il y avait

un instant, étaient vraiment la cause de cette brusque décision? Elle s'approcha de son frère.

— Charlot, la nuit porte conseil. M. de Senancourt songera peut-être, demain, que sa présence serait utile à Lise . . .

— Non, non, dit celle-ci. Qu'André agisse à sa guise. Il décide toujours bien toutes choses, ajouta-t-elle naïvement.

— Vous le voyez, Charlot, repartit, non sans ironie dans la voix, André de Senancourt. Ma sœur elle-même me préfère . . . un peu à distance.

La jeune femme se mit en rire en menaçant du doigt son frère. Qu'allait-il trouver là? Mais Perrine se mordit les lèvres et la rougeur de la confusion monta à son front. Elle comprenait l'allusion à peine voilée du jeune homme. Ainsi, il avait fort bien entendu la remarque qu'elle s'était permise dans un moment d'irréflexion. Il en tenait compte, au point d'ignorer la vexation visible de Charlot. L'embarras de la jeune fille redoubla. Qu'était cela? . . . Mais peut-être se trompait-elle? M. de Maisonneuve n'avait-il pas désiré ce que décidait le jeune homme? . . . Madame de Repentigny ne l'avait-elle pas suggéré, pour d'autres raisons? . . . Il céda à ces deux pressions, voilà tout. La coïncidence n'était qu'apparente. Les paroles d'une inconnue ne pouvaient avoir un tel effet sur un esprit aussi maître de lui que celui de M. de Senancourt. Perrine se remit donc de son trouble, au point de désirer saluer le jeune homme plus amicalement que d'habitude. Mais lorsqu'elle le chercha des yeux avant de

monter à sa chambre, elle vit qu'il avait prestement disparu.

Le lendemain, sur la prière instante de sa belle-sœur, elle accompagna Charlot, sur la grève, dès cinq heures du main. Une belle journée s'annonçait. La brise soulevait de courtes vagues bleues, chargées de soleil. Des chaloupes, quelques canots, se voyaient au bord de l'eau, maintenus par des soldats et quelques Hurons. Charlot paraissait d'une humeur fort agréable. Il bavardait avec Perrine, sans paraître s'apercevoir de la mine mélancolique de la jeune fille, qui ne pouvait aussi vite que son frère se mettre au diapason général. Le chagrin causé par la mort de madame Le Gardeur la brûlait tout comme au premier jour. Elle se disait, cependant, la pauvre Perrine, que la vie devait ainsi entraîner et maintenir alertes tous ceux dont la mission était d'agir, agir encore, . . . dussent-ils mourir demain! Elle secoua cet état dolent, se rappelant que sa vieille protectrice lui avait reproché sa tendance aux réflexions sombres. Elle regarda avec intérêt les préparatifs du départ sur la grève. Ils en approchaient de plus en plus. Tout à coup, elle aperçut André de Senancourt. Il causait avec M. de Maisonneuve. Le jeune homme aperçut lui aussi Charlot et sa sœur presque au même instant. Elle vit alors le jeune homme s'incliner devant M. de Maisonneuve, sauter dans une chaloupe et s'y affairer. Charlot ne vit rien de cette petite scène, occupé à donner la main au Père de Quen, qu'il n'avait pas encore rencontré depuis son arrivée au pays.

M. de Maisonneuve s'approcha en souriant, chapeau bas devant la jeune fille.

— Mademoiselle Perrine, quelle surprise! . . . Mais naturellement le plaisir d'accompagner votre frère, un peu partout, depuis son retour, nous vaut l'honneur d'une visite aussi matinale.

— M. le Gouverneur, croyez que c'est à la demande instante de ma belle-sœur que je suis ici. Elle souhaitait se reposer avant le voyage de demain. Il m'a fallu la remplacer auprès de mon frère. S'il s'avise de partir, je dois le retenir, finit Perrine en riant.

— Oui, nous partirons en assez bon nombre, demain, appuya joyeusement M. de Maisonneuve. Ma petite cité de Notre-Dame va recevoir beaucoup d'hôtes distingués . . . en sus de colons et de soldats nouveaux.

— Pardon, M. le Gouverneur, dit Charlot en s'approchant et en saluant militairement, savez-vous où je pourrais trouver mon beau-frère, Senancourt?

— Mais il était avec moi, il y a un instant . . . Tenez, voyez-le dans cette chaloupe, au large. Il étend les voiles.

— André! André! appela Charlot en se servant de sa main droite en guise de porte-voix.

— Oui répondit celui-ci.

— Ne peux-tu venir sur la grève, ou en approcher la chaloupe? cria Charlot.

— Impossible, répondit celui-ci, beaucoup plus du geste que de la voix.

— Je vais aller le trouver, dit Charlot à Perrine. Ne bouge pas d'ici. Je n'ai que quelques mots à lui dire

de la part de Lise . . . Hé! continua-t-il, en faisant signe à un Huron d'approcher, conduis-moi dans ton canot jusqu'à la chaloupe là-bas.

Il en revint cinq minutes plus tard, les sourcils un peu froncés, et assista aux côtés de Perrine au départ général. Il n'ouvrit plus la bouche. Perrine fit longtemps flotter son mouchoir. Il lui sembla, soudain, qu'au loin un chapeau s'agitait dans sa direction. Enfin, André de Senancourt s'apercevait de son geste amical.

Tandis que l'on remontait la falaise. Perrine se pencha vers son frère et remarqua sa mine soucieuse.

— Qu'est-ce qui te contrarie, Charlot? Tu semblais gai tout à l'heure?

— André, répondit-il.

— Ah! fit simplement la jeune fille.

— Oui, je n'y comprends rien. Il semble de nouveau la proie de ses voix mauvaises. Lorsque je lui ai fait remarquer que ce n'était pas très aimable pour toi son refus de venir nous saluer sur la grève, il s'est mis à rire de ce ton railleur que je ne connais que trop. « Tu t'abuses, mon pauvre Charlot. Pour ta sœur, je ne suis qu'un étranger ». Puis, il me parla de Lise.

— Charlot, dit Perrine, j'ai peur de n'être pas sage, en allant demeurer chez toi. Vois, déjà, ton beau-frère accepte mal ma présence.

— Ou toi la sienne, riposta Charlot en haussant les épaules. Non, cela va se tasser, ma petite sœur. Je ne veux faire, vois-tu, ni le sacrifice de ta présence continue, chez moi, ni de celle, occasionnelle, d'André,

mon beau-frère. Il habitera au corps de garde, au Fort, ne le sais-tu pas?

— Lise paraît le regretter.

— Tout de même, lorsque je lui ai demandé qui de vous deux demeurerait avec nous de façon permanente, sans hésiter, elle a murmuré ton nom.

— Elle t'aime tant. Tous les sacrifices lui paraissent possibles.

— Elle t'aimera beaucoup aussi dès qu'elle connaîtra ta valeur . . . Allons, n'en parlons plus, Perrine. Jamais, tu entends, jamais, je n'accepterai que tu vives loin de moi. À moins que tu te maries . . .

— Que vas-tu insinuer là, mon frère? demanda Perrine en rougissant un peu.

— Quelque chose de si plausible, mais encore éloigné, j'espère . . . Hé! il a besoin d'être parfait le monsieur qui viendra m'enlever ma sœur.

— Assez, Charlot. Tout cela est tellement improbable. Tiens, fit la jeune fille, vois là-bas, la belle jeune femme qui vient au-devant de nous. Ici, Lise, ici, reprit plus haut Perrine, en hâtant le pas vers sa belle-sœur, que Charlot venait de rejoindre en quelques enjambées.

Dans l'après-midi, Perrine fit quelques visites d'adieu. Elle alla saluer Mère Marie de l'Incarnation et s'entretint quelques instants avec madame de la Peltrie, qui la chargea de messages pour Montréal, et pour mademoiselle Mance en particulier.

Perrine alla ensuite frapper chez les Jésuites. Elle demanda le Père Jérôme Lalemant. Quelle confiance

d'enfant, elle avait en ce haut et lucide esprit! Sa protectrice, madame Le Gardeur, lui avait d'ailleurs recommandé de s'adresser au Père Jérôme, soit de vive voix, soit par écrit, dès qu'une difficulté surgirait dans sa vie. Perrine venait donc lui soumettre ses scrupules au sujet de sa présence continue chez Charlot, aux dépens, peut-être, du propre frère de sa belle-sœur.

Le Père Lalemant sourit du regard anxieux que Perrine levait vers lui.

— Mon enfant, dit-il, je vous vois si bien prête à vous sacrifier, afin que Charlot soit heureux et sans souci, que je m'y oppose de toutes mes forces. Il ne faut pas vous laisser ainsi exploiter. Et je ne parle, bien entendu, que de ce charmant, trop charmant enfant égoïste qu'est, au fond, votre frère . . . Puis, qui sait, s'il n'aura pas bientôt besoin de votre secours auprès de sa jeune femme, qui me paraît bien frêle pour notre dur pays. Songez, par ailleurs, pour étouffer vos scrupules, que votre frère a voulu, sans vous consulter, aller demeurer au milieu des périls effroyables du Montréal. Il vous doit quelque compensation. Non, ne le quittez pas . . . À moins que Dieu n'en décide autrement pour vous.

— Je vous en prie, mon Père, repartit en souriant Perrine, n'allez pas comme mon frère me parler de . . . de . . .

— De mariage? Mais pourquoi pas, ma chère petite? Croyez-vous ne posséder aucune des qualités qui rendent un foyer agréable?

— Je ne désire rien, Père, je vous assure, en fait de bonheur personnel. Que ceux que j'aime soient heureux . . .

— Dieu y pourvoira, mon enfant. Votre vieille protectrice veille sur vous de là-haut. Qui sait? Les événements vous indiqueront peut-être plus tôt que vous ne pensez où sera le devoir à remplir. Ce qui n'implique pas, en sa composition, seulement des éléments de . . . malheur! conclut le Jésuite, en souriant.

— Père, Charlôt m'effraie. Il n'a pas perdu ce besoin, ce goût, où il ne met ni bornes, ni mesure, de courir sus aux aventures. Si l'ennui le prend, je crains tout.

— Mon enfant, si les choses ne vont pas à votre gré, si vous avez besoin de conseils, sachez que je serai heureux de vous aider . . . Écrivez-moi de Ville-Marie, n'est-ce pas?

— Bénissez-moi, Père, car dès demain, au petit jour, nous serons tous en route pour Ville-Marie.

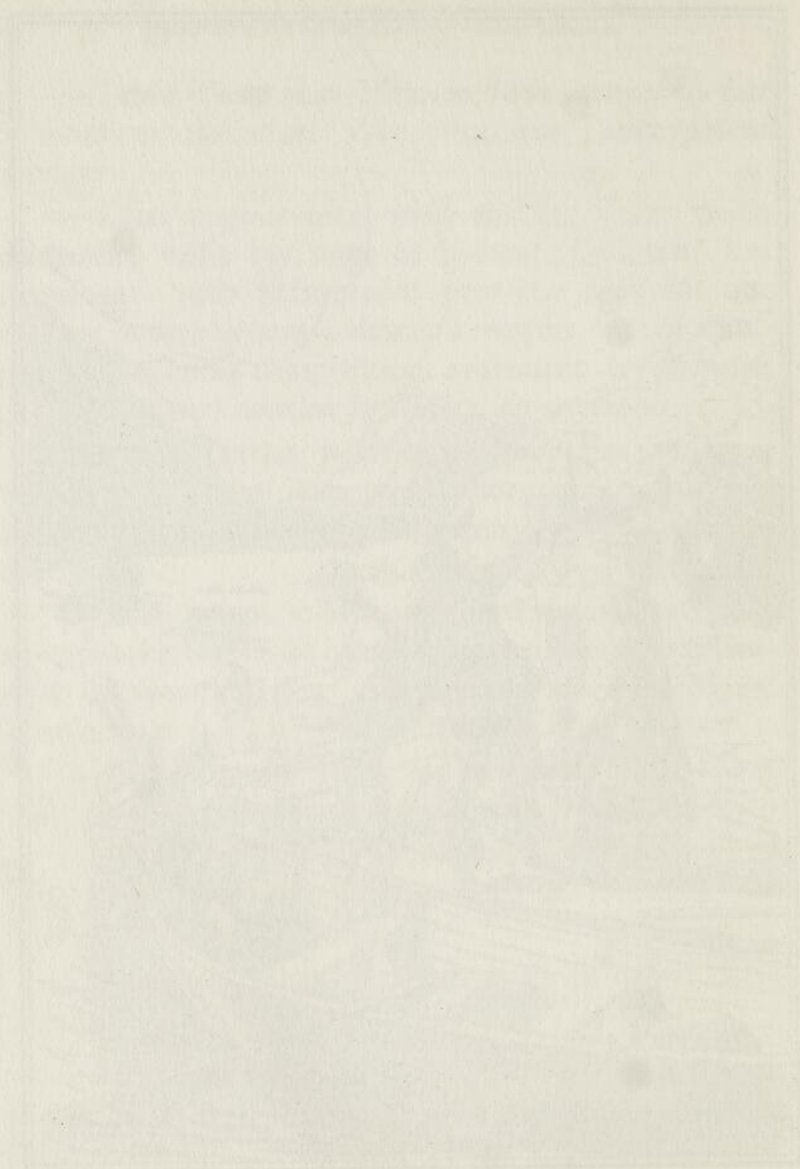
— Bien, Perrine, je vous bénis de tout cœur. Je vous souhaite la paix du Christ . . . au milieu de vos joies comme de vos peines.

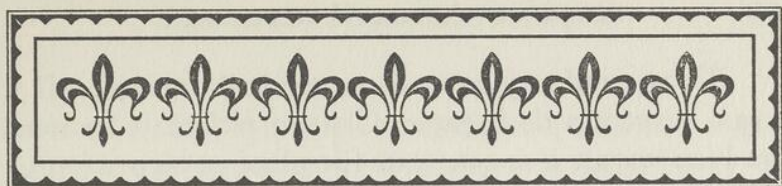
Et le jésuite traça les signes sacrés au-dessus de la tête de la jeune fille agenouillée.





« Ici, ici, Perrine ! appela Charlot »





VII

EN ROUTE POUR VILLE-MARIE !

LE lendemain, la température fut à souhait. Du soleil, de la chaleur, une brise excellente permirent le départ de très bonne heure. Dès l'aube, la grève de Québec devint bruyante. Les canotiers, des matelots et des porte-faix, s'empressaient, mettaient tout en ordre dans les embarcations qui attendaient les voyageurs. On vit paraître ceux-ci, un peu après sept heures, précédés des soldats. Le gouverneur de la Nouvelle-France, M. de Lauzon-Charny, le gouverneur de Montréal, M. de Maisonneuve, M. Gabriel de Queylus, abbé de Loc-Dieu, le Père de Quen, supérieur des Jésuites, venaient d'abord, puis, M. Gabriel Souart, qui descendait plus lentement, en causant avec MM. d'Ailleboust de Coulonges et Jean Bourdon; MM. Galinier et d'Allet, de Saint-Sulpice, suivaient avec deux autres Pères Jésuites; enfin, les nouveaux colons à destination de Ville-Marie fermaient la marche. Parmi ceux-ci se trouvaient Jacques Le Ber, ses sœurs, sa femme et son fils.

Tous s'embarquèrent dans une belle rumeur. Il y avait beaucoup de bagages. Chacun réclamait les siens ou bien voyait à ce que tout fût placé en sécurité.

« Lise, que fait donc Perrine? demanda Charlot en s'approchant de la chaloupe où sa femme avait pris place, avec le petit Pierre qui dormait à poings fermés, dans les bras de sa gardienne.

— Mon ami, je l'ignore, répondit Lise.

— Il serait temps qu'elle parût, reprit Charlot, avec un peu d'impatience. M. de Maisonneuve semble désireux de voir tout le monde en route.

— Tenez, Charlot . . . la voici, en haut de la falaise, à gauche . . . Madame de Repentigny l'accompagne . . . Oh! quels yeux rougis! . . . Perrine m'avait promis d'être raisonnable.

— Ici, ici, Perrine, appela Charlot. Ta place est préparée près de Lise . . . Embarque vite. Je t'en prie? . . . Mes hommages, Madame, dit-il à madame de Repentigny. Quelle bonté vous nous témoignez sans cesse!

Une voix féminine, joyeuse et vibrante, s'entendit. Mme Jean-Paul Godefroy accourait, avec quelques jeunes filles. Elles venaient saluer une dernière fois Perrine.

— Qu'attend-on pour partir? fit M. de Maisonneuve à un matelot qui se promenait près d'une chaloupe, où s'affairait M. d'Ailleboust. Celui-ci se retourna.

— Chomedey, il me manque une petite caisse de reliques. Un frère convers, chez les Jésuites, s'est aperçu de la chose et doit l'apporter d'un moment à l'autre.

— Combien en aviez-vous donc ?

— Dix en tout, empaquetées avec quel soin par ma sœur Gabrielle, à Nantes. À l'abbaye de Saint-Pierre de Reims, les moniales n'en finissaient plus de leurs recommandations, au sujet des quarante petites châsses. « Vous apportez, n'oubliez pas, me répétaient-elles, des ossements de saint Denis, de sainte Clotilde, de saint Benoît, de saint Remy de Reims . . . Et c'est pour le Montréal seulement . . . Ah ! voici le frère avec la caisse . . .

— Hâtez-vous, Ailleboust, de tout mettre en sûreté . . . Oui, oui, M. l'abbé, vint dire à M. de Queylus, le gouverneur de Montréal, nous allons donner le signal du départ . . . Tous à bord, tous ! . . . ajouta d'une voix plus forte M. de Maisonneuve. Il rayonnait. Quelle joie d'amener à Ville-Marie son premier clergé paroissial avec combien de nouveaux colons et de soldats !

Enfin, les embarcations, les chaloupes et les canots, contenant chacun quatre, cinq et même dix personnes quittèrent la grève et prirent le large, au milieu des souhaits et des signes d'adieux des Québécois, venus en nombre pour assister au départ.

Pauvre Perrine ! Elle n'avait ni parlé, ni souri beaucoup durant ces dernières minutes, bien qu'elle pressât avec affection les mains tendues vers elle. À madame de Repentigny, elle avait murmuré d'une voix mouillée de larmes : « Ne m'oubliez pas ! » . . . Elle laissait vraiment à Québec une partie de son cœur. Elle y avait connu tant d'heures d'émoi et de joie ; des heures de

douleur aussi! Elle y laissait de chères tombes. Son émotion ne s'expliquait que trop. Puis elle s'en allait vers une nouvelle vie . . . si rapidement décidée . . . Cette installation dans la sanglante Ville-Marie, qu'elle la prévoyait peu, il y avait deux mois! Qu'allait-elle lui réserver? Sans doute, son besoin de dévouement et de tendresse serait comblé. Elle tiendrait une large place au foyer de son frère. Déjà, sa belle-sœur la consultait en tout, se rangeait plus volontiers à son avis qu'à celui de son mari, et même de son frère. Celui-ci, Perrine l'avait constaté, s'était incliné chaque fois avec un éclair d'ironie, dans le regard. Pour la première fois, il se voyait supplanter dans ses fonctions de conseiller, et sans doute l'attribuait-il à la versalité d'humeur des femmes. Un peu d'ombre parut dans les yeux de Perrine à ces souvenirs. Oh! comme les sentiments contradictoires qu'elle éprouvait vis-à-vis d'André de Senancourt pourraient compliquer les choses à l'occasion! . . . Perrine se promit d'être sur ses gardes, de se montrer toujours bienveillante, par amitié pour Lise et Charlot. Elle tressaillit soudain, arrachée à sa rêverie. Sa belle-sœur lui prenait affectueusement la main.

— Perrine, interrogea-t-elle, vous avez l'expérience de ces voyages, ce sera long cette traversée?

— Trois ou quatre jours dans le plus, Lise. La saison est belle.

— Et les Iroquois? Nous en rencontrerons? . . . Oh! n'allez pas croire que je craigne pour moi, mais pour mon bébé; je ne veux pas si tôt autour de lui de pareilles horreurs.

— Ma pauvre Lise, nous sommes bien gardés, cette fois. M. de Maisonneuve est la prudence même. Ne pensez plus à ces choses.

Perrine avait prédit juste. On fut quatre jours en route. Un matin, vers cinq heures, l'île de Montréal fut en vue. Un des soldats joua longuement du cor tandis que l'on approchait avec précautions des rives. Un cor répondit au bout de quelques minutes. Le son venait de la direction du Fort, et bientôt, un roulement de tambour annonça que l'on accourait. Soldats et civils se groupèrent sur le bord du fleuve. L'animation semblait avoir quelque chose d'inusité. M. de Maisonneuve fit remarquer avec surprise à MM. de Queylus et Souart la mine élégante des habitants à une heure si matinale. « Sûrement, dit-il, il se passe quelque chose. On célèbre un événement des plus joyeux. Tant mieux ! »

Le débarquement prit un caractère solennel, émouvant. Le major Closse reçut le gouverneur, M. de Maisonneuve, avec les honneurs militaires; puis, il souhaita le bienvenue, ainsi que le Père Claude Pijart, aux distingués sulpiciens, attendus et désirés depuis longtemps. Le major eut des mots agréables pour tous les nouveaux colons. La mêlée devint générale. On fit connaissance. Des invitations furent adressées de part et d'autre.

Monsieur de Maisonneuve s'entretint à part avec le major Closse et Charles Le Moyne.

— Que se passe-t-il, mes amis? Pardonnez-moi, Major, mais je vous trouve l'air singulier, ce matin. Puis, vos beaux habits, ceux aussi de tous les habitants, m'intriguent, vraiment.

— Vous permettez que je réponde à votre place, Major? dit en riant Charles Le Moyne. Et sur l'assentiment amusé de Lambert Closse, il prononça: Notre brave Major convole dans une heure, M. le Gouverneur.

— Non! Vraiment? fit celui-ci, je suis heureux d'être arrivé avec un pareil à-propos. Sûrement un des témoins me cédera la place tout à l'heure. J'y tiens absolument.

— Et vous ne demandez pas qui l'on épouse? reprit Charles Le Moyne.

— Inutile, mon ami. La charmante Élisabeth Moyen n'a pas dirigé en vain de timides regards, vers notre héros . . .

— Je vous en prie, M. le Gouverneur, fit un peu confus Lambert Closse. Il demanda la permission de s'éloigner. Tous les préparatifs de la noce n'étaient pas encore au point. Il salua, puis libéra, avant de retourner chez lui, tous les soldats en service d'occasion. Le transport des bagages se ressentit de l'aide apportée par les militaires.

Monsieur de Maisonneuve retint encore Charles Le Moyne.

— Je ne vois pas Mlle Mance. Serait-elle plus souffrante? Un de ses plus chers désirs se réalise ce matin : le débarquement du premier clergé paroissial de Ville-Marie, choisi par M. Olier, si peu de temps avant sa mort.

— Hélas! M. le Gouverneur, l'accident survenu à mademoiselle Mance en janvier dernier complique de

plus en plus sa vie. Sans doute, n'a-t-elle pas voulu accaparer tous les soins, ce matin. Elle attend avec patience son tour. On doit l'habiller comme on ferait d'un enfant, savez-vous?

L'interlocuteur de M. de Maisonneuve s'interrompit, le Père Pijart et les Sulpiciens s'approchaient :

— M. le Gouverneur, déclara le Père Pijart, Mlle Mance vous exprime tous ses regrets de ne pouvoir se rendre elle-même ici pour recevoir des hôtes qu'elle espère depuis si longtemps. Elle m'a chargé, en outre, de mettre à la disposition des MM. de Saint-Sulpice le logement provisoire qu'elle a préparé pour eux avec quel bonheur . . . Vous me suivez, messieurs? . . . M. le Gouverneur, vous savez quel sacrement j'administre dans une heure, finit en souriant le Jésuite.

— Oui, notre Major me réservait cette surprise d'un mariage . . . bien assorti, ma foi!

— Mais il n'est pas seul à prendre femme aujourd'hui. Une heure après la cérémonie qui l'unira à la bonne petite Élisabeth Moyen, je marie un nouveau couple, M. le Gouverneur : Pierre Gadois, fils de notre premier habitant de Ville-Marie, épouse Marie Pontonnier. Mon ministère à Ville-Marie prend fin très joyeusement, je puis dire.

— Bravo, fit encore M. de Maisonneuve. Nous tombons au milieu de belles fêtes et n'avons qu'à nous en féliciter. N'était l'état douloureux de la directrice de l'hôpital, notre retour s'effectuerait sans le moindre nuage. Retirons-nous tous un peu, avant de paraître

à l'église, autour du major, qui compte sur notre présence. Vous viendrez, un instant, messieurs? pria Paul de Chomedey, en s'inclinant devant les Sulpiciens, qui prenaient la route de l'hôpital. Ce sera un véritable honneur pour notre petite population.

Que devenait Charlot durant ces scènes d'arrivée? Et Perrine? On pouvait les voir tous deux s'acheminer vers le Fort, en compagnie de M. et Mme d'Ailleboust. Cette dernière, venue au devant de son mari, avait témoigné une joie très vive à la vue de Perrine. Elle l'aimait beaucoup et l'avait vue souvent, à Québec, lors de son séjour, en qualité d'épouse du Gouverneur de la Nouvelle-France. En outre, Perrine lui apportait des nouvelles et une longue lettre de sa sœur Philippine de Boullongne, religieuse chez les Ursulines, depuis maintenant neuf ans. Aussi bien, les d'Ailleboust, qui habitaient au Fort, se montraient fort heureux du voisinage agréable que constituaient Charlot et sa famille. La jeune fille marchait un peu en arrière avec madame d'Ailleboust.

— Perrine, dit celle-ci en désignant la femme de Charlot, ta petite belle-sœur me paraît attachante. D'une grande distinction aussi.

— Elle est la parente éloignée des Souart d'Adoncourt, cousins eux-mêmes de M. Gabriel Souart, sulpicien, dont vous venez de faire la connaissance.

— Vraiment? . . . Elle paraît frêle, bien frêle, cette jeune femme, pour se transplanter sans danger, dans un pays éloigné, et difficile à tant de points de vue. Pourvu que nos hivers ne lui soient point préjudicia-

bles. Je crois, au fond, que ce sont encore nos paysannes de France qui supportent le mieux le climat du Canada.

— Je le crois aussi, Madame, tout en maintenant qu'il puisse y avoir de brillantes exceptions. Et Perrine pressa, significativement, le bras de sa belle interlocutrice.

— Et cet officier, reprit Barbe de Boullongne d'Ailleboust, au bout de quelques instants, le beau-frère de Charlot? Quel front sévère, énigmatique, mais les yeux sont remarquables. Où est-il donc passé, ce jeune officier? . . . Il nous suivait tout à l'heure.

— Charlot a prié André de Senancourt de voir à une installation immédiate quelconque, dans les chambres du Fort, qui leur sont affectées. Lise a besoin d'un repos absolu d'ici à quelques heures. Tenez, Madame, voyez, André de Senancourt est en route pour le Fort, au pas de course.

— Et toi, ma petite Perrine? La fatigue t'empêchera-t-elle d'assister au mariage du Major et d'Elizabeth?

— Non, le temps seulement de me rafraîchir un peu . . . Le voyage m'a fait du bien, Madame . . . J'ai eu tant de chagrin dernièrement . . . Vous savez quelle perte mon cœur pleure, tout comme au premier jour?

— Je le sais, mon enfant. Mais la Providence arrange toutes choses pour notre bien. Tu prends place, maintenant, à un foyer bien attachant . . . sans compter que tu pourras en créer un toi-même . . . Mais pardon, je connais et j'admire la réserve dans laquelle tu t'enveloppes. C'est la grande affection que je te porte

qui me fait ainsi bavarder . . . Nous approchons de l'hôpital . . . Quittons-nous ici. Mon ami, dit-elle à son mari qui se rapprochait d'elle, vous m'excuserez si je rentre chez Mlle Mance tout de suite . . . J'ai promis à notre petite mariée de jeter un coup d'oeil sur sa toilette, avant le départ pour l'église. Perrine, si vous ne vous attardez pas trop, venez m'y retrouver dans un quart d'heure. Quelle bonne surprise vous causeriez aux petites pensionnaires de Mlle Mance, Marie et Geneviève Macart, Marie Moyen surtout. Elles seront de ravissantes filles d'honneur.

— Comptez sur moi, madame. A tantôt, madame.

— Mademoiselle Perrine, dit Louis d'Ailleboust de Coullonge, qui se mit à marcher tranquillement à ses côtés, Ville-Marie me paraît calme, cet été. Nos ennemis les Iroquois se tiennent sagement à leur place.

— Pour combien de temps, hélas ?

— La répression qu'exerce notre gouverneur, Lauzon-Charny, me paraît trop faible . . . Dieu veuille qu'elle ne devienne pas funeste. Entrez, mademoiselle, vous êtes la bienvenue, au-dedans des murs du Fort . . . Nous filerons par une petite porte, à droite. Je la connais. Venez, par ici, Charlot, ajouta-t-il plus haut . . .

Tous s'engouffrèrent à la hâte dans l'habitation. Aussi bien, à quelque distance, plusieurs soldats de Ville-Marie quittaient la caserne revêtus de leurs meilleurs uniformes. Le mariage du major Closse exigeait ce faste de circonstance.



VIII

L'INSTALLATION PROVISOIRE AU FORT

ENFIN, Charlot, sa femme et Perrine se virent chacun dans les pièces que M. de Maisonneuve leur cédaient au Fort.

Perrine ne mit pas grand temps à sa toilette. Elle frappait bientôt à la chambre de sa belle-sœur. Elle entra. Elle trouva celle-ci, les yeux pleins de larmes, assise dans un fauteuil à oreillettes. Dans l'embrasure de la fenêtre, Charlot, les sourcils froncés, parlait bas avec son beau-frère André. À l'autre bout de la pièce, la Normande essayait de consoler le bébé qui pleurait

— Lise, s'exclama Perrine, que signifie ta figure bouleversée ? Je t'en prie, n'aie pas ces yeux douloureux . . . Dis-moi, qu'y a-t-il ? ajouta-t-elle, moins haut, en se penchant sur sa belle-sœur.

— Mon cher mari, répondit celle-ci, en essayant de sourire, s'oppose à tout ce que je lui demande. Je dois, paraît-il, passer le reste de la journée dans ma chambre. Je prends très mal cela. Il me plaisait de voir la jolie épousée du major Closse. J'ai un peu pleuré . . . et vous

savez, Perrine, lorsque je pleure, votre frère ne montre pas beaucoup de patience . . .

— C'est qu'il a lui-même alors tant de chagrin. Vous le savez bien, Lise, les frères et les maris aiment à nous voir sourire . . . toujours ! C'est notre courage à nous. Je ne comprends pas, que vous soyez si peu vous-même . . . Vous, toujours si conciliante, qui vous rendez sans cesse aux avis des autres, et avec tant de grâce . . .

— Je suppose, en effet, Perrine, que je suis très fatiguée . . . Allons, je vais obéir. Aidez-moi à m'installer sur ce pauvre lit d'occasion . . . « Nous aurons mieux, dès demain », me dit mon frère . . . A la bonne heure, bébé se calme, comme sa maman . . . Perrine, votre vue m'est bienfaisante . . . Mais comme vous vous êtes faites belle, mademoiselle ? . . . Charlot, mon ami, voyez, je redeviens docile.

— C'est cela, Lise dit celui-ci, le front rasséréiné, en s'approchant et en prenant la main de sa femme. Le repos vous remettra corps et âme. Puis, qui sait, ce soir, vers cinq heures, vous serez peut-être assez remise pour venir, à mon bras, présenter vos vœux aux mariés.

— J'en éprouverais un vif plaisir. Embrassez-moi, mon ami. Ma sagesse, momentanée, vaut bien cette condescendance, acheva la jeune femme avec une moue.

Durant ce dialogue, Perrine s'était rendue près du bébé. Elle caressa les petites mains fraîches. Elle se réjouit de voir que le sommeil prenait enfin le petit être que le voyage avait fort incommodé.

— André, que fais-tu ? demanda soudain la jeune femme à son frère. N'accompagnes-tu pas Perrine à ce mariage ? Ne t'en va pas ainsi, ou je croirai que cela t'embarrasse d'arriver à l'église une très jolie fille à ton bras. Et Lise se mit à rire en menaçant du doigt son frère, que les paroles de sa sœur retenaient bien malgré lui.

— Pour cette foi, Lise, laisse André agir à sa guise. Je conduirai moi-même ma sœur, dit Charlot. Si tu venais, ce serait différent.

— Fais à tont goût, mon ami. Mais si j'étais André, je ne serais pas de très bonne humeur, de me faire enlever un tel privilège. Reviens ici, Charlot, une fois la cérémonie terminée. Tu promets ?

— Certes, Lise ! répondit Charlot, en baisant la main de sa femme.

Et il sembla à Perrine qui avait observé cette petite scène de loin, qu'une impression de soulagement glissait sur la physionomie d'André de Senancourt, lorsque Charlot offrit de la conduire lui-même au mariage. André de Senancourt nota, de son côté, l'éclair reconnaissant du regard de Perrine, à la remarque de son frère. Et chacun en conçut un peu d'amertume, sentiment fugitif aussi involontaire que vivement repoussé, de part et d'autre.

Charlot ne revint auprès de sa femme que vers quatre heures, dans l'après-midi. Il en semblait un peu confus. Mais la jeune femme le reçut avec une joie sans mélange.

— Eh bien, mon ami, on vous a accaparé de la belle façon. Regardez l'heure !

— J'aime mieux vous regarder, Lise. Quelle bonne mine vous avez ! Le repos vous a été salutaire.

— L'obéissance aussi. Vous êtes content ?

— Lise, vous avez reçu mon message à onze heures, puis à deux heures ?

— Tout. Et si vous saviez comme ces attentions, de votre part, me font plaisir.

— Mais je l'espère bien. Vous m'êtes si chère, Lise, et votre santé me préoccupe avant tout. Je ne veux pas connaître le regret de vous avoir conduite dans un pays qui aurait raison de vos forces.

— Charlot, écoutez-moi bien. Je vous aime avec une telle plénitude que je vous aurais suivi partout. Au pôle nord, ou dans l'Afrique, si tel eût été votre bon plaisir d'y aller vivre. Ma vie, ma santé, mon bonheur, tout est subordonné à votre présence auprès de moi. Ne vous faites donc aucun reproche. Le Canada me plaît puisqu'il vous plaît; Montréal sera le coin que je préférerai, puisque j'y aurai le foyer que vous construirez bientôt.

En entendant la voix de Lise proférer ce cri d'affection, Charlot s'était levé et pris à marcher de long en large. Eh ! il savait bien que tel était l'état d'âme de la jeune fille aimante, extrême en tous ses sentiments, qu'il avait épousée. Et lorsque l'occasion se présentait de réentendre l'expression de sa tendresse pour lui, il en éprouvait une sourde gêne. Jamais, il ne pourrait lui

rendre, en tous points, cet amour exclusif . . . Sa nature aventureuse l'emportait bien au delà du foyer. Il avait sans cesse la nostalgie de l'action au dehors, de l'action quelle qu'elle fût. Parfois, tout en tenant affectueusement la main de sa femme, ou en regardant avec elle, dormir l'enfant qu'il chérissait, il rêvait de chasses, de courses lointaines, de missions périlleuses, à travers forêts, lacs et plaines.

Puis, il ne le savait que trop, il ne pourrait résister à un appel au combat . . . Le sort du moindre de ses frères ferait frémir sa main sur l'épée ou le mousquet, et il partirait . . . quand même les larmes des siens retomberaient sur son propre cœur . . . Charlot se disait sans cesse en soupirant: « Sommes-nous toujours responsables de ce feu intérieur qui couve sans rémission et commande impérieusement à nos actes ? » Mais en ce bel après-midi d'août où tout était à la joie à Ville-Marie, où lui-même voyait ses derniers vœux accomplis: son installation à Montréal, il put secouer assez vite les réflexions sérieuses. Il retourna s'asseoir près de sa femme, et avec aisance, mit la conversation sur un autre sujet.

— Vous ne sauriez croire, Lise, comme Montréal a changé à son avantage depuis quelques années. Je vous ai dit, déjà, que la recrue d'il y a quatre ans avait amené quantités de soldats, d'ouvriers et de défricheurs. Ils n'ont pas perdu leur temps depuis leur arrivée . . . Il s'élève bien une quarantaine de maisons à Ville-Marie, actuellement. Les propriétaires m'en ont été présentés, des anciens comme Pierre Gadois, Nicolas Godé, Gilbert

Barbier, des nouveaux comme Langevin, Truteau, Le Duc . . . Et que de beaux soldats ! Un, entre autres, que l'on déclare « le plus beau militaire que l'on n'ait vu dans toute la Nouvelle-France ». C'est un héros dans la bataille, en outre. Il se nomme Laviolette.

— Il est de plus belle taille qu'André, mon frère ?

— A vrai dire, ils ne se font aucun tort . . . Lise, puisque vous me parlez d'André, voulez-vous me dire ce que signifie la réserve ridicule qu'il observe vis-à-vis de nous ?

— Pas vis-à-vis de nous, Charlot, mais vis-à-vis de Perrine, répondit Lise en soupirant.

— Comment ? Mais quelle raison en aurait-il ?

— Voyez-vous, Charlot, vous autres, les hommes, vous ne vous rendez pas tout de suite compte des nuances . . . qui existent, dans les sentiments de ceux que vous aimez . . . Voyons, admettez qu'André, *mon frère*, que Perrine, *votre sœur*, étrangers jusqu'ici l'un à l'autre, sont jetés par les circonstances constamment en face l'un de l'autre, que cela leur plaise ou non. Par amitié pour nous, ils s'efforcent de faire bonne contenance ; mais, parfois, ils sont aux abois, ne savent que dire ou que faire . . . Que résultera-t-il de cette situation, difficile pour eux, il n'y a pas à dire ?

— Bah ! comme dans les situations compliquées où les acteurs principaux sont un beau garçon et une jolie fille, il en résultera un mariage. Marions-les, Lise, s'exclama Charlot, qui s'amusait des explications données par sa femme.

— Je le voudrais de tout mon cœur, Charlot, mais il y a une longue route à parcourir avant d'en arriver là. La sympathie n'a pas éclaté spontanément entre eux. Alors . . .

— André aime si peu les femmes.

— Il a souffert. Cela l'excuse.

— Enfin, ma chère Lise, comme vous avez une singulière intelligence de la situation, qui m'avait échappé, je l'avoue, je vais m'appuyer sur vous pour que les frictions ne se fassent pas sentir . . . Nous serions joliment mal à l'aise, tous deux. Vous adorez votre frère. Je ne veux plus voir s'éloigner Perrine.

— Je compte sur le tact de Perrine et d'André, plus que sur toute autre chose. Puis, les événements décideront s'ils doivent jamais avoir l'un pour l'autre un sentiment plus tendre.

— Avez-vous vu Perrine cet après-midi ?

— Elle m'a quittée il y a une heure. Elle voulait aller saluer Sœur Marguerite Bourgeoys, puis se rendre chez Catherine d'Ailleboust, la fille cadette de Mme de Repentigny et son amie d'enfance. Si nous n'avons pas vu cette jeune femme au débarquement, ce matin, c'est que son fils, Louis, un bébé d'un an, était souffrant . . . Mais, qu'avez-vous, Charlot, vous me regardez, vous regardez ici et là ?

— Une surprise vous attend . . . La jolie mariée, en robe et bonnet de satin blanc, Mme Lambert Closse, sera ici dans quelques instants avec la jeune femme de Charles Le Moyne, qui a tout justement votre âge.

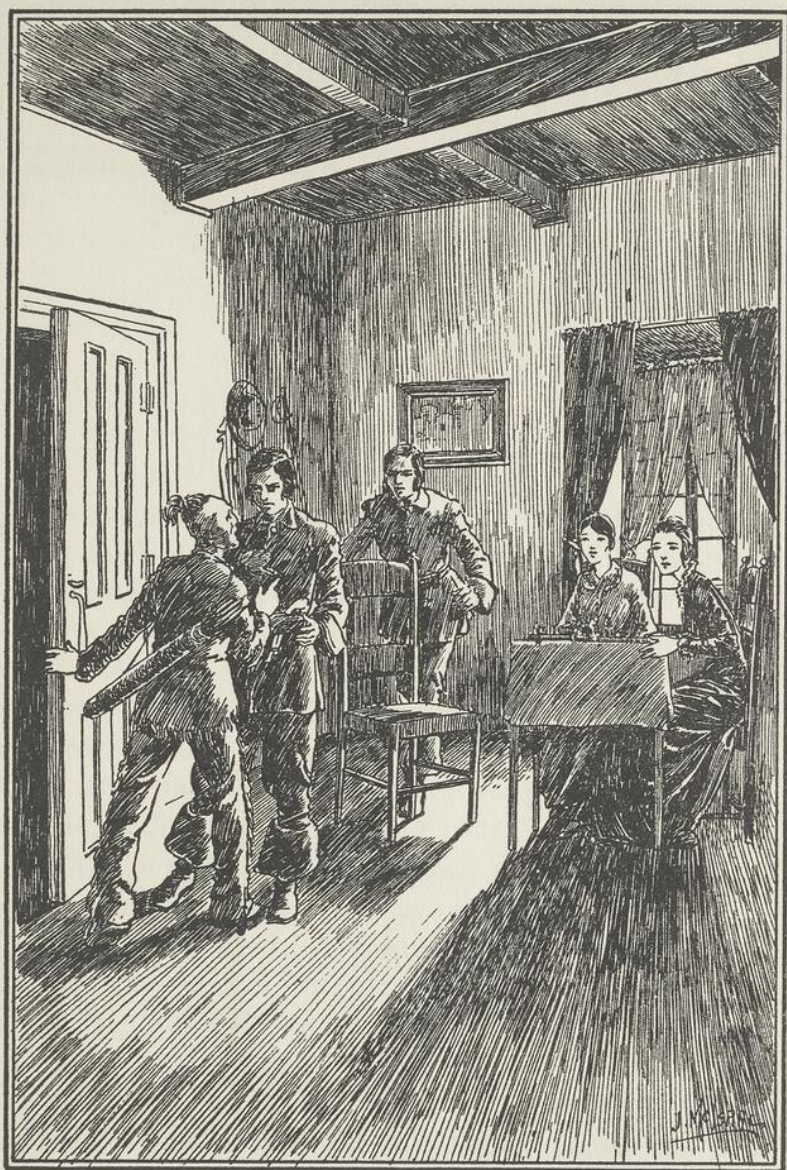
Alors, j'examine si tout peut aller ici, dans une chambre de frais débarqués. Il me semble. Qu'en pensez-vous ?

— Cela peut aller, en effet. Mais quel heureux hasard m'a fait revêtir cette robe d'intérieur en soie pêche et en dentelles d'Alençon . . . La robe de la mariée souffrira moins du voisinage de la mienne.

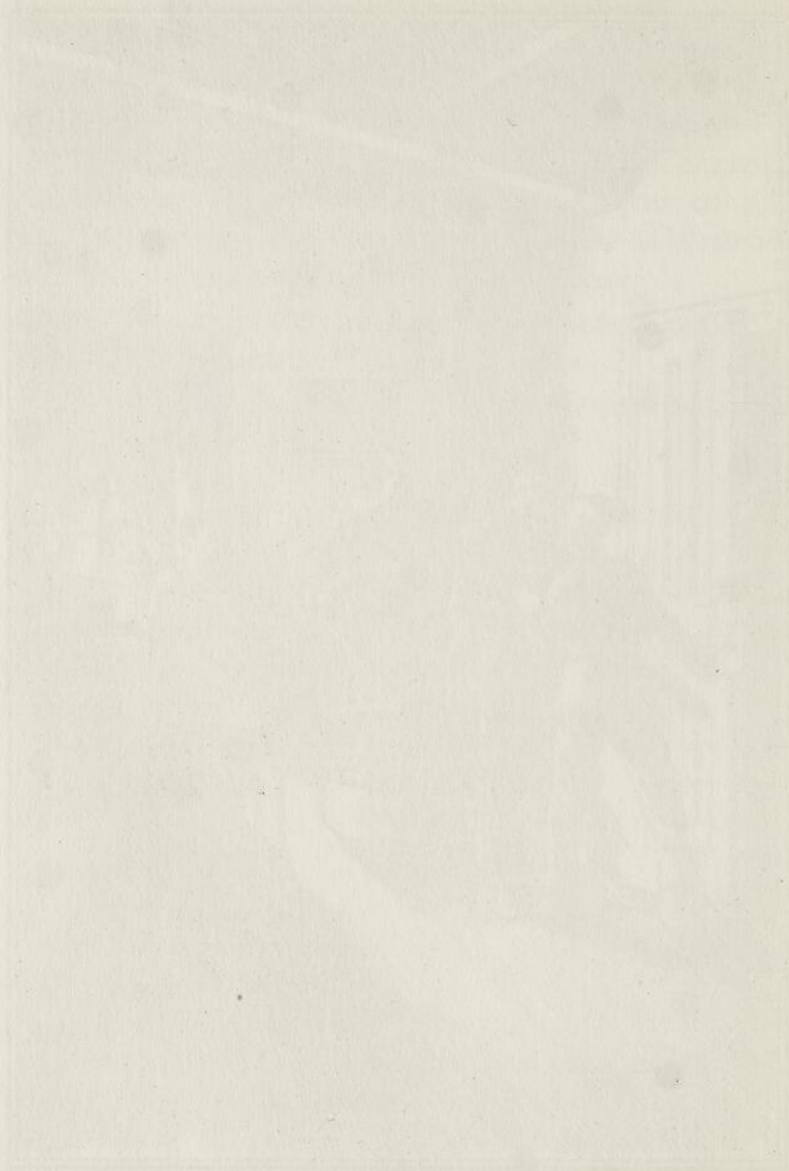
— Lise, vous êtes toujours dans la note de bon goût qu'il faut, repartit sincèrement Charlot.

— Merci, mon ami, fit la jeune femme ravie du compliment.





Un Huron entra...



THE LIBRARY



IX

LA VIE AU FORT VILLE-MARIE

LES voyageurs se sentirent un peu dolents les jours qui suivirent leur arrivée à Ville-Marie. Ils ne pouvaient croire que leurs nombreux déplacements, leurs fatigues, leurs peines, toutes les misères inhérentes à une installation dans une contrée lointaine étaient finis et devenaient une page du passé. Puis, que de figures surgissaient sans cesse autour d'eux, dans cette atmosphère montréalaise, où l'héroïsme, les grands labeurs et la piété semblaient à l'ordre du jour.

Charlot souriait des remarques de sa jeune femme, fort impressionnée par tout ce qu'elle voyait et entendait. Cela demeurait, au contraire, si familier à Charlot. Avait-il jamais vu autre chose que des âmes vaillantes, à Montréal, ou aux Trois-Rivières, où s'était écoulée presque toute sa jeunesse ? Il racontait, parfois, quelque traits de l'époque. La maman du petit Pierre, les yeux agrandis par l'effroi, serrait alors sur son cœur son enfant. Elle semblait le garder à l'avance contre tous ces horribles périls.

« Ma parole, Lise, s'exclama un jour Charlot, je fais naître de la terreur en vous, avec le récit de mes souvenirs. Vous êtes toute pâle . . . Allons, allons, ne prenez pas ainsi les choses au tragique. Vous me navrez.

— Charlot, je ne puis me défendre de tristes pressentiments depuis que je suis ici . . . J'ai tort. Mais je n'y puis rien . . . Pourtant, j'aime Ville-Marie. J'y ai déjà de tendres et chers amis. N'était l'humeur trop héroïque de ses habitants, je n'y trouverais rien à reprendre . . . mais . . .

— Dites toute votre pensée, mon amie, sinon, je combattrai mal les craintes qui vous bouleversent, peut-être inutilement.

— Eh bien ! on croirait que vous appelez les combats, « car vous y courez chaque fois comme à une fête ». Et tous, tous, vous êtes ainsi. André n'est plus le même depuis notre arrivée. Perrine l'a remarqué comme moi.

— Nous ne sommes pourtant pas responsables, Lise, des attaques sournoises de nos ennemis. Ne méritent-ils pas les leçons que nous leur donnons . . . d'assez bon cœur, j'en conviens ? Et si nous ne nous montrions pas aussi braves qu'eux, que ne deviendraient pas leurs prétentions ? L'insolence, la superbe iroquoise, ne sont plus un secret pour vous, j'espère ?

— Hélas ! non, répondit en soupirant la jeune femme.

— Il faut chasser vos pressentiments, mon amie, ou les attribuer à votre état de fatigue. Ma pauvre petite, je ne suis pas sans remords. Je n'aurais pas dû vous faire partager ma vie aventureuse.

— Charlot, cria vivement la jeune femme, je vous défends de nouveau de parler ainsi. Sans doute je tremble, je pleure souvent, mais je ne suis pas malheureuse . . . Arrangez cela comme vous pouvez, finit-elle, en riant et en pleurant tout à la fois.

Les paroles de la jeune femme eurent néanmoins, le salutaire effet, de faire songer Charlot, de le rendre prudent durant ses sorties. Il se faisait volontiers accompagner par son beau-frère, dès qu'il lui prenait l'idée d'aller pêcher, chasser ou visiter quelque colon dont la maison était éloignée. Puis, son temps était pris en grande partie par les travaux que nécessitait la construction de sa maison. Elle s'élevait rapidement. Vers la fin d'octobre, elle serait terminée. Chaque matin, depuis quelques jours, Charlot s'y rendait en compagnie de son beau-frère et de Gilbert Barbier, le brave charpentier de Ville-Marie. La future demeure de Charlot, bâtie en briques et garnie de nombreuses meurtrières, était située dans le voisinage de l'hôpital, non loin des maisons de Charles Le Moyne et de Jacques Le Ber.

Enfin parut la dernière soirée passée au Fort, Lise et Charlot avaient accepté de se rendre avec Perrine dans l'appartement du gouverneur. Il était près de neuf heures, et pourtant ils ne s'y trouvaient pas encore. Bébé Pierre ne voulait pas dormir. Tout cet entourage de malles, de ballots, le va-et-vient continuel autour de son berceau, agitaient ses nerfs. La jeune mère s'entêtait à ne vouloir le quitter qu'endormi, malgré les protestations de la Normande, qui veillait sur le petit avec amour. Charlot se montra patient contre son habi-

tude. Aussi bien, il s'intéressait à la partie d'échecs que jouaient Perrine et son beau-frère, partie qui augurait mal en ce moment pour l'honneur de ce dernier. Les manœuvres adroites de Perrine enchantaient Charlot. Les taquineries pleuvaient à l'adresse de son beau-frère qui haussait les épaules, un peu vexé tout de même.

Tout en surveillant son fils, la jeune mère ne perdait pas de vue, tout comme Charlot, les joueurs d'échecs. Mais du perdant ou du victorieux, elle ne se souciait pas du tout. Elle n'était heureuse que d'une chose : la bonne entente qui régnait, depuis quelque jours, entre son frère et Perrine. La contrainte, la gêne, une certaine hostilité même, tout cela était disparu. Une camaraderie paisible avait pris la place de sentiments complexes et fort embarrassants. Oh ! sans doute, chez Perrine, il y avait envers André une indifférence, aussi sincère que blessante parfois, aux yeux de la jeune femme qui admirait autant qu'elle aimait son frère. Chez André, au contraire, il y avait une sorte d'ironie amusée, ou bien une impatience mal déguisée, dès que Lise entreprenait de faire l'éloge de sa belle-sœur. La jeune femme se disait alors qu'il lui faudrait se contenter de cette accalmie, qui rendait plus faciles, agréables mêmes, les rapports quotidiens de tous.

« Bébé dort, vint soudain dire la jeune femme à son mari. Il est temps de partir.

— N'est-il pas un peu tard ? suggéra Perrine. L'on ne nous attend peut-être plus.

— Je crois que si, au contraire, répliqua Charlot, qui vint prendre la mante de sa femme pour l'en enve-

lopper tendrement. Le grand corridor du Fort était glacial, et on ne le traversait pas sans danger de s'y enrhummer.

— Charlot a raison, ajouta André de Senancourt qui rangeait prestement l'échiquier. Nous trouverons là quelques connaissances. Les d'Ailleboust, le Moyne et sa jeune femme, d'autres encore.

— Des amoureux même, Jeanne Le Moyne et Jacques Le Ber, dit en riant Charlot.

— Qui vous a dit ces choses extraordinaires, mon ami ? dit Lise à son mari. Je ne les soupçonnais pas le moins du monde. Toi, Perrine ?

— Comment veux-tu que j'en sache plus long que toi, Lise ? fit Perrine.

— En tout cas, fit la jeune femme, ils ont raison de mettre tous deux un peu de sentiment dans leur vie. A Montréal on ne parle que d'être brave, héroïque, jamais d'être amoureux.

— Comment, comment, demanda Charlot ? Et moi, Lise ? Ne suis-je pas un modèle, dans l'un comme dans l'autre cas ?

On frappa à cet instant à la porte. André de Senancourt, que les paroles de sa sœur ne mettaient pas très à l'aise, courut ouvrir. Un Huron entra, mais en apercevant les deux jeunes femmes, il parut interdit, salua gauchement et voulut ressortir sans ouvrir la bouche. Charlot fit signe à André. Tous deux sortirent de la chambre avec le sauvage.

— Eh bien ? fit Charlot au Huron, une fois dans le corridor.

— Trente Onneyouts (Iroquois) . . . dans les environs . . . dit le sauvage.

— Grand bien leur en fasse, l'ami ! dit Charlot. C'est pour cela que tu nous déranges ?

— Prépare mauvais coup. Français être prudents.

— Qui te fait croire à d'aussi noirs desseins ? La paix règne en ce moment entre nos ennemis et nous.

— Ai entendu parler chef. Étais caché derrière un arbre dans la forêt, tout à l'heure. Suis venu en courant jusqu'ici. Toi, avertir gouverneur. Soldats m'enverraient, moi.

— Il pourrait bien dire la vérité, dit Charlot, en se tournant vers son beau-frère. Ces canailles d'Onneyouts n'en font jamais d'autres. Si tu veux, André, tu descendras avec Lise et Perrine chez M. de Maisonneuve. Je vais demeurer ici quelques minutes de plus avec notre ami huron. « Histoire de lui faire un petit présent, en retour du message qu'il m'apporte », expliqueras-tu à Lise. Tu comprends que je vais essayer d'en connaître un peu plus long sur les agissements de ces bandits.

Lise et Perrine se laissèrent facilement convaincre par André de Senancourt et se rendirent en sa compagnie chez M. de Maisonneuve.

— Ne t'attarde pas trop, avait recommandé la jeune femme à son mari au passage.

Lorsque Charlot parut chez le gouverneur il fut, comme bien l'on pense, discrètement questionné. Il rassura tout le monde. Il n'y avait vraiment pas à s'inquiéter si quelques Iroquois, occupés à chasser dans

les environs, avaient été vus et entendus par un Huron pusillamine. La paix n'était pas rompue avec les Iroquois, pourquoi les craindre ? Et chacun, voyant le jeune soldat s'empresser en souriant, après avoir prononcé ces quelques paroles, auprès de Madame Charles d'Ailleboust, on compta l'incident clos et sans importance.

En compagnie de Lise, Perrine s'était approchée de la jeune femme de Lambert Closse, dont les yeux semblaient un peu tristes.

— Vous avez des nouvelles du major, votre mari ? s'enquit avec intérêt Perrine.

— Une lettre m'est parvenue ce matin.

— Son voyage à Québec est terminé ? Il revient ?

— Mon mari prolongera au contraire son séjour. Le 21, une assemblée des habitants a été convoquée par M. d'Ailleboust de Coullonge. L'on a déclaré la présence de mon mari indispensable . . .

— Quel conflit ! s'exclama en riant, Lise. Il est tout aussi indispensable à la maison, n'est-ce pas, petite madame ?

— Quand on épouse un foudre de guerre, ma chère Lise, fit Charlot, en s'approchant du groupe, on doit être prête à toutes les éventualités . . .

— A tous les holocaustes, répartit la jeune femme tout bas. Elle regardait avec reproche son mari. Celui-ci se tournait en ce moment vers M. de Maisonneuve, assis à quelques pas plus loin.

— Dites-nous, M. le Gouverneur, cette assemblée des habitants aura-t-elle des suites au moins ?

— Nous l'espérons. Voyez-vous, il faut abandonner la politique débonnaire des Lauzon, père et fils, vis-à-vis des Iroquois. Sinon, tout est à craindre. Je m'étonne toujours qu'il n'ait pas encore tenté quelque coup.

Charlot tressaillit. Il se rappelait les paroles du Huron, il y avait peu d'instant. M. de Maisonneuve faisait preuve de perspicacité une fois de plus.

— Je vais donner des ordres, poursuivit le gouverneur de Ville-Marie, pour une plus étroite surveillance des Iroquois qui viennent chasser dans nos bois. Demain, ou après-demain, j'afficherai en conséquence.

— M. le Gouverneur, demanda encore Charlot, j'aurais quelques mots à échanger avec vous avant de retourner à mon appartement.

— Je suis à votre disposition, lieutenant Le Jeal . . . Oui, nous espérons beaucoup de M. d'Ailleboust, ajouta-t-il encore. Cet intérim vient à son heure.

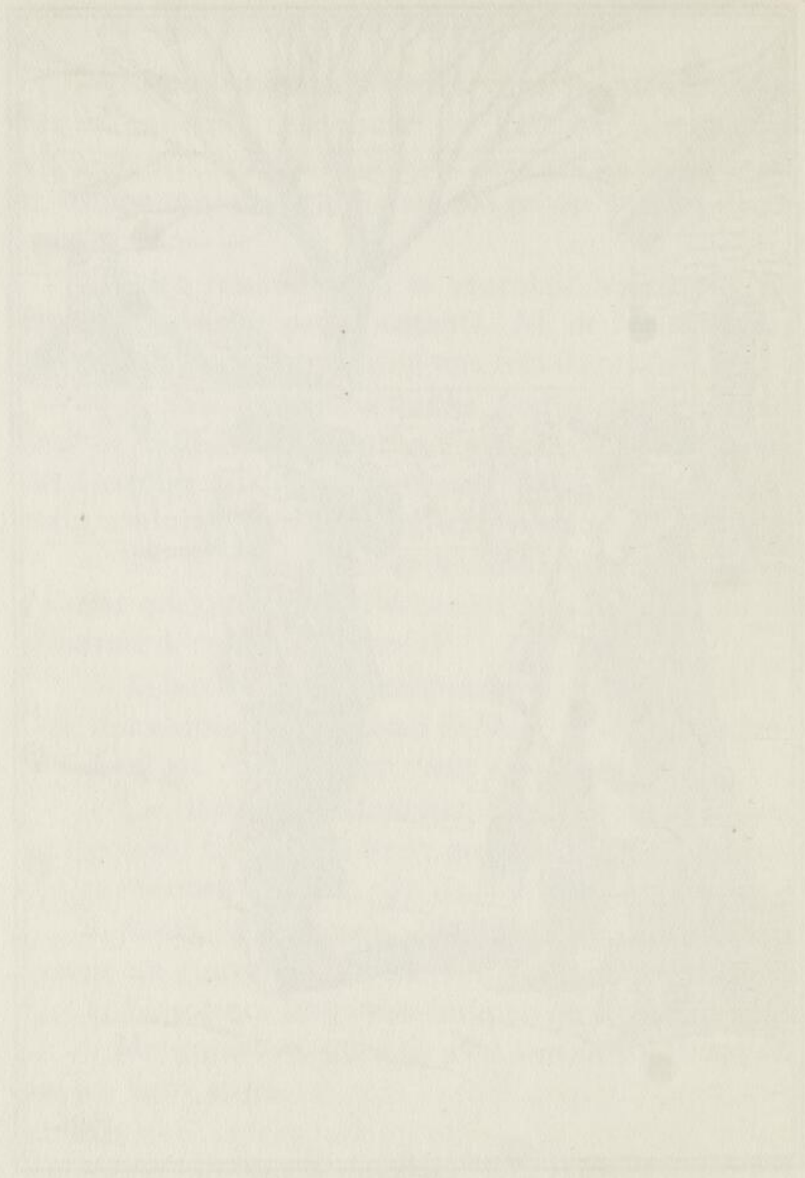
— Les démons du Montréal, comme nous désignent les Iroquois, tiennent la barre gouvernementale, remarqua en souriant Charlot. Qu'ils se le tiennent pour dit !

— Si M. d'Argenson, l'an prochain, se présente comme un gouverneur averti des choses du pays, l'audace et l'insolence iroquoise devront capituler, conclut M. de Maisonneuve, qui mit avec tact la conversation sur un autre sujet.





Charlot s'approcha de M. de Maisonneuve...



CHINA, PROVINCE OF SHAN SUI, DISTRICT OF SHAN SUI, VILLAGE OF SHAN SUI



X

LE FOYER DE CHARLOT

LA journée du 25 octobre se leva radieuse. Charlot se rendit à la messe qui se disait à cinq heures pour les hommes. Il se sentait d'humeur légère. Tout allait à son gré. Dans peu d'heures, il procéderait à son emménagement; il serait chez lui; il s'appuierait en souriant sur la large cheminée, bien flambante, afin que ni sa jeune femme ni son enfant, n'éprouvent l'incommodité d'une maison fraîchement construite. Perrine aurait son appartement particulier. Il lui serait loisible de se retremper dans la solitude dès qu'elle le désirerait. C'était un trait de caractère bien marqué, chez sa sœur, que ce besoin de vivre quelques heures à l'écart, d'aimer à réfléchir et à prier. Puis, et Charlot haussa les épaules en souriant, il serait possible à sa bonne petite sœur de ne pas être présente à chaque visite d'André. Rien ne progressait beaucoup de ce côté, les sentiments de sympathie ne se manifestaient qu'avec peine. Fort heureusement, une réelle indifférence de la part de Perrine, une politesse parfaite et beaucoup de considération, du côté

d'André, donnaient à leurs rapports, surtout lorsque Lise était présente, une apparence de camaraderie. Bah! pourquoi désirer mieux? Perrine semblait heureuse de vivre à son foyer. Elle éprouvait une vive tendresse pour son petit Pierre . . .

— Eh! eh! Charlot, fit soudain une voix énergique, au timbre agréable, on est bien pensif, ce matin?

— M. de Saint-Père, je vous salue, répondit Charlot. Si je suis pensif, je ne suis pas triste, allez j'emménage aujourd'hui. Je serai enfin chez moi, M. le Notaire.

— Vous êtes heureux. Votre besogne a été plus vite que la mienne. Nous en sommes au toit, le beau-père et moi. Ce soir, ce sera chose faite, si la température se maintient, et si aucune catastrophe ne survient, ajouta en riant Jean de Saint-Père.

Charlot se souvint tout à coup des paroles alarmantes du Huron, la veille au soir.

— Dites-moi, Saint-Père, vous n'auriez pas vu des Iroquois, des Onneyouts, rôder dans les bois, aux environs de la Pointe-Saint-Charles?

— Certainement. Mais comme il existe une trêve entre ces messieurs et nous, je remarque leurs allées et venues sans m'en inquiéter.

— M. de Maisonneuve n'est pas aussi confiant.

— Sa sollicitude pour nous le rend ainsi. Il est certain que dans le passé, nous n'avons pas eu à nous féliciter de leur droiture. En ce moment, ils ne se préoccupent que de chasse, je vous assure. On le devine à leurs allures.

— Allons, tant mieux.

— Laissez-moi vous exprimer mes regrets, Charlot, avant d'entrer à la chapelle. Que ne puis-je vous offrir un coup de main pour votre emménagement ? Si je n'espérais, par un travail hâtif, entrer chez moi la semaine prochaine, soyez certain que je vous consacrerai quelques heures.

— Ne vous troublez pas, Saint-Père. J'aurai toute l'aide voulue. Peut-être pourrais-je même, à la fin de la relevée, pousser une pointe de votre côté, avec mon beau-frère André, qui vous estime beaucoup.

— C'est cela, venez. Il faudra nous accepter, tel que vous nous trouverez, par exemple. Ce sera une journée d'un travail très ardu, pour le beau-père Godé, Jacques Noël et moi. Au revoir, Charlot.

Au sortir de la messe, Charlot s'approcha de M. de Maisonneuve.

— Vous n'avez pas varié, M. le Gouverneur ? Vos ordres sont les mêmes ? C'est congé pour votre serviteur, sauf si un service d'urgence exige ma présence.

— Oui, Le Jeal. Installez-vous avec toute la diligence possible dans votre nouvelle demeure. J'irai peut-être vous y saluer ce soir. Dites aussi à Senancourt qu'il est libre de son temps, avec la même restriction que pour vous, n'est-ce pas ?

— Vous avez l'air moins soucieux qu'hier soir, M. le Gouverneur.

— L'air, peut-être. Mais comme je voudrais guérir chacun de vous d'une sorte d'audace qui ne compte pas

assez avec le danger. Mais . . . à une jeunesse comme la vôtre, que vais-je demander là ?

— Une jeunesse qui a déjà pris de graves responsabilités, M. le Gouverneur. J'ai femme et enfant et m'en souviens parfois répliqua Charlot, avec une gravité inaccoutumée.

A huit heures, ce fut la messe pour la population féminine de Ville-Marie. Chaque matin, il en était ainsi. Dans l'église nouvelle, près de l'hôpital, on les voyait toutes, ces femmes de héros, de colons si souvent martyrs. Au premier rang, on remarquait Jeanne Mance, le bras en écharpe et l'air souffrant, hélas ! puis Mme d'Ailleboust; non loin de celle-ci, Marguerite Bourgeoys; elle groupait spontanément autour d'elle la plupart des jeunes femmes: Mme d'Ailleboust des Musseaux, Charles Le Moyne, Jean de Saint-Père, Lambert Closse. Plus loin, quelques femmes de colons, d'un âge mûr, priaient de tout leur cœur, appréhendant avec raison, pour chaque jour dont elles revoyaient la lumière, l'offrande d'une ou plusieurs holocaustes.

En ce matin du 25 octobre, on vit partir à l'église et se placer dans le banc de Madame d'Ailleboust, Perrine du May et sa belle-sœur, Mme Le Jeal. Toutes en furent heureuses. Car la délicate constitution de la jeune femme était déjà connue, et on le regrettait, à cause de la sympathie que provoquait cette noble petite cousine de M. Souart, sulpicien.

Quelle animation autour de la maison de Charlot, durant tout l'avant-midi ! De vieux et de jeunes colons, quelques soldats, des jeunes femmes et des jeunes filles,

pouvant disposer de quelques heures, avaient offert leur aide, et, naturellement, brouillaient plus souvent qu'ils n'arrangeaient les choses. Qu'importe ! L'intention fraternelle était là enveloppée de chaude gaieté française. Un peu avant le dîner, l'accalmie vint. On partie. Charlot rayonnait. Il regardait, avec sa femme pressée contre lui, l'heureux arrangement de la maison, avec ses murs blancs et simples. Au-dessus de l'âtre, Lise avait appendu un magnifique crucifix en bois de rose, au Christ d'ivoire. De chaque côté s'alignaient des portraits de famille, dont un médaillon en porcelaine d'un travail exquis qui reproduisait les traits de la gracieuse maman que Lise n'avait pas connue. Sur le pan, à gauche, s'étalait une rutilante tapisserie, dont le sujet faisait voir Roland, jouant vainement du cor dans la vallée de Roncevaux. C'était un cadeau d'André de Senancourt. Il avait provoqué l'enthousiasme de Lise, — de Perrine aussi, — parce que le paladin des vieilles légendes ressemblait un peu à Charlot. Sur le pan, à droit, un portrait de Mme Le Gardeur semblait présider encore, aux destinées des orphelins qu'elle avait chéris. Mais, dans tout l'espace autrement disponible, sauf une belle Madone à la Chaise, on n'apercevait qu'armes et instruments de musique. Des armes surtout ! Charlot avait revendiqué tous les angles pour ses étincelantes panoplies, qui en imposeraient aux sauvages. Enfin, très adroitement, Lise et Perrine avaient caché autant que cela était possible les nombreuses meurtrières dont était pourvue la maison. Charlot s'en était amusé, tout en craignant pour les

jolies choses. La bousculade restait possible si un danger survenait.

Après le repas, Charlot ordonna à Lise de se retirer et d'aller dormir près du berceau de son fils. Il pria Perrine, André et ses deux domestiques, de le suivre pour explorer les alentours de la petite maison. Il y avait, à peu de distance, un hangar, garni de meurtrières, qu'il voulait revoir, afin d'y installer des armes d'urgence. Lise se redressa soudain et réclama la normande. Bébé Pierre dormait mal depuis la veille, et puis . . . elle ne se sentait pas rassurée.

— Charlot, dit-elle, je ne sais pourquoi, le cœur me bat en ce moment comme à l'approche de quelque malheur. Est-ce étrange ?

— C'est la fatigue, Lise. Allez vite vous reposer. Nous reviendrons dans une demi-heure.

— Embrassez-moi, Charlot . . . Oh ! que ce pays peut être trompeur ! Comment croire, en effet, à rien de triste, en face de ce soleil brillant, encore chaud. Nous sommes à la fin d'octobre, pourtant.

— Lise, dit soudain Charlot, André et moi, nous pousserons peut-être jusqu'à la Pointe Saint-Charles. J'ai promis cette visite à Jean de Saint-Père.

— Bien Charlot. Que vous êtes remuant, mon ami ! Ne pouviez-vous finir l'après-midi près de votre femme et de votre fils ?

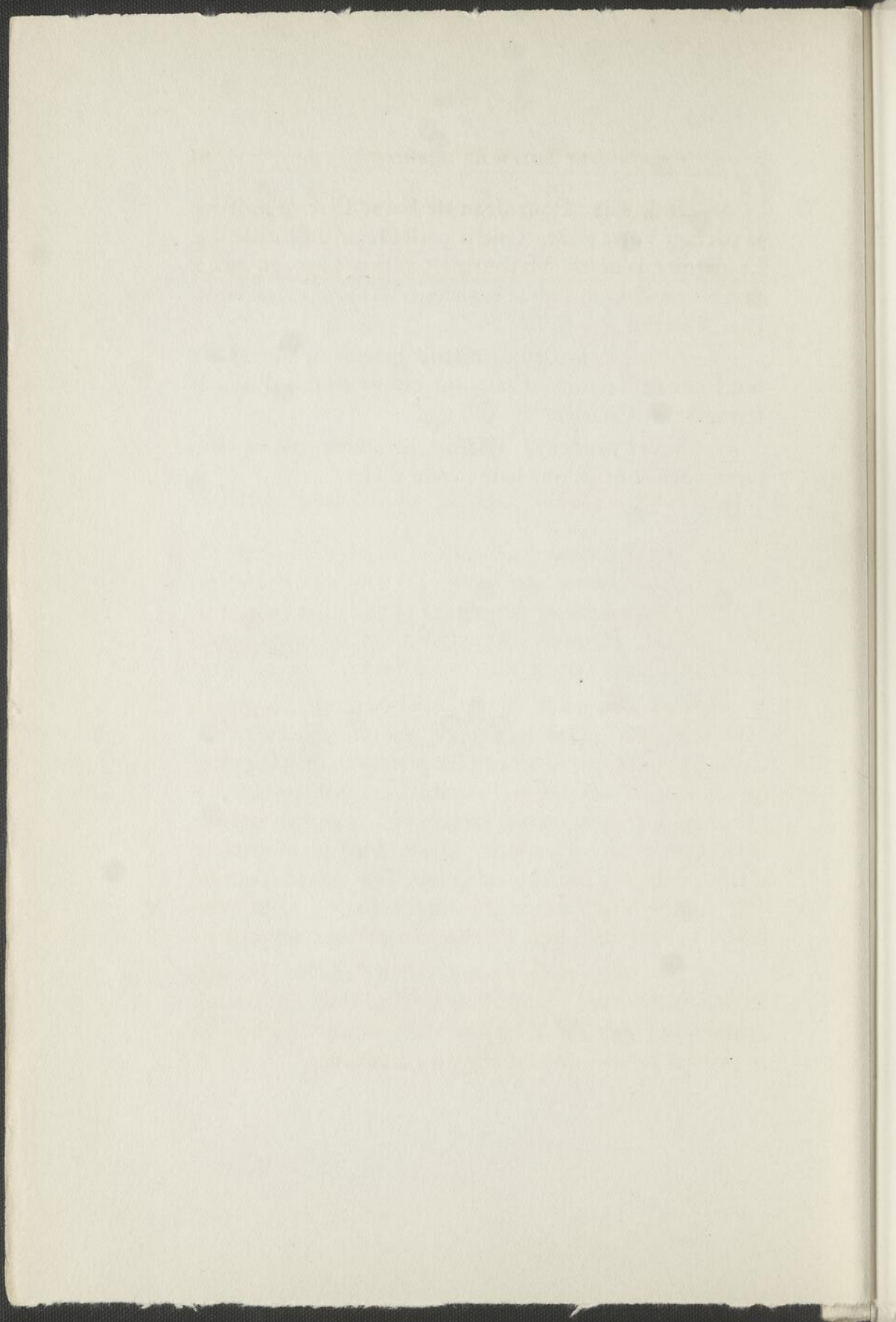
— Tout de même, Lise, il faut venir en aide aux colons sympathiques d'ici. Que n'a-t-on pas fait pour nous ?

— Je le sais. Pour Jean de Saint-Père, d'ailleurs, je partage votre goût. Quelle petite femme gentille il a. Le dernier bébé de Mathurine Godé a l'âge du mien, savez-vous ? Oui, j'aime beaucoup les Godé et les Saint-Père, Charlot.

— Alors, dans deux ou trois heures au plus, Lise, nous nous reverrons. C'est une bonne course d'ici à la ferme Saint-Charles.

— Soyez prudent ! Parfois, les serrements de cœur dont vous souriez ont leur raison d'être.







XI

L'HOLOCAUSTE DU 25 OCTOBRE 1657

TOUT en cheminant, Charlot et Perrine causèrent de Lise. Le jeune mari se montra soucieux de la nervosité croissante de sa femme. Tout était si paisible à Ville-Marie. Pourquoi entretenir des pressentiments, sinon parce que l'on se trouvait affaibli ?

Perrine hochait la tête. Elle différait d'opinion avec son frère. Lise avait une nature délicate, fine. C'était une sensitive. Mais cela n'empêchait nullement qu'elle eût un bel équilibre d'esprit. La faiblesse constitutionnelle restait, certes, étrangère à ces phénomènes. Puis, apercevant un sourire glisser sous la moustache d'André de Senancourt, la jeune fille s'était tournée vers lui : « Vous ne m'approuvez pas ? Cela vous divertit, peut-être, cette défense des natures nerveuses ?

— Des natures féminines, Mademoiselle. Toutes les femmes ont une exaltation sentimentale qui les fait passer avec une égale facilité du rire aux larmes, de la peine à la joie, de la crainte à l'assurance.

— Je croyais que vous faisiez exception pour votre sœur. Du moins, il m'en avait paru ainsi lorsque vous jugiez de haut les femmes.

— De haut ? reprit, André de Senancourt. Si je vous ai blessée, Mademoiselle, veuillez me le pardonner.

— Je ne me blesse pas des généralisations hâtives, Monsieur. Et Perrine sourit de l'air confus du frère de Lise.

— Tout de même, André, poursuivit Chalot, qui avait trop l'habitude de ces passes d'armes entre les jeunes gens pour s'en émouvoir, tu ne crois pas assez aux intuitions des êtres d'élite.

— Merci, pour ma sœur, repartit celui-ci, en riant de bon cœur.

On fit la visite du petit hangar. Perrine voulut ajuster elle-même, vis-à-vis d'une meurtrière, un petit pierrier, dont Charlot disait des merveilles. André de Senancourt s'approcha.

— Soyez prudente, Mademoiselle.

Perrine hocha la tête. « En ce pays, les femmes doivent être sans faiblesse devant les coups de feu. La prudence vient après le courage.

— Oui, je sais que certaines femmes sont ainsi . . . Mais j'en ai vu tant d'autres si peu leur ressembler, conclut André de Senancourt, en s'éloignant le front rempli de mélancolie. Il ne quitta pas Perrine des yeux.

Soudain, la porte du hangar s'ouvrit avec fracas. Un Huron, hors d'haleine, les yeux dilatés par la terreur, s'immobilisa sur le seuil en pointant Perrine. Charlot s'impatienta.

— Parle, Huron ! Ma sœur a plus d'énergie que tu crois. Elle peut apprendre une nouvelle pénible.

Le Huron s'approcha et, avec une volubilité émouvante, raconta l'horrible tragédie qui venait de se passer. Charlot se prit à traduire aussitôt pour son beau-frère Senancourt et pour Perrine, le récit imagé du sauvage.

« Oui, toutes les craintes manifestées par M. de Maisonneuve et par le Huron, accouru, la veille au soir, auprès de Charlot, s'étaient réalisées. Trois victimes gisaient en ce moment, mutilées, méconnaissables, à la Pointe-Saint-Charles: Nicolas Godé, Jean de Saint-Père, son gendre et Jacques Noël, leur domestique. Le meurtre avait eu lieu, tout probablement, vers une heure de relevée . . . Quelques Onneyouts avaient fait le coup, puis s'étaient lâchement enfuis, en emportant deux chevelures, et la tête entière de Jean de Saint-Père . . . Celui-ci avait une chevelure magnifique. On le taquinait souvent là-dessus, l'aimable notaire de Ville-Marie . . . C'est tout hélas ! ce que l'on savait du meurtre jusqu'à présent . . . conclut Charlot en se tournant vers son beau-frère et sa sœur.

« Rends-toi au Fort, André, décida Charlot. Vois M. de Maisonneuve. Reçois ses ordres et fais approuver l'initiative que je prends sur l'heure. Il n'y a pas un instant à perdre, si l'on veut rattraper quelques-uns des assassins. J'y cours. Je suis assez habitué à leurs petites feintes pour dépister les cachettes. J'en pincerai bien quelques-uns. Oh ! les traîtres, les lâches ! rugit Char-

lot, les yeux fixes, la bouche tordue, la main crispée sur son pistolet.

— Charlot, fit doucement Perrine, réfléchis avant d'entreprendre la course que tu projettes. Comment Lise prendra-t-elle l'annonce de cette chasse périlleuse ?

Charlot se redressa aussitôt, une sorte de rayonnement héroïque au front. Il imposa par son attitude, sa volonté à sa sœur. Elle baissa la tête en soupirant, tandis que deux larmes roulaient sur ses joues blanches de terreur.

— Perrine, dit-il, plus doucement, je ne te reconnais pas. C'est mon devoir de soldat de voler au secours de ces malheureux . . . La simple humanité, du reste, ne commande-t-elle pas de rechercher les coupables, ne fût-ce que pour empêcher une récidive de leur crime . . . Va, à la maison . . . Lise comprendra . . . Elle n'aime pas plus que moi, les égoïstes et les lâches.

Et Charlot s'était enfui, après avoir étreint Perrine et en murmurant : « Dis à Lise que je serai prudent . . . »

Aidée du serviteur de la maison, celle-ci avait repris la route de sa demeure. Oui, Charlot avait raison, Lise comprendrait. Elle ne songerait qu'à la douleur de la petite veuve de vingt ans, à la jeune mère de deux orphelins, à Mathurine Godé ! « Mon Dieu, mon Dieu, priez Perrine, protégez Charlot, toujours si profondément remué par de telles tragédies . . . Toutes ses souffrances anciennes remontent alors, lui labourent le cœur . . . Héroïque Charlot . . . oui tu fais ton devoir . . . Mon Dieu, pitié, pitié pour lui, pour tous » !

La figure pâlie de Perrine apprit à Lise qu'un événement tragique venait d'avoir lieu. Elle désira tout savoir, une fois que Perrine eut répondu à ce seul mot : « Charlot ? »

— Non, non, Lise. Mon frère n'est pas concerné en cet horrible attentat. Il poursuit en ce moment les assassins dans les bois . . . Ton frère et d'autres soldats le rejoindront dans cette chasse aux traîtres. Nous en aurons des nouvelles ce soir ».

En apprenant le malheur qui frappait Mathurine Godé, et qui la privait à la fois de son mari et de son père, Lise ne put s'empêcher de verser des larmes. Elle les essuya cependant en disant courageusement : « Allons de ce pas, Perrine, auprès de la pauvre petite veuve. Vingt ans ! . . . Elle n'a que vingt ans ! . . . Ça aurait pu être moi », finit-elle en frissonnant.

Les corps des trois victimes revenaient à Ville-Marie vers cinq heures. Quel deuil chez les colons ! Le glas résonnait, à la fois à l'église et dans les cœurs. Nicolas Godé, venu de France, avec M. de Maisonneuve, dès 1641, était un vieillard de soixante-quatorze ans. Jean de Saint-Père, que tous aimaient et consultaient volontiers à Ville-Marie, n'avait que trente-neuf ans. Le convoi fut suivi religieusement jusqu'à l'endroit de l'inhumation. Les cadavres mutilés furent déposés, au milieu des prières, dans le même sépulcre. Puis, M. de Maisonneuve conduisit à l'hôpital, et remit entre les mains de Jeanne Mance, la pauvre Françoise Gadois, épouse de Nicolas Godé. Mathurine de Saint-Père, qui s'appuyait au bras de Marguerite Bourgeoys, ne voulut pas quitter

sa mère et entra elle aussi à l'hôpital avec ses enfants, Claude, âgé de deux ans, et Agathe qui ne comptait que huit mois. Elle ne pleurait pas, atterrée, terrifiée . . .

Lise était retournée à sa maison, après l'inhumation. Elle avait serré le petit Pierre contre son cœur. Les yeux levés vers la madone, elle avait murmuré : « Vierge bénie, ne permettez pas que je subisse une pareille douleur ». Puis, la croyante avait réagi, et dans un souffle, face au crucifix : « Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu, non la mienne ».

Un peu avant le repas du soir, André de Senancourt frappait chez sa sœur. Tout de suite, il apprenait la nouvelle que Charlot, le premier, avait fait prisonniers deux Onneyouts, qui séjournèrent dans les bois de Ville-Marie. Puis les soldats en avaient fait plusieurs autres. Tous ces Iroquois étaient en ce moment dans les cachots du Fort. M. de Maisonneuve les interrogerait le lendemain. « Malheureusement, croyait-on, ils n'étaient que les compagnons des assassins ».

— Charlot n'est pas revenu avec toi, André ? dit Lise.

— M. de Maisonneuve vient de le charger de deux missions de confiance, une pour les Trois-Rivières et l'autre pour Québec. Les colons de ces postes doivent être mis sur leurs gardes, n'est-ce pas ? Ton mari, étant un canotier hors pair, est en train de s'embarquer avec quatre solides Hurons. Il m'a prié de venir ici et souhaite t'embrasser avant son départ. Peux-tu te rendre sur la grève, en ma compagnie ?

— Certes, dit la jeune femme. Je vais me préparer ! Viens, Perrine.

— Non, laisse-moi près du berceau du petit Pierre.

Et tandis que Lise s'habillait à la hâte, Perrine avait demandé au jeune homme: « Comment cette malheureuse tragédie est-elle arrivée ? Le sait-on maintenant ? »

— Pas encore, Mademoiselle. Mais l'interrogatoire de demain apportera sans doute de la lumière. Puis, M. de Maisonneuve fera faire une battue générale dans les bois, demain. Nous devons arrêter tous les Iroquois qui séjournent dans l'île de Montréal, à quelque nation qu'ils appartiennent ».

Lise parut. « Hâtons-nous, André, dit-elle. A tout à l'heure, Perrine ».



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



XII

L'HOSTILITÉ IROQUOISE REPARAIT PARTOUT

LE lendemain du meurtre de Nicolas Godé et de Jean de Saint-Père fut une journée sombre entre toutes pour le petit peuple de Ville-Marie. On se rendit à l'hôpital. On demanda à voir les deux veuves, dont le cœur torturé, par la terrible tragédie, devait être de plus en plus inconsolable. On fut discret cependant, ne voulant au fond qu'assurer les Montréalaises en deuil, du profond chagrin de tous. À dix heures, chacun ressortit en hâte, afin de connaître l'issue de l'enquête qui se tenait au Fort. Les prisonniers onneyouts, montagnais et autres parleraient-ils ? Leur perfidie, que serviraient des réponses ambiguës, ou le silence, rendraient la situation encore plus critique et plus angoissante. On pouvait s'attendre à voir tomber d'autres victimes avant longtemps. Le meurtre de la Pointe Saint-Charles équivalait à une déclaration de guerre ; et, comme cela arrivait si souvent, les Montréalistes payaient les premiers l'impôt du sang.

Au foyer de Charlot, un silence mélancolique régnait depuis le matin, silence interrompu seulement par les pleurs de petit Pierre, qui ne semblait pas très bien depuis la veille au soir.

Lise et Perrine, lorsque le bébé parut reposer entre les bras de la Normande, vinrent un moment s'asseoir près de la cheminée. Une grosse bûche s'y éteignait. Lise penchait la tête. Elle tressaillait à chaque rafale du vent glacial d'automne. Il s'engouffrait en sifflant de façon lugubre, par la vaste cheminée. Perrine vint entourer de ses bras sa belle-sœur. Elle releva tendrement une mèche de ses cheveux blonds.

— Lise, secouez votre tristesse. Pour l'amour de Charlot, de votre frère, pour moi aussi. Chaque jour, je m'attache plus fortement à vous. Votre peine m'atteint. Je sais que vous ne comprenez pas toujours le tempérament combatif et aventureux de Charlot. Il m'a bien fait souffrir, autrefois. Tout comme vous.

— Je vous en prie, Perrine. Je ne comprends que trop pourquoi mon mari obéit sans cesse à ses voix intérieures. L'atmosphère est tragique, ici. Un noble cœur comme Charlot ne peut que faire face au malheur avec toutes les forces vives de son être. Mais, voyez-vous . . .

— Parlez, Lise.

— Ce sont les mères, les épouses, les sœurs que je plains. Que pouvons-nous ? Pleurer, aimer, prier . . . garder secrète notre angoisse . . .

— Lise, ceux que nous aimons, qui exposent sans cesse leur vie, n'en demandent pas davantage. Nous

sommes leur refuge, leur espoir, la grande joie de leur cœur profond, une fois le péril passé.

— Perrine, je crois que Charlot a raison. Je n'étais pas faite pour cette vie d'alarmes . . . Mon courage faiblit sans cesse . . . A vous, je parlerai franchement. Parfois, je me sens mourir . . . Et cependant, j'aime tant votre frère et il est si bien ma raison de vivre, que je ne regrette nullement d'avoir à payer si cher la rançon de mon amour.

— Vous n'êtes pas robuste, Lise. Votre sensibilité reçoit en profondeur toutes les peines, comme toutes les joies.

— Merci, Perrine. Ah ! si je viens à quitter Charlot, je ne me sentirai pas angoissée, ni pour lui, ni pour mon petit . . . Vous serez là.

— Vous ne partirez pas, Lise. Nous saurons empêcher ce malheur.

— Je ne le désire pas, ma sœur. Mais j'en ai la certitude secrète. Voyez-vous, je ne veux pas m'opposer à la vie d'héroïsme de mon mari, mais chaque fois qu'il s'éloigne, même avec mon approbation, il apporte quelque chose de ma vitalité. S'il s'éloignait longtemps, je m'éteindra . . . comme cette bûche ardente, finit tout bas la jeune femme.

— Lise, vous me navrez. Réagissez, de grâce.

— Et cette tragédie d'hier, continua Lise, va sûrement amener d'autres événements. Charlot s'offrira le premier pour le salut de tous. Et j'applaudirai, et je serai fière . . . la mort dans le cœur et dans tout mon

être. Je suis un peu lâche, je crois, conclut la jeune femme, avec un pâle sourire.

— Pauvre petite ! fit Perrine, les yeux au loin.

— Vous me plaignez ? Vous me comprenez aussi. Cela me soulage, voyez-vous, de parler avec vous. Il y a en votre âme une sérénité, et en votre volonté, une force, qui me calment. Mon frère André me le disait justement hier, de m'appuyer sur vous. Il admire votre énergie, quoiqu'il la raille un peu. Les femmes qu'il a connues ne l'ont guère habitué, chère sœur, à votre équilibre physique et moral. Vous lui redonnez foi en la bonté, la fermeté et la droiture féminines. Mon pauvre André, il a tant souffert jadis !

— Lise, dit soudain Perrine, tandis qu'une lueur de contrariété passait sur son front, au nom d'André de Senancourt, Lise, vous devriez prendre quelques minutes de repos. Dans un quart d'heure, tout au plus, nous saurons le résultat de l'enquête de ce matin, au Fort.

— Bien. Je vais aller me reposer pour vous faire plaisir, Perrine. Appelez-moi, dès que mon frère entrera.

Au Fort, vers les neuf heures, M. de Maisonneuve, ayant à ses côtés le capitaine de ses gardes, Charles Le Moyne, l'interprète, et plusieurs soldats, donna l'ordre de faire comparaître les quelques Onneyouts, faits prisonniers la veille.

Les Iroquois pénétrèrent dans la salle avec leur insolence coutumière. Aux questions de Charles Le Moyne, ils commencèrent par opposer un mutisme absolu. Mais lorsqu'ils virent entrer dans la pièce des

Hurons et des Algonquins, leur morgue se changea en une attitude railleuse. Précisément, à ce moment, l'interprète les pressait, avec une insistance dure, un peu énervante, de déclarer au gouverneur pourquoi « ils en avaient usé de la sorte, malgré la paix faite avec les Français »; pourquoi ils avaient osé montrer une telle perfidie. L'un deux pointa alors les Hurons et les Algonquins, qui se mêlaient aux Montréalistes, et répondit en raillant: « Les Français tiennent si bien entre leurs bras les Hurons et les Algonquins qu'il ne faut pas s'étonner si, en voulant frapper les uns, les coups tombent quelquefois sur les autres ».¹

Charles Le Moyne resta saisi de cette réponse. Elle témoignait d'une rare présence d'esprit. Mais sans faire paraître sa surprise, d'un ton impassible, il la rapporta en français au tribunal, qui s'en montra indigné, mécontent et se hâta de terminer l'enquête en face d'une telle méchanceté consciente. M. de Maisonneuve ordonna en plus de continuer « à arrêter et à mettre aux fers tous les Iroquois qu'on pourrait saisir dans l'île de Montréal, de quelque nation qu'ils fussent ».

Soucieux, triste jusqu'au fond de l'âme, M. de Maisonneuve réintégrait peu après dix heures ses modestes appartements. Il y était à peine entré qu'on frappait à la porte. Il ouvrit, puis recula. Il avait devant lui les épouses des victimes de la veille.

« Entrez, Mesdames, je vous en prie », dit le gouverneur avec bonté.

¹ Historique.

La veuve de Nicolas Godé, qui comptait une soixantaine d'années, s'avança au bras de sa fille de vingt ans, Mathurine, veuve de Jean de Saint-Père. Toutes deux étaient couvertes de longs voiles. Elles refusèrent de s'asseoir.

— M. de Maisonneuve, dit la veuve de Nicolas Godé, d'une voix basse, tremblante, nous venons vous prier de ne faire aucun mal, à cause de nous, aux malheureux coupables d'hier. Comprennent-ils l'étendue de leur faute ? Ma fille, comme moi avons entendu combien de fois nos bien-aimés disparus déclarer qu'il fallait coûte que coûte, en toutes occasions, montrer la plus miséricordieuse bonté envers ces âmes dévoyées . . . « Voyant alors un peu du Christ en nous, disait mon mari, peut-être aurons-nous chance de les convertir à notre foi . . . » Nous voulons donc, Monsieur le Gouverneur, avec votre permission, aller leur porter quelques vivres, avec notre pardon, finit en pleurant la sublime Françoise Gadois.¹

Emu jusqu'au larmes, M. de Maisonneuve demeura un moment sans répondre. Puis il conduisit lui-même les charitables femmes jusqu'à la porte des détenus, en disant avec tristesse : « Votre geste est sublime, Mesdames. S'il n'obtient, en ce moment, aucun résultat, ce que je crains, Dieu ne pourra que bénir une démarche presque au-dessus des forces humaines. »

Dix longs jours de deuil passèrent sur Ville-Marie. Chaque soir, des soldats vigilants signalaient la pré-

¹ Historique.

sence de nouveaux Iroquois dans la forêt. Quatre jours après le meurtre de la Pointe de Saint-Charles, on vit même entrer volontairement au Fort, au vu et au su de tout le monde, trois Onneyouts. Ils demandèrent à parler à M. de Maisonneuve. Celui-ci n'hésita pas à les accueillir. Mais il mit en son attitude beaucoup de réserve, de froideur, de circonspection. Il examinait de son œil pénétrant la physionomie des barbares qui venaient, disaient-ils, « protester de l'innocence des Onneyouts au sujet du meurtre récent et en plus témoigner de leur affliction pour le crime atroce qui avait été commis ». Puis, l'un d'eux offrit sept présents, composés de neuf colliers de porcelaine.

« Sagamo, grand sagamo, déclara un des sauvages en s'inclinant devant M. de Maisonneuve, sache bien que ce sont des sauvages de Soiogoven qui ont fait ce vilain coup. Ne nous en accuse plus. Voici d'ailleurs ce collier que nous t'offrons pour raffermir le mai ébranlé, auprès duquel devaient se tenir les conseils entre les Français et les nations iroquoises. »

Raidi, le front barré d'un pli de mécontentement, M. de Maisonneuve crut cependant plus sage de ne pas sévir contre ces perfides, tant que les preuves ne seraient pas plus accablantes. Il accepta les présents. Il pria même les sauvages de demeurer quelque temps au Fort en qualité d'hôtes des Français. « De la sorte, pensa-t-il, l'on pourra observer leurs faits et gestes de très près. »

Mais dès le lendemain de cette entrevue, la sentinelle du Fort vint avertir le gouverneur que les Onneyouts s'étaient enfuis durant la nuit. Il ajouta qu'un

Huron iroquisé avait surpris une conversation de ces barbares et appris qu'ils étaient bien les camarades des assassins. M. de Maisonneuve haussa les épaules. Ses soupçons ne faisaient que se confirmer. Il lui faudrait donc exercer une vigilance de plus en plus étroite autour de Ville-Marie, et donner combien d'ordres fort rigoureux à ses vaillants mais téméraires soldats.

Douze jours s'étaient à peine écoulés que Charlot revenait à Ville-Marie. Il courut au Fort rendre compte de sa mission, tout en chargeant l'un des Algonquins qui l'avait accompagné, de se rendre auprès des siens les avertir de son retour.

Qu'apprit Charlot au gouverneur ? D'abord, qu'aux Trois-Rivières, dès que le message alarmant de M. de Maisonneuve avait été connu, on réussissait à arrêter douze Agniers qui rôdaient dans les bois. Quelques-uns avaient été aussitôt envoyés et emprisonnés à Québec. Puis Charlot parla de son arrivée à Québec.

« J'y fus, Monsieur le Gouverneur, dès le 1er novembre.

— Bien, Le Jeal. Vous avez fait diligence, vous êtes parti d'ici le 25 octobre au soir.

— Avec les bons canotiers que vous m'aviez choisis quoi d'étonnant ? M. d'Ailleboust fut consterné, vous le pensez bien, de la nouvelle pénible que je lui narrais. Il portait une vive affection au vaillant Jean de Saint-Père. Puis, la main du gouverneur se crispa sur son épée, ses lèvres se serrèrent avec violence. Vous connaissez ces réflexes communs à tous les d'Ailleboust. Aussitôt, les ordres succints et sévères se succédèrent

sans interruption. Les soldats s'empressaient, couraient ici et là. Bref, les portes battirent avec une violence toute militaire durant une bonne demi-heure, je vous assure, Monsieur le Gouverneur, fit Charlot en souriant. J'en fus témoin, car M. d'Ailleboust ne me permit pas de m'éloigner, désirant me questionner longuement sur Ville-Marie et tous ses récents événements. Enfin, il décida que, le 5 novembre, il assemblerait les Français, les Algonquins et les Hurons pour leur communiquer ses ordres et les aviser de la conduite à tenir dorénavant envers les Iroquois.

— Vous n'avez pas cru bon d'assister à cette assemblée, lieutenant ?

— M. d'Ailleboust ne le trouva ni urgent, ni nécessaire. Seules, des décisions locales devaient être prises. Elles n'allaient pas différer des vôtres, Monsieur de Maisonneuve, m'assura le gouverneur de la Nouvelle-France.

— Le Jeal, dit soudain M. de Maisonneuve, savez-vous que j'ai envoyé des lettres d'avertissement aux missionnaires d'Onontagué ? Nous avons à les mettre sur leurs gardes, n'est-ce pas ? Les Iroquois peuvent se venger sur eux de nos faits et gestes contre les Onneyouts et les Onontagués. Même si nos procédés ne sont que justes, on songera à des représailles contre nous.

— Monsieur de Maisonneuve, puis-je vous demander qui vous avez envoyé pour remplir une mission aussi importante ?

— Un Onontagué prisonnier au Fort. Ne sait-il pas mieux que personne que nous gardons ses compa-

triotés sans les molester ? Il racontera aux anciens du pays les événements de Ville-Marie et s'efforcera de savoir si le meurtre n'a pas été commis par la jeunesse d'Onontagué.

— Me permettez-vous d'être méfiant au sujet de cette mission ?

— Certainement. Mais vous savez, Le Jeal, que les Iroquois prennent mal la détention de leurs gens. Rien ne les rend souples comme de faire des prisonniers.

— Sans doute, Monsieur de Maisonneuve. Mais le fond perfide de leur nature en appelle quand même alors, à la finesse politique, pour combiner ensuite plan de vengeance et feinte soumission.

— Enfin, s'il y a lieu, nous prendrons d'autres dispositions, lieutenant.

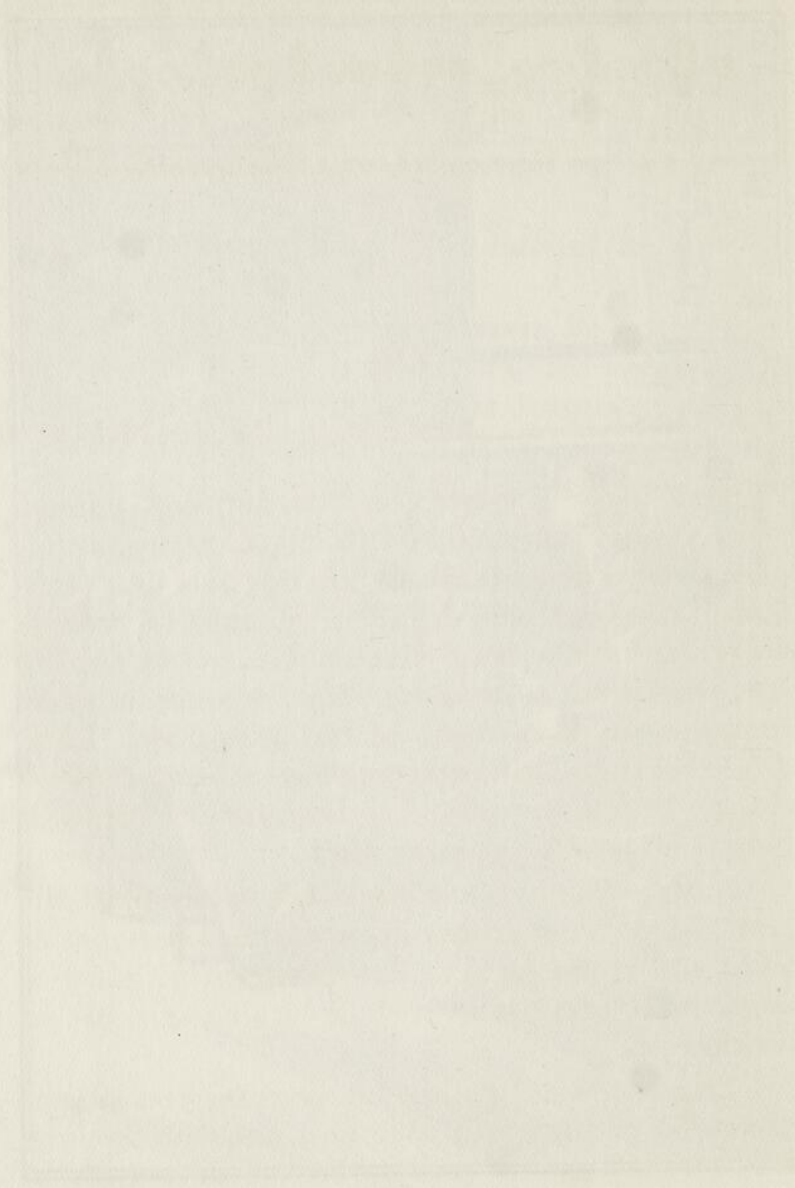
— N'oubliez pas que je suis à votre entière disposition. Mon expérience des nations iroquoises m'a coûté assez cher pour que je puisse aujourd'hui m'en prévaloir.

— Je m'en souviendrai, Le Jeal. Merci. Hâtez-vous maintenant de retourner auprès des vôtres.





« Cette inaction nous irrite, nous énerve... »



THE UNIVERSITY OF CHICAGO PRESS



XIII

LA MISSION VOLONTAIRE DE CHARLOT

TROIS mois passèrent en continuelles alarmes. Agniers, Onneyouts et Onontagués ne cessaient de parlementer avec les Français, puis de s'assembler perfidement entre eux, afin de faire fi de toutes les promesses échangées avec leurs ennemis. Ceux-ci se tenaient avec fermeté sur la défensive. Sous le commandement énergique du gouverneur général intérimaire, Louis d'Ailleboust de Coullonges, les choses avaient d'ailleurs changé du tout au tout. Les sauvages s'en rendaient compte et cachaient mal leur dépit.

A Ville-Marie, la vigilance était encore plus parfaite. M. de Maisonneuve ne permettait à personne de sortir seul et sans armes. Il tolérait peu les goûts de chasse manifestés par ses soldats, encore moins par ses officiers.

Charlot prenait très mal toutes ces mesures de prudence. Sa patience était soumise à une rude épreuve. Lise pleurait souvent près du berceau de son fils, se demandant comment tout cela allait finir. Perrine se

permettait de faire quelques observations à son frère. Elle s'étonnait de le voir si peu raisonnable dans des circonstances fort critiques pour tous.

— Tu ne comprends donc pas, Perrine, dit Charlot, que cette inaction à laquelle nous condamnons M. de Maisonneuve nous irrite, nous énerve ? Nous sommes des soldats, voyons. Alors, convient-il d'attendre que les périls foncent sur nous avant d'y parer ?

— M. de Maisonneuve, mon frère, est aussi humain que prudent et brave. Il ménage le sang de ses soldats. Qui pourrait l'en blâmer ?

— Oh ! si tu te places à ce point de vue.

— Pourquoi ne pas penser comme moi ?

— Je songe aux pauvres missionnaires d'Onontagués, aux colons qui s'y trouvent. Que ne peut-il leur arriver, en ce moment ?

— Que veux-tu dire ?

— Ecoute Perrine, je vais te dire à toi seule ce que je viens d'apprendre. Mais jure-moi que tu n'en souffleras pas un mot à Lise. La pauvre petite est trop souffrante en ce moment, pour entendre le récit de quoi que ce soit d'un peu pénible.

— Tu m'effraies, Charlot. Qu'y a-t-il ? Mais d'abord, dis-moi, en as-tu fait la confidence à ton beau-frère ?

— André ? oui. Je n'ai pas plus de secrets pour lui que pour toi.

— T'approuve-t-il ?

— Il ne m'approuve ni ne me désapprouve. Lise, seule, le préoccupe en tout ceci.

— Il est question de Lise ?

— Indirectement. Mais dis, Lise dort, elle ne peut entendre ?

— Allons, parle, mon frère, Lise ne peut en effet nous entendre. Je te promets, en outre, de ne pas t'interrompre et de chercher à comprendre les motifs qui te guident et te porteront peut-être à quelques excès périlleux.

— Tu te rappelles, Perrine, lorsque M. de Maisonneuve se décidait à envoyer chez les Onontagués un prisonnier de cette nation, détenu ici ?

— Oui.

— Je n'avais aucune confiance, je le répétais alors, en un pareil messenger pour avertir nos missionnaires, ainsi que nos compatriotes, du danger qui les environnait ?

— Je me souviens.

— Eh bien, mon flair ne m'avait pas trompé. Je viens d'apprendre par un Iroquois chrétien du bourg d'Ossernenon, accouru pour m'en avertir malgré les périls qui le guettaient, que jamais Onontagué plus déloyal n'avait été envoyé en mission. Au lieu de narrer les faits véritables, il nous a accusés des pires attentats contre les sauvages de sa nation; il a mis les esprits dans un état d'hostilité terrible contre tous les Français. Les Agniers, qui ont appris dernièrement ces faits, ont décidé notre extermination en tous lieux, et commenceront leur carnage en tombant à l'improviste sur les missionnaires et les colons d'Onontagué. J'ai

mis M. de Maisonneuve au courant tout de suite. Il a envoyé avant-hier un Iroquois converti avec de nouvelles lettres pour les missionnaires. Evidemment, ce sauvage est sûr, sincère. Il fera son devoir aux dépens de sa vie. Mais se rendra-t-il à destination ? Tant d'embûches le guettent, sans compter les misères matérielles, et tous les embarras de la saison. Je ne vis plus depuis avant-hier. Je ne songe qu'à cette course confiée non à l'un des nôtres, mais à un sauvage. Je le déplore, tout en reconnaissant l'humanité habituelle de notre gouverneur. Bref, je me sens dans un état de fièvre qui m'enlève tout repos, toute paix d'esprit. Je veux . . . je veux . . .

— Tu veux partir, Charlot ? cria derrière lui une douce voix angoissée. Oh ! mon ami, mon ami, que tu es à la fois cruel et . . . héroïque ! Et Lise se pressa muette, les yeux en détresse sur le cœur de son mari.

— Lise, ma chérie, dit Charlot, je te croyais endormie . . . Jamais, jamais, je n'aurais voulu en ce moment te causer du chagrin . . . Oh ! Lise, ne me regarde pas avec ces pauvres yeux sans larmes . . . Quel malheur que tu m'aies entendu . . . Tiens, viens sur ce fauteuil . . . Perrine va bassiner tes tempes . . . Me voilà à tes genoux, ma femme chérie . . . Pardonne-moi ! Je ne sais que torturer ton cœur . . . Je t'aime de tout ce misérable cœur pourtant . . . Lise, regarde-moi, dis que tu me pardonnes ? . . . Je t'en supplie !

— Mon pauvre Charlot, dit enfin la jeune femme, tandis qu'un pâle sourire glissait sur sa physionomie, tu espérais donc me cacher quelque chose . . . Comme

si je n'avais pas deviné ton trouble depuis deux jours . . . Comme si je ne t'avais pas compris . . . et pardonné.

— Lise, pourquoi n'as-tu pas parlé ?

— A quoi bon ? Je voulais gagner du temps, m'habituer à ce nouveau sacrifice que tu me demanderais.

— Ma chérie !

— C'est fait, mon ami . . . Pars . . . Charlot ! Je t'aime, je suis fière de toi.»

Épuisée par l'excès de son émotion, la jeune femme ferma un moment les yeux, puis, les ouvrant, elle tendit les bras et s'appuya en sanglotant sur l'épaule de son mari.

Perrine, discrètement, s'était retirée depuis quelques instants dans sa chambre. Les larmes l'aveuglaient. Pauvre petite épouse au cœur déchiré, qu'elle la plaignait !



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page.



XIV

PRÉPARATIFS

LE lendemain matin, les rôles semblèrent renversés. Lise apparut au déjeuner souriante, animée. Un peu de nervosité s'y mêlait toutefois. Charlot, au contraire, se montra contraint. Il observait un silence profond. Seule, Perrine ne se départit pas de la gravité qui lui était habituelle.

« Si tu pars demain, Charlot, dit soudain la jeune femme, tu ferais bien de te hâter. M. de Maisonneuve ne sait pas encore que tu as avancé l'heure de ton départ.

— J'attends André, Lise, avant d'aller au fort.

— Tu te chargeras bien d'un message pour Catherine d'Ailleboust, mon frère ? demanda Perrine. Je devais y aller cet après-midi. Ton départ fait varier mon programme . . .

— Entendu, Perrine. J'irai.

Charlot se leva de table et vint regarder au dehors, par un unique mais large châssis à carreaux vitrés, un luxe rare à cette époque.

La jeune femme le suivit, tandis que Perrine s'occupait des soins du ménage. Bébé Pierre dormait encore, sous l'oeil vigilant de la bonne.

— Pourquoi sembles-tu sombre, Charlot ? demanda Lise.

— Tu me trouves sombre ?

— Oui.

— Vois-tu, Lise, maintenant que j'ai ton assentiment, je comprends mieux quel sacrifice je t'impose . . . Je sens combien je t'aime aussi. Ma pauvre petite, ton courage souriant de ce matin est-ce que tu crois que j'en suis dupe ?

Et Charlot, entourant de ses bras la jeune femme, la pressa contre lui.

— Alors, ne pars pas, Charlot, proposa Lise, la voix taquine et émue.

— C'est ce que j'aurais de mieux à faire, en effet, répartit Charlot en soupirant.

— Mais alors quel regret, mon ami, au bout de deux jours d'inaction près de moi ! . . . Non, je ne varie pas ainsi, moi, en mes décisions. Charlot, ton geste est aventureux, mais non sans d'excellentes conséquences pour nos compatriotes. Ils courent de grands dangers en ce moment à leur petit poste chez les Onontagués, je le comprends, va. Tu ne pourras qu'aider à les tirer de cette impasse. Ta connaissance de la langue iroquoise, ton adresse manuelle lorsqu'il s'agit de manœuvrer le canot ou de faire du tir, ton expérience des routes qui entourent les grands lacs, tout cela est inappréciable vraiment.

— Hum ! Tu n'oublies rien, ma petite Lise ? dit Charlot en souriant malgré lui. Ce qui veut dire, continua-t-il, en devenant soucieux, que tu n'as pas beaucoup dormi cette nuit. Dis la vérité ? Ton imagination a chevauché terriblement autour de mon expédition, n'est-ce pas ? Et Charlot se penchant baisa, l'une après l'autre, les mains pâles de sa femme.

On frappa à la porte. André de Senancourt entra, un rouleau sous le bras. Il salua rapidement Perrine et Charlot, puis embrassa sa sœur avec une sorte d'impatience. Celle-ci se mit à rire.

— André, toi non plus, ça ne va pas ce matin ? Charlot t'aurait-il communiqué son humeur, ou bien y a-t-il autre chose ?

— Charlot n'a pas raison d'être ainsi. Il veut partir. Il part. Tandis que moi . . .

— Comment, André, tu aurais aimé t'aventurer avec mon mari dans ces bois sans fin, sur ces lacs, au bord de ces précipices affreux ?

— Oui, interrompit laconiquement son frère. Dans ce pays, c'est la tâche des soldats d'être en chemin pour de périlleuses expéditions.

— Mais alors ?

— M. de Maisonneuve souhaite me voir rester à Ville-Marie. « Il est préférable et plus prudent que Charlot ne se fasse accompagner que d'un Iroquois chrétien », m'a-t-il donné à comprendre.

— Alors, tu viendras bien demeurer ici, mon frère, en l'absence de mon mari ? Je te le demande sérieusement.

— Quelle idée ! fit André surpris. Est-ce bien nécessaire ? Je ne sais si je dois. J'hésite . . .

— Pourquoi ? reprit Lise. Nous en serons tous heureux. N'est-ce pas, Perrine ? N'est-ce pas Charlot ?

— Il est certain, dit Charlot, qui regardait avec attention son beau-frère, dont le regard s'était rivé avec une douloureuse fixité sur Perrine, que ce serait me donner un sentiment de sécurité incomparable. Dès que je songerais à vous, je vous reverrais, assis autour du foyer, chacun à sa place habituelle et devisant parfois du fol absent. Et puis, en cas d'attaque sournoise, messieurs les Iroquois passeraient un vilain quart d'heure avec André.

— Mademoiselle Perrine, fit avec amertume André de Senancourt, c'est votre réponse à vous, sans doute, ce soin que vous prenez à me préparer un verre de bière fraîche . . . Vous êtes mille fois bonne, continua-t-il d'un ton ironique. Vous m'excuserez de n'en point prendre, ne serait-ce que pour vous prouver que je ne troublerai en aucune manière mes hôtes, si je viens demeurer ici, pour les protéger, *uniquement* pour les protéger.

Perrine ne répondit pas tout de suite. Elle replaça verre et bouteille, puis, sans regarder le jeune homme, se dirigea vers sa chambre. Avant de disparaître, elle se tourna vers lui et dit avec douceur, les yeux bas : « Ne savez-vous pas encore, Monsieur, que ce que veut et désire Lise est parfait ? J'y acquiesce de tout cœur, je vous assure ».

— Que la volonté de Lise s'accomplisse alors, reprit André de Senancourt, en haussant les épaules. Tu m'entends, ma sœur ? Toi aussi, Charlot ?

— Merci, André, ma chère providence, fit Lise avec émotion.

Charlot vint serrer la main de son beau-frère en silence.

— Il serait temps que tu étudies ce plan, Charlot, reprit André de Senancourt. M. de Maisonneuve m'a prié de te le remettre. Viens le voir.

Charlot se mit à rire, tout en dépliant le plan. Lise se pencha sur la carte avec Charlot.

— Pourquoi ris-tu, Charlot ? fit avec surprise son beau-frère. Ce plan ne vaut rien ?

— Parce que je connais les routes pouvant conduire chez les Onontagués mieux que personne ici. Que me vaudra ce plan ?

— Charlot, dit Lise tout à coup, les yeux brillants, étudie-le, avec moi, *pour moi*. Trace en rouge ton itinéraire. Je te suivrai par la pensée ainsi, de toutes manières. Oh ! ne me refuse pas. Je t'en prie ?

— Et ma visite au Fort ?

— Tu la feras cet après-midi. Envoie un mot au gouverneur par André. Vois, déjà, mon frère nous quitte.

— Il le faut bien, tu m'imposes un déménagement fit celui-ci, en s'approchant de Lise. Il lui releva soudain la tête et la regardant dans les yeux :

— Ma sœur chérie, tu sais que je viendrai avec bonheur vivre près de toi en attendant le retour de ton

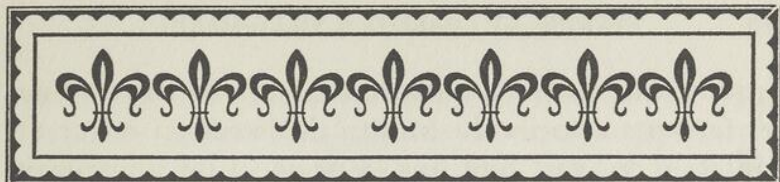
mari. Mais sache aussi que n'était le péril certain qui entoure cette demeure une fois son chef parti et son départ connu des Iroquois, sache que, je n'y viendrais pas. Non, certes, non. Et tu comprends pourquoi, ou plutôt tu le devines ? Il me reste tout de même quelque fierté.

— Oui, je comprends, mon frère. Je sais aussi que tu décides toujours sagement toutes choses. Quelle confiance tu inspires, va . . . sinon encore autre chose, finit plus bas la jeune femme non sans tristesse.

Charlot, durant ce dialogue, qui lui avait échappé, écrivait un mot à l'adresse du gouverneur. Il ne pouvait refuser à Lise le léger plaisir qu'elle lui demandait, la veille de son départ. Il reverrait avec elle, certes, et *pour elle*, l'itinéraire choisi. Puis, il voulait converser avec son compagnon iroquois cet avant-midi même. Si quelque chose n'allait pas à son gré entre ce sauvage et lui, il voulait être en mesure d'en faire part tout de suite à M. de Maisonneuve. André, son beau-frère, verrait à lui ménager ces entrevues différentes. Il serait donc libre de consacrer quelques heures de plus à Lise.

La journée passa rapidement. Que de petits détails à voir, à côté des préparatifs essentiels.





XV

AUPRÈS DE JEANNE MANCE

LA jeune femme avait obtenu de son mari la permission de ne pas le quitter, de l'accompagner partout où il irait. Cependant, durant l'entrevue avec M. de Maisonneuve, elle s'était rendue à l'hôpital où Charlot viendrait la reprendre. Mademoiselle Mance possédait toute la confiance de la jeune femme. Depuis son arrivée à Ville-Marie, plusieurs fois elle s'était entretenue longuement avec elle. Au sortir de ces visites, il lui semblait avoir recouvré la paix, avec une sorte d'attendrissement de toute l'âme. Elle avait été comprise totalement, et cela sans qu'elle eût prononcé beaucoup de paroles. La perspicacité de la grande infirmière de Ville-Marie avait pénétré l'état de son âme aimante. Elle avait mis je ne sais quel baume apaisant dans son âme sensible, trop souvent meurtrie par une vie traversée de deuils et de difficultés de toutes sortes.

Jeanne Mance reçut la jeune femme avec l'affection coutumière. Elle la conduisit dans sa chambre, l'assit en un bon fauteuil, placé juste en face d'un petit tableau

reproduisant les traits du baron Gaston de Renty, l'un des fervents associés du Montréal, décédé en odeur de sainteté il y avait huit ans, à peine. Lise connaissait très bien sa fille aînée, Catherine-Alphonsine de Renty, comtesse de Choiseul. La chambre de l'infirmière dégageait une chaleur sympathique. Elle venait moins, de la bûche ronflante qui crépitait dans la cheminée que d'une sorte de gracieux agencement des meubles, des tentures, des portraits et des pieux souvenirs de la vieille France. Puis en ce cadre rayonnait une si forte, si riche personnalité féminine.

Lise entra aussitôt en matière.

— Chère Mademoiselle Mance mon mari part demain matin. Le saviez-vous ?

— Vous me l'apprenez, chère petite. Mais à vrai dire, le voyage se préméditait depuis quelque temps. Vous ne vous en doutiez pas ?

— Je ne voulais pas y croire. Je chassais cette pensée de mon esprit. J'y mettais toutes mes forces. Folle petite personne que j'étais, que je suis toujours, n'est-ce pas ?

— Vous aimez à vous qualifier ainsi, mon enfant, mais votre mari, jamais, vous ne le qualifiez ainsi, jamais, n'est-ce pas ? dit l'infirmière en souriant. Elle approchait sa chaise davantage. Elle prenait la main de Lise dans la sienne. Ne voyait-elle pas poindre des larmes dans les yeux de l'aimante jeune femme ?

— Oh ! Mademoiselle, reprit Lise, je comprends trop la nature active et l'humeur héroïque de mon mari

pour oser lui reprocher quoi que ce soit. Je l'aime d'ailleurs ainsi. Et quand même je devrais souffrir davantage de son caractère impétueux, je n'en voudrais diminuer aucun élan. Vous me blâmez ?

— Je vous comprends. Cela ne m'empêche aucunement de désirer voir un peu plus de sérénité dans votre jeune cœur, comme un peu moins de témérité dans celui de votre mari. Mais parlons de votre cœur. Vous le brisez, mon enfant, à le vouloir trop entier, trop brûlant.

— Je suis ainsi.

— Vous doublez vos joies, sans doute, mais vos douleurs ? La vie, vous le savez, comporte plus de celles-ci que de celles-là. Vous devez trouver intolérables parfois, les peines qui vous surviennent ?

— C'est vrai.

Et soudain la jeune femme éclata en sanglots. Elle se glissa aux pieds de Jeanne Mance. Elle pleura convulsivement la tête appuyée sur ses genoux. Elle ne se redressa qu'en entendant Mademoiselle Mance dire avec douceur :

— Charlot verra donc tout à l'heure les yeux qu'il aime, tout rougis et gonflés par les larmes ? Comme c'est dommage ? Il emportera, demain, une vision pénible avec lui.

— Vous avez raison. Mais que faire ? s'était alors écriée avec inquiétude la jeune femme. La réflexion de Jeanne Mance avait comme refoulé sa douleur.

— Vous êtes à l'hôpital, enfant. Tous les maux se guérissent, ici, ceux du cœur comme les autres. Allons,

venez avec moi, dans mon oratoire; nous prierons, puis nous irons préparer une petite pharmacie d'urgence pour votre brave mari. Oh ! je le connais aussi bien que vous, allez, lui ayant fait plus d'une remontrance en ces séjours à Ville-Marie. Mais il échappe à tout conseil de prudence, ce bouillant soldat, et avec une insouciance, une candeur qui nous désarment . . .

— Il est délicieux !

— Oui, oui, je sais. Mais avant que je baigne vos yeux, petite, dites-moi, que pense la sage Perrine de ce voyage de Charlot chez les Iroquois ?

— Sa résignation m'étonne. Elle regrette surtout pour moi l'éloignement de son frère.

— Évidemment, elle connaît Charlot. Puis, chez cette jeune fille la tête l'emporte souvent sur le cœur. En sera-t-il toujours ainsi ? Tôt ou tard, le cœur prendra sa revanche. Et votre frère ? Le sérieux et un peu mélancolique André de Senancourt ? Que dit-il ?

— Il envie Charlot, vous le pensez bien. Je lui ai demandé de venir demeurer avec nous en l'absence de Charlot.

— Vraiment ?

— C'est une mesure nécessaire. À cause de bébé Pierre, je ne saurais prendre trop de précautions.

— En effet. Cela vous consolera, par ailleurs, et vous distraira, ainsi que Perrine.

— Oh ! vous savez, Perrine et mon frère, fit en riant la jeune femme . . . Ils s'entendent surtout au jeu d'échecs, sans doute parce qu'ils se tiennent en échec . . . chacun leur tour.

— Lise, c'est bon de vous voir rire et plaisanter. Mais espérons toutes deux, n'est-ce pas, qu'il y aura un jour, entre eux, une suprême partie, avec deux vaincus . . . Ce serait du bonheur pour eux, pour vous tous, j'en suis sûre.

— Puissiez-vous être bon prophète, Mademoiselle. Mon pauvre frère! Lui si malheureux autrefois! Il en est demeuré . . . un peu maladroit. Il ne croit pas beaucoup aux natures féminines pondérées comme celle de ma belle-sœur. Il le fait voir à l'occasion. Puis, Perrine est distante, indifférente, avec une sincérité trop évidente.

— Allons, la Providence se chargera de régler ce problème qui vous trouble, mon enfant. Venez, maintenant. Le temps passe vite. J'entends votre mari. Il est dans le salon voisin à causer avec votre cousin, M. Souart . . . Fuyons de ce côté-ci. Vos yeux ne sont pas assez sereins pour en rencontrer d'autres que les miens.

— N'allez pas si vite, Mademoiselle. Votre bras en écharpe en souffrira. Il vous arrache encore des crispations. J'ai vu cela durant notre entretien.



Faint, illegible text, possibly bleed-through from the reverse side of the page. The text is arranged in several paragraphs and appears to be a formal document or letter.



XVI

LE DÉPART

CHARLOT avait prié sa femme et sa sœur de ne rien changer à leurs habitudes le matin de son départ. Cela enlèverait toute apparence dramatique aux adieux. N'était-ce pas un voyage de deux mois à peine qu'il entreprenait? . . . Oui, il valait mieux que Lise et Perrine échangeassent des vœux avec lui, au moment où, botté, casqué, enveloppé d'un large manteau, il se mettrait en route pour l'église afin d'assister à la messe de cinq heures à la chapelle de l'hôpital. Avant de se mettre en route, ne fallait-il pas implorer les bénédictions du Ciel? Lise et Perrine avaient acquiescé aux moindres désirs de Charlot. Mais dès l'aube, quel va-et-vient! Il semblait à la jeune femme que Charlot mettait trop d'insouciance autour des objets nécessaires à son confort. Elle lui apportait, tantôt une petite meule pour son couteau de chasse, qu'il faudrait tenir bien aiguisé afin de repousser toute bête un peu féroce; tantôt la gourde d'eau de vie, remplie jusqu'au bord, et qu'il faudrait bien cacher, était de nouveau examinée.

Hélas! Si le sauvage qu'amenait Charlot la trouvait, il allait s'enivrer, faire une colère et abandonner son mari, après l'avoir blessé. Peut-être valait-il mieux qu'elle fût presque vide ?

Charlot souriait, ému au fond, de l'agitation de sa femme, qui cherchait ainsi à tromper l'angoisse qui l'étreignait en face de la séparation.

Enfin tout fut prêt. Lise vint se presser contre son mari. Elle ne pleurait pas, ne parlait pas non plus, mais ses grands yeux regardaient avec une fixité émouvante le visage mobile et charmant de son mari. Charlot, en repoussant tendrement les beaux cheveux de sa femme, qui cachaient en partie son front, lui murmurait des mots d'affection à peine saisissables. Je ne sais quel douloureux pressentiment venait soudain de le mordre au cœur. Retrouverait-il jamais le cadre familial, qu'il venait à peine de créer, aussi paisible qu'il le quittait? Mais il se secoua vite. Qu'allait-il chercher là? Un soldat ne devait pas ainsi s'abandonner. Il accomplissait un devoir volontaire, utile à ses semblables. Il mettait à leur disposition des ressources d'expérience que peu possédaient comme lui. C'est bien ce qu'avait compris M. de Maisonneuve, et qui l'avait décidé, après quelques jours de réflexion, à permettre une pareille randonnée, où tant d'ambûches devaient être déjouées, tant de périls, détournés ou victorieusement traversés!

Perrine, en s'approchant avec bébé Pierre, mit fin à ce cruel adieu. L'enfant semblait mieux portant que d'habitude, en ce matin de soleil. Il tendait les bras, tantôt vers sa mère, tantôt vers son père, tout à la

fois remuant et gazouillant, de la meilleure humeur du monde. Charlot partit avec cette dernière vision : son fils dans les bras de Lise; Perrine, tout près, enlaçait avec tendresse la taille de la jeune femme.

Au sortir de la messe, Charlot se vit entouré. M. de Maisonneuve vint lui serrer la main. Jacques Le Ber, Charles Le Moyne, Lambert Closse, Charles d'Ailleboust, Gilbert Barbier lui présentèrent leurs souhaits. Ils cédèrent bientôt la place à M. Souart, qu'André de Senancourt accompagnait.

« Mon jeune cousin, fit avec bonté le Sulpicien, je vais faire une enquête autour de vos bagages. Conduisez-moi près du canot qui les contient. J'y ajouterai ce qui fera défaut.

— Monsieur mon cousin, ce n'est pas possible, je vous assure. Lise et Perrine se sont donné, depuis deux jours, au sujet de mes bagages, un mal inimaginable. Il m'a fallu gronder. Trop de provisions et d'objets constituent un danger en pleine forêt. Mais vous êtes vraiment bon d'avoir ainsi pensé au voyageur.

— Tut, tut, mon enfant. Vous m'êtes cher, voyez-vous, en votre qualité de mari de ma petite Lise. Cela m'est naturel de vous aider.

— Si vous voulez me suivre, Monsieur, alors ? Mon compagnon fait les cent pas autour des fossés de l'hôpital.

— Charlot, demanda André de Senancourt, avec un peu d'hésitation, tout allait bien ce matin chez toi ?

— Très bien, répondit Charlot d'une voix rauque.

— Compte sur moi pour veiller sur les tiens. Ne t'inquiète de rien. Je répons de tous sur ma tête, finit le jeune homme moitié sérieux, moitié badin.

Il faut croire que M. Souart fut satisfait de l'inspection des bagages de Charlot. Il se contenta de remettre à celui-ci un reliquaire précieux et de le bénir, ainsi que l'Iroquois, qui se mettait en route avec un plaisir évident. Il apprit à M. Souart, qui le questionnait par le truchement de Charlot, que sa fiancée l'attendait là-bas, près de la bourgade des Onontagués.

M. Souart et André de Senancourt furent enchantés de connaître ce détail, qui les rassurait davantage sur la fidélité et l'aide incessante dont ferait preuve ce jeune Iroquois amoureux.

Un moment, tandis que M. Souart remettait une médaille au sauvage, Charlot et son beau-frère échangèrent un regard où la perspicacité de l'un se mêla à la tristesse de l'autre.

— André, dit Charlot sans élever la voix, ne m'en veux pas si je te confie que j'ai percé ton secret, hier.

André ne répondit pas, les yeux à terre.

— Tu aimes Perrine, n'est-ce pas?

André de Senancourt releva la tête avec effort.

— Quand cela serait, Charlot ? fit-il.

— J'en suis heureux, André. Vous méritez tous deux de connaître un peu de bonheur.

— Seulement, mon ami, dit André, en revenant à son ton ironique habituel, tu oublies une chose assez importante en la matière : la réciprocité des sentiments.

— Cela viendra. Perrine sera touchée dès qu'elle s'apercevra du sentiment qu'elle t'inspire.

— Charlot, reprit d'un ton presque irrité André de Senancourt, est-ce que tu aurais aimé à voir naître d'abord de la pitié, dans les sentiments de ma sœur à ton égard?

— Non, non, sans doute, fit vivement celui-ci. D'ailleurs, elles sont totalement différentes. Chez Lise, la sensibilité domine, chez Perrine, la réflexion. Bah! un homme de ta valeur finit toujours par imposer sa volonté à une femme . . .

— Le passé, tu l'oublies singulièrement en parlant ainsi, s'écria André, les dents serrées, le regard mauvais. Le passé! *Mon passé!* Tu le connais pourtant.

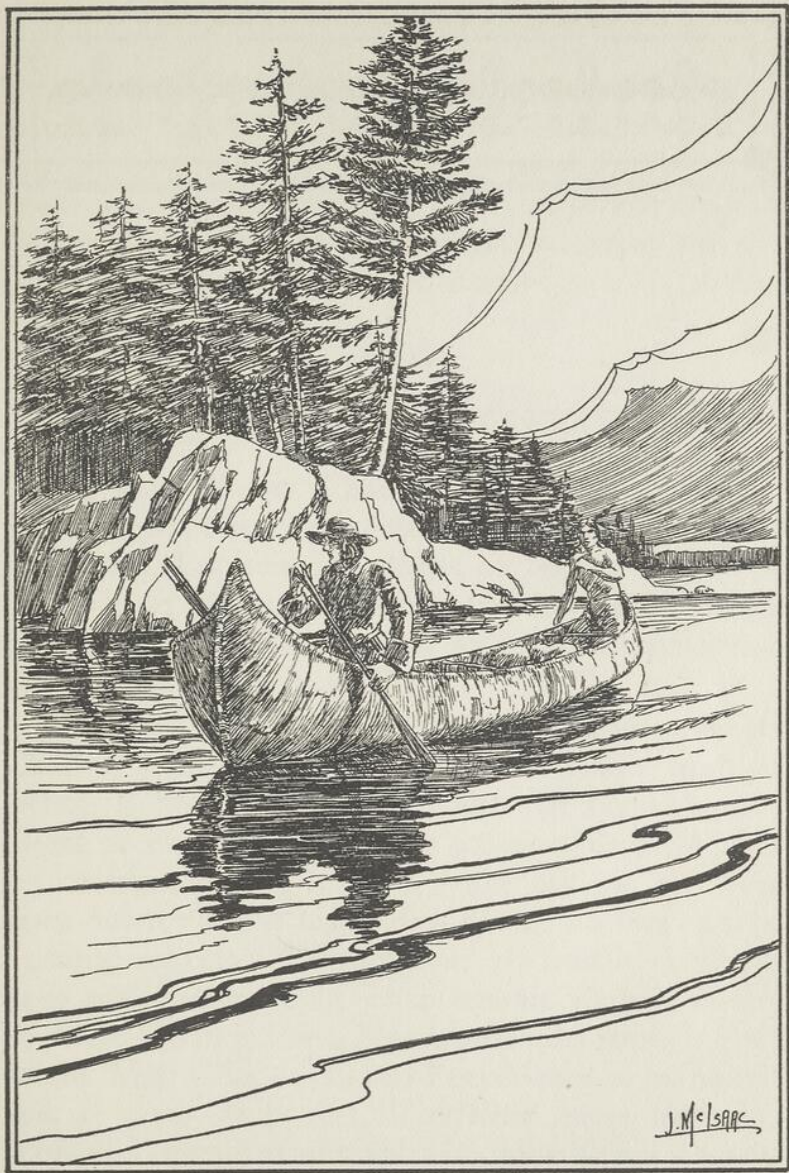
— Tu ne m'as pas laissé finir, reprocha Charlot. Je veux dire qu'un homme de ta valeur impose tôt ou tard sa volonté à la femme qu'il aime, si cette femme a de l'intelligence, un noble cœur et n'aime pas ailleurs. Perrine est tout cela et a le cœur libre. Alors?

— Tu raisones en homme heureux. Ton expérience est courte . . . Tiens, tout me navre assez, en ce moment, pour désirer qu'une bonne balle dans le cœur y mette fin . . . Mais je suis croyant, ne fais pas ces yeux, Charlot, je vais vivre, prendre soin des tiens, de tous les tiens, c'est promis. Avoue tout de même que certaines existences semblent touchées par une sorte de . . . de mystérieuse malédiction, finit-il plus bas.

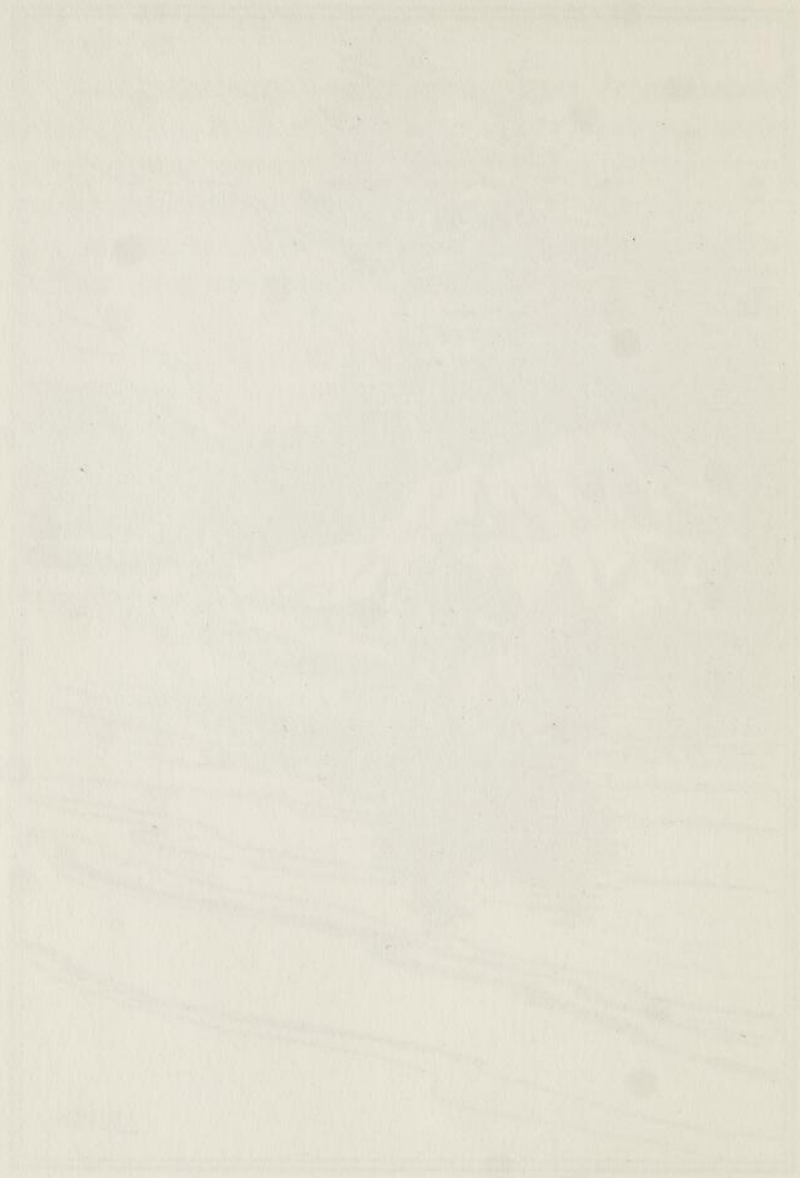
M. Souart s'était rapproché sur ces derniers mots. Depuis quelques minutes, par discrétion, il s'était attardé auprès du sauvage.

— Quels mots terribles vous venez de prononcer, mon cousin, fit-il avec douceur. Il ne faut pas parler ainsi. Allons, vous allez revenir avec moi. Je veux vous parler sérieusement. Votre taciturnité vous rend injuste; elle me peine, m'inquiète. Mais faisons d'abord nos adieux. Nos voyageurs devraient déjà être en route.





Dix jours durant, Charlot et son compagnon cheminèrent...





XVII

LE VOYAGE VERS LES ONONTAGUÉS

DIX jours durant, Charlot et son compagnon cheminèrent ou firent halte sans que rien d'anormal ne survînt. Les bois, les rivières ou les lacs s'enveloppaient d'un silence interrompu par leur seul passage. Mais à l'aube du onzième jour un incident dramatique accompagna le réveil de Charlot.

Il faisait à peine jour. Un bruit insolite réveilla Charlot. L'arbre au pied duquel il reposait semblait sécoué. Il tourna lentement la tête. Ses yeux s'agrandirent de surprise. Ciel! quelle occasion inespérée pour un chasseur tel que lui! Un jeune orignal, aux cors assez développés, se tenait près de lui. La tête baissée, l'animal regardait Charlot d'un air hostile. Un seul geste malencontreux du jeune homme allait le mettre en colère, c'était évident. Une catastrophe pouvait s'en suivre. Mais Charlot, auquel l'expérience ne manquait pas, se garda de bouger. Il referma même les yeux. Rassuré, l'orignal voulut fuir. Un coup de feu retentit, atteignit la bête entre les deux yeux, et l'étendit mort, sans un cri, sans le plus léger mouvement de défense.

Charlot se trouva debout, à la fois content et mécontent de l'exploit de son compagnon, l'Iroquois. Il se voyait frustré d'une belle course à travers la forêt, à la poursuite d'un gibier friand.

Le sauvage, tout en examinant l'animal, attendait les ordres de Charlot. On ne pouvait laisser sur place une telle bête de choix. D'autre part, les canots ne supporteraient aucun bagage de ce genre. Les traînes, depuis longtemps, avaient été sacrifiées pour faire un bon feu, le soir, car le froid avait été vif durant deux jours et deux nuits.

L'hésitation de Charlot fut courte. En quelques mots, il eut expliqué au sauvage son intention de fabriquer sur place une traîne d'occasion, d'y placer l'original, que chacun remorquerait à tour de rôle. Cet animal allait leur servir d'entrée au camp des Iroquois. Tandis qu'ils offriraient ce régal, autour duquel les sauvages s'empresseraient, tous deux se glisseraient en hâte vers le fort. On approchait d'ailleurs du terme du voyage. Une autre journée, une nouvelle nuit, où l'on ne dormirait que d'un œil, il le faudrait bien, et l'établissement français d'Onnontagué, sur les bords du lac Ganentaha, serait dans leur voisinage.

On arriva au temps prévu. Charlot vit avec surprise, en face du fort qui s'élevait au-dessus d'une colline, un campement considérable d'Agniers. Ses yeux se durcirent, ses poings se serrèrent. Que faisaient là les cruels bourreaux de sa jeunesse? Hélas! Il s'adressait la question pour la forme, il connaissait trop bien ces barbares. La jalousie les tenait, cette fois. Cette installation des Français chez les Onnontagués, et non

chez eux, les Agniers, les rendait furieux. Alors, en accourant près des Onontagués, ils seraient là, au moins, lors du massacre des blancs, venus candidement se placer entre les mains d'une des tribus iroquoises; ils prendraient part au pillage et aux supplices.

Le sauvage fit signe à Charlot qu'on les apercevait des premières tentes. En effet, quelques secondes plus tard, les Agniers en grand nombre les entouraient. On poussait des exclamations de surprise. Plusieurs jeunes capitaines reconnaissaient Charlot, l'ancien captif d'Ossernenon, l'esclave d'un des leurs, de Kinaetenon qui avait payé cher sa complaisance pour un ennemi de la tribu. Mais toujours dissimulés, roués, les Agniers firent un accueil chaleureux à Charlot. Celui-ci, pas du tout dupe, y répondit de son mieux mais se ménagea, un moment, tandis que l'on examinait curieusement ses bagages, pour recommander à son compagnon de ne pas le quitter d'une semelle et de garder le silence. Il y allait de leur vie, de leur liberté en tout cas. Puis Charlot se mit à jouer du cor, tout en s'approchant lentement du fort, à cause des sauvages qui le pressaient fort, « par amitié », disaient-ils. Bientôt, la sentinelle, au loin, répondit à Charlot. Celui-ci alors, pistolets aux poings, fit passer le sauvage devant lui avec les deux canots placés sur la traîne d'occasion. Il cria aux Agniers de s'emparer des vieux manteaux, des mousquets, de l'original et de deux beaux castors. Il leur donnait tous ces présents. Quant à lui, il allait au plus tôt vers ses frères, avec son esclave. Il reviendrait visiter les capitaines d'Ossernenon dont il avait gardé un souvenir inoubliable, à l'égal d'eux certes!

Charlot, d'un pas vif, toujours solidement armé, avait marché vers le fort. Il fut vite rejoint, en chemin, par un groupe de soldats français, joyeux au possible de l'arrivée de ce nouveau défenseur, plein d'expérience, de hardiesse, coutumier de faits d'armes, et fort avisé dans ses entreprises.

Soudain, Charlot poussa une exclamation de plaisir.

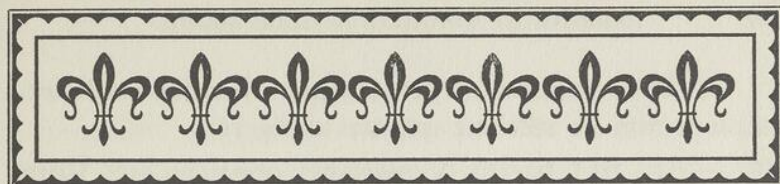
— Capitaine Dupuis, quelle joie j'éprouve à vous voir accourir des premiers. Vous m'avez reconnu tout de suite?

— Comment donc, Le Jeal, n'étions-nous pas de bons amis jadis à Québec? J'ai appris avec satisfaction votre retour d'Europe, votre installation définitive à Ville-Marie. Quelle brave petite femme vous avez dû épouser, pour qu'elle vous ait suivi si loin et ait accepté de vivre dans le sanglant Montréal!

— Capitaine, j'en suis moi-même rempli de confusion . . . Ma pauvre petite Lise! acheva-t-il plus bas. Puis, il se raidit. Il fit remarquer au capitaine que ses bagages avaient été considérablement allégés par les Agniers. On pouvait les voir, attroupés, non loin, et causant avec animation.

— Pourquoi, Le Jeal, vous êtes-vous laissé dépouiller? Vous n'aviez qu'à les amuser un moment, tout en jouant du cor pour nous avertir. Nous aurions mis ordre à tout. Ah! les canailles!

— Bah! Il y a peu de perte. Quelques vieilles vieilles hardes, deux mousquets, un orignal tué en chemin . . . Il me reste assez d'armes et de munitions, vous le pensez bien, malgré ce que j'ai sacrifié. J'avais prévu cette réception de nos ennemis.



XVIII

CHARLOT RETROUVE PIERRE RADISSON

CHARLOT prit l'allure martiale du capitaine Dupuis, un gentilhomme-soldat de belle prestance, qui comptait une quarantaine d'années. Il marchait vivement à ses côtés, tout en interrogeant et en s'intéressant à tout. Il ouvrait des yeux curieux sur ce fort d'Onnontagué dont on avait beaucoup devisé à Ville-Marie, déconcertés par cet établissement en pays ennemi, auquel avait fini par consentir le faible gouverneur Jean de Lauzon. On prévoyait si bien les dangers, l'impossibilité quant à la durée de l'entreprise et sa futilité quant aux résultats. « Tout de même », pensa Charlot en regardant le front souriant, fort calme du capitaine Dupuis, quelle bravoure chez les nôtres, quelle insouciance en face d'une mort certaine, et au milieu d'atroces supplices! »

— Vous avez bien choisi le site du fort, Capitaine, remarqua Charlot. Cette colline sur les bords du lac vous place en un endroit idéal pour observer les alentours.

— En ce moment, reprit un peu plus bas l'officier, ces alentours ne recèlent que des dangers.

— Ah! fit Charlot. Vous savez ce qui en est? Vous êtes au courant? De tout?

— Oui, Le Jeal.

— Un Iroquois chrétien vous a donc tout appris dernièrement? Dites, dites?

— En effet.

— Tant mieux. Je respire. Je craignais une nouvelle perfidie de la part de ce deuxième messenger de M. de Maisonneuve. C'est pour m'assurer de sa fidélité, ou pour y suppléer, que j'ai fait des lieues et des lieues pour vous rejoindre. Il fallait bien vous mettre en garde, songer avec vous aux moyens de fuir le plus tôt possible. Votre mort est certaine si vous demeurez ici.

— Merci, Le Jeal, dit le Capitaine en serrant la main de Charlot. Vous ne serez certes pas de trop parmi nous. Avec Pierre Radisson, vous nous aiderez à déjouer les ruses iroquoises. Vous faciliterez notre plan d'évasion dès qu'il sera définitivement au point.

— Radisson! Eh! Radisson est ici? Je serai heureux de le retrouver. Malgré ses vingt-deux ans, il possède une finesse, une perspicacité que nous lui envions tous, n'est-ce pas, Capitaine? Je serai content de comploter avec cette ancienne victime, tout comme moi, de la cruauté iroquoise.

— Lui aussi en sera content. Il vous admire comme vous l'admirez.

— Le père Ragueneau va bien, Capitaine?

— Oui, ce jésuite est incomparable de bonté, d'entrain, de souplesse d'humeur. Les sauvages accourent, où qu'il se trouve. Ils l'écouteraient des heures et des heures leur parler tantôt avec véhémence, tantôt avec douceur et tendresse. Tiens, nous voici à la première palissade du fort. Elle est solide, je vous assure.

— Sans doute, mais ces Agniers une fois résolus à l'assaut font fi des plus fortes murailles.

— Évidemment . . . Mais, voyez, l'on vous attend. Tous s'avancent, les Pères en tête. Allons, au pas de course, Le Jeal, pour rejoindre au plus tôt notre garnison et ses pasteurs.

Le soir de l'arrivée de Charlot, il y eut réunion, sous la tente du capitaine Zacharie Dupuis. Les Pères Ragueneau et du Perron s'y trouvèrent. Pierre Radisson entra en bombe vers neuf heures avec une nouvelle inquiétante. On lui céda la parole.

— Révérends Pères, mon Capitaine, un de nos esclaves hurons vient de nous jouer un vilain tour, involontairement, je le veux bien, car sa candeur égale sa stupidité. Puis, ce n'est pas tout . . .

— Mon pauvre Pierre, dit le Père Ragueneau en souriant, si vous nous épargniez tout préambule sur la stupidité huronne, si vous alliez au fait tout de suite.

— Eh bien, voici, Père. Notre Huron a vu dans nos greniers des embarcations en construction. Il a remarqué le secret que nous gardions autour de nos travaux, et en a conclu, ah! ah! ah! je vous le donne

en mille; il en a conclu que nous nous attendions à un nouveau déluge universel et qu'à l'exemple de Noé nous nous munissions d'arches marchant victorieuses sur les eaux. Ah! ah! ah! . . .

— Ma leçon d'histoire sainte, il y a quelques jours, a impressionné ce sauvage, mon cher Radisson. Pourquoi s'en étonner? dit le Père du Perron.

— Fort bien jusqu'ici. L'imagination du Huron pouvait s'ébattre sans que nous nous en préoccupions, continua Radisson. Mais il y a autre chose. Il a fait part de sa découverte aux Agniers, et ceux-ci viendront demain, vous entendez, Capitaine, ils viendront examiner ces fameuses arches de Noé. Qu'allons-nous faire?

— Le Jeal, dit le capitaine, nous en étions justement à vous apprendre que nous avons pu construire, dans le secret le plus absolu, « deux grandes barges à fond plat, pouvant porter chacune une quinzaine d'hommes avec leur bagages ». Nous voilà découverts. Il faut aviser.

— Bah! fit Charlot. Rien de plus simple. Les charpentiers n'ont qu'à construire de faux planchers. Ils recouvriront les bateaux.

— Bravo! interrompit Radisson. C'est génial, ce moyen. Et dites donc, Charlot, sur ces planchers nous rangerons en ordre nos canots. Ouf! Me voici avec un poids de moins sur la cervelle. Merci, Le Jeal.

— Je vais donner des ordres immédiatement, dit le capitaine en se levant. L'idée est, en effet, excellente. À l'aube, il faut que cet ouvrage soit fait. Nos charpentiers ne dormiront que demain, je vous l'affirme.

Quant à nous, nous recevrons, le front rempli de sérénité, messieurs les Iroquois.

— C'est votre père adoptif, ce bon vieil Agnier qui vous a appris le fait? demanda le Père Ragueneau à Radisson.

— C'est lui, Père.

— Radisson, demanda à son tour Charlot, les Iroquois vous ont-ils pardonné vos méfaits? Vous êtes rentrés en grâce auprès d'eux?

— Mes parents adoptifs sont devenus si puissants dans la tribu que leur volonté fait loi. Et eux, m'ont vraiment pardonné et m'aiment encore, lieutenant. Quelle étrange coïncidence que je les aie retrouvés ici faisant partie des quatre cents Agniers accourus, cet hiver, pour comploter contre nous. Quelle haine nous portent toujours ces barbares!

— On le leur rend bien, fit Charlot, entre les dents.

— Allons, lieutenant Le Jeal, dit le Père Ragueneau, ne vous abandonnez pas ainsi à chaque nouvelle occasion à votre vive rancune, quelque juste qu'elle vous paraisse. Parlez-nous de Ville-Marie, des pauvres victimes d'octobre dernier. Mais vous aimeriez mieux vous retirer, prendre un peu de repos?

— Non, mon Père. L'heure est trop grave. Je vous parlerai de Ville-Marie, certes, et avec quelle émotion douloureuse! . . . puis, vous me permettrez de réunir sous ma tente, pour une heure, le capitaine Dupuis et Pierre Radisson. Un projet, mal élaboré encore, m'est venu à l'esprit tout à l'heure. Avec l'aide de Dupuis

et de Radisson, je le mettrai au point. Demain, nous vous le présenterons. Vous l'accepterez ou le rejetterez à votre convenance, mais je vous assure que le temps presse. Nous sommes au début de mars. Dans quinze jours au plus tard, nous avons à nous mettre en route. Le capitaine me dit qu'ici les soldats et les ouvriers se mutinent. En face, dans le camp des Agniers, on se prépare, j'en mettrais ma main au feu, à nous attaquer par quelque matin de soleil.

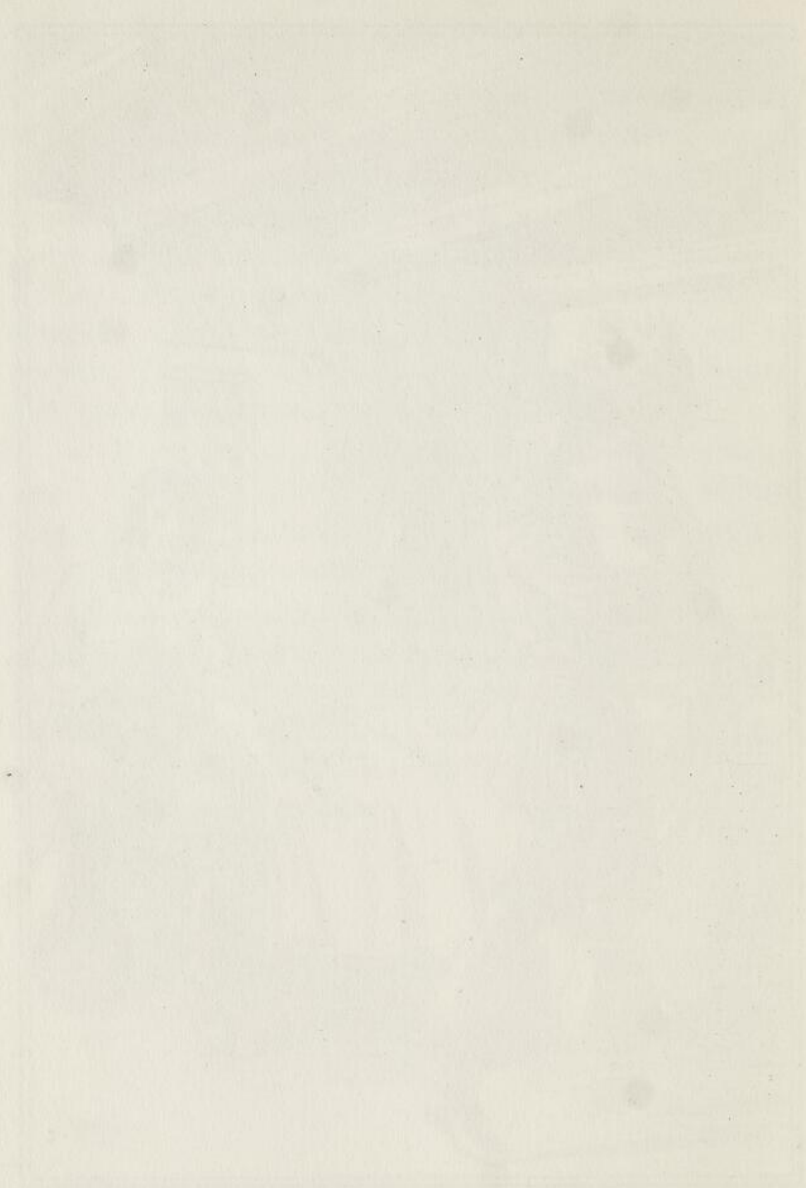
— Bien, Le Jeal, nous acceptons votre intervention. À demain, alors, mes amis, prononça le Père Raguenaud, en conduisant Charlot vers la tente qu'on lui assignait durant son séjour à Onnontagué.

Radisson promit à Charlot de revenir dans un quart d'heure en compagnie du capitaine Dupuis. Le visage du jeune coureur resplendissait. Comme le souhaitait le lieutenant Le Jeal, on allait donc opposer à la ruse des Iroquois l'audace inventive des Français. Le triomphe serait pour eux!





Charlot se retourna et regarda Radisson...





XIX

LE PLAN D'ÉVASION

LE lendemain matin, le Père Raguenau dit sa messe de très bonne heure. À la sortie, le capitaine Dupuis pria le Jésuite, Charlot et Radisson de venir prendre le petit déjeuner dans son logement, au fort. Tout en mangeant de bon appétit, on devisa du fameux plan du lieutenant Le Jeal. Pierre Radisson y avait apporté du sien, beaucoup du sien en certaines parties, et le capitaine Dupuis, aussi brave que ses compagnons, mais plus circonspect, le corrigea en partie. Trop d'audace les mettrait en péril bien inutilement. Le Père Raguenau plaisanta Radisson sur sa mine déconfite. Le capitaine Dupuis gronda, au contraire, cet indiscipliné qui mettait en tout trop de fantaisie et de fanfaronnade. Charlot se mit à défendre le jeune coureur de bois. Il dut s'interrompre. Un soldat entra, saluait, puis apprenait au capitaine que les chefs iroquois demandaient la faveur d'un entretien avec le grand sagamo de France.

— Vous venez, révérends Pères, vous aussi Le Jeal? Quant à Radisson . . .

— Oui, oui, fit celui-ci, je suis prêt à jouer le rôle convenu. Le Jeal, ne quittez pas de l'œil mon père adoptif agnier. Allez au-devant de tous ses désirs. Vous verrez alors ce qui arrivera.

— Sergent, dit encore le capitaine Dupuis, rendez-vous auprès des charpentiers. Faites-les disparaître. Qu'ils aillent dormir. Ils l'ont bien mérité. Que personne, *personne*, vous entendez, ne demeure dans le grenier où se trouvent nos barges enfouies.

— Capitaine, dit Charlot, en marchant près de celui-ci, pourquoi cet air inquiet ? Tout ira bien, croyez-moi.

— Je le souhaite, mon ami. Mais Pierre Radisson a vraiment trop d'esprit pour moi. Je redoute cette imagination toujours en ébullition. La prudence nous est nécessaire en ce moment.

— Mon cher Dupuis, faites confiance pour cette fois aux inventifs, dont je suis aussi, fit Charlot en riant.

— Peut-être ! répliqua le capitaine, mais vous, Le Jeal, à un moment donné le souvenir de votre femme et de votre enfant apporte un contre-poids. J'ai bien vu cela, hier soir. Votre jugement a mûri. Il maintient votre fougue en équilibre.

— Vous avez raison, capitaine, et vos observations reviennent à propos. J'y ferai appel.

Tandis que le capitaine Dupuis et Charlot échangeaient cette courte conversation, le père Raguenu et le père du Perron se hâtaient vers les sauvages. Ils se

tenaient debout, immobiles, à la porte du fort, mais de l'autre côté de la deuxième palissade. Les sauvages n'entrèrent que sur l'ordre du capitaine. On les conduisit en silence, d'un air souriant, fort naturel, vers les greniers. Avant d'y pénétrer, un dialogue s'établit entre Charlot et l'un des capitaines. Celui-ci formula sa requête. Il exprima s'abord sa surprise de voir les Français en possession d'un secret concernant une inondation prochaine dont eux, les Iroquois, ne savaient rien. Puis, il manifesta son désir, qui était partagé par ses compagnons, de voir les arches de Noé dont avait parlé l'esclave huron. Peut-être, pourrait-il conseiller aux siens d'en construire de semblables, ayant bien examiné ces fameuses arches qui ne connaissaient pas les naufrages.

Charlot, au nom des Français d'Onnontagué, répondit avec éloquence aux sauvages. Il narra le récit de la Bible, concernant le déluge et Noé, avec feu, l'accompagnant de pantomimes impressionnantes. Il voulait par ce discours imagé, joué, faire comprendre aux Iroquois que la faible imagination du Huron avait été si bien emportée par un semblable récit qu'il en avait inventé l'existence des fameuses arches. Comme preuve, les Iroquois étaient invités à monter eux-mêmes dans les greniers pour constater l'absence de tout bateau. « Non, non, finit Charlot, en scandant ses paroles de grands gestes, il n'y aura pas d'inondation, non, non, car personne n'a prédit quoi que ce soit là-dessus . . . Mais que les sagamos entrent, voient . . . se convainquent. Nos greniers leurs sont ouverts ».

Ce fut avec empressement que les Iroquois pénétrèrent dans les pièces indiquées. Ils en ressortirent bien vite, l'air penaud, aucun d'eux n'ayant percé le mystère de tous ces canots alignés sur deux larges planchers. Sans que cela y parût, les Français poussèrent un soupir de soulagement, tout en écoutant les paroles confuses que firent entendre les sauvages. Soudain, Charlot s'approcha d'un des vieux capitaines. Il regardait curieusement de côté et d'autre.

— Que cherchez-vous, vénéré sagamo? demanda Charlot avec respect.

— Mon fils adoptif, Pierre Radisson.

— Hélas! Il est dans un état pénible depuis le matin. Il ne veut ni parler ni manger.

— Conduis-moi près de lui, jeune sagamo.

— Je ne sais si je puis . . .

— J'irai donc seul à sa recherche, si tu refuses. Je veux le voir, tu m'entends, sagamo têtue?

— Bien. Je dis un mot au capitaine, puis te conduis dans la chambre des malades, au fort. C'est là que tu trouveras ton fils Radisson.

— Hâte-toi.

Personne n'aurait reconnu le Radisson d'il y a une heure, dans ce pâle jeune homme, aux cheveux épars, qui se balançait en gémissant et en joignant les mains. Il ne leva même pas la tête en voyant entrer Charlot accompagné du vieil Iroquois. Celui-ci fit signe à Charlot de le laisser seul avec Radisson. Le sauvage s'assit près du jeune homme et soudain, lui levant la tête, le

pria de lui expliquer le mal dont il souffrait. Il connaissait des remèdes guérissant de combien de maux, Radisson ne se le rappelait-il pas?

Celui-ci cessa ses lamentations et parla d'un ton lugubre.

— Mon père, je me déssole parce que je vais mourir. Je vais mourir! . . . Moi si jeune, encore vaillant, je vais aller rejoindre l'esprit de mes ancêtres. Oh! malheur, trois fois malheur sur moi!

— Qui te fait croire cela, mon fils?

— Un rêve horrible que j'ai fait cette nuit.

— Bah! On peut conjurer les mauvais rêves, tu le sais bien. Ne t'en a-t-on pas donné le moyen en te faisant cette prédiction, mon fils?

— Vous avez donc vu le sorcier, mon père, ce matin, car vous dites vrai, il y aurait un moyen de me sauver. Et ce moyen, c'est vous qui devrez le mettre à exécution.

— Alors, pourquoi mon fils n'est-il pas venu au-devant de moi, pour me le faire connaître? Est-ce que je lui ai déjà refusé quelque chose?

— C'est justement la raison, mon bon père, cela me gêne à la fin. Toujours vous demander, et ne jamais rien faire en retour.

— Les parents sont ainsi, mon fils, ils ne songent qu'au bien-être de leurs enfants. Leur contentement suffit à nos cœurs mûris.

— Mon père, mon père, je n'ose, je vous assure.

— Bien, Je m'en vais. Mais mon âme est remplie d'amertume, mon fils.

— Alors, demeurez. Je vais vous narrer mon rêve, puis vous apprendre le remède proposé.

Lorsque le vieil Iroquois apprit que le moyen de conjurer tout mauvais sort consistait en un festin à *tout manger* à offrir à tous les sauvages des environs, réunis au fort, il se mit à rire.

— Je ne te comprends pas, mon fils, c'est au contraire très réjouissant de guérir le maléfice qui te peine par un repas abondant. Je vais m'en occuper aussitôt. Des invitations seront adressées aux sauvages des environs : Agniers, Onnontagués, Onneyouts. Nous viendrons tous sans y manquer. Nous mangerons durant deux jours, s'il le faut. Mais tu ne mourras pas, mon fils, je te le promets, non, tu ne mourras pas, finit le sauvage avec solennité, debout, les bras étendus.

Radisson n'en tenait pas d'aise. Tout allait bien.

Avant de quitter la chambre, l'Iroquois se retourna cependant, et, un peu inquiet, demanda :

— Mon fils a-t-il pensé aux abondantes victuailles dont il lui faudra faire provision ? Nous serons bien trois cents, plus peut-être.

— Mon père, ne craignez rien. Les miens vous recevront avec une large générosité.

— Bien, bien. Et quand veux-tu offrir ce festin, mon fils ?

— Le plus vite possible. Dans huit jours d'ici.

— Compte sur l'amour de ton père adoptif. Tout sera fait selon tes désirs. Dans huit jours, mon fils, nous reviendrons frapper à la porte du fort.

— Mon père, je suis si fortement secoué par mon rêve, que mes jambes refusent de me porter ce matin. Je ne puis même aller vous reconduire. Ah ! Le Jeal, il me remplacera près de vous. Merci, mon père, merci. Ah ! mon cœur défaille sous le poids de la reconnaissance.

Le vieil Iroquois passa en souriant sa main sur la tête de Radisson, puis suivit Charlot. Celui-ci se retourna avant de quitter la chambre, regarda Radisson, et comprit par ses signes que tout marchait à souhait relativement à leur complot.





XX

LE FESTIN « À TOUT MANGER »

DURANT huit jours, quel brouhaha, quelle animation dans l'enceinte du fort. Les préparatifs du départ se joignaient aux apprêts du festin à *tout manger*. Les sauvages appelaient ainsi un repas ou rien ne doit demeurer au fond des marmites, quelle que soit l'abondance des victuailles. Aussi de semblables banquets finissaient-ils par une complète inconscience chez les sauvages, véritablement gorgés, *saoulés* de viandes, à en mourir.

Le capitaine Dupuis distribua les tâches avec ordre. Quelques-uns des hommes s'établirent près des marmites, où l'on avait entassé pêle-mêle des porcs entiers, des volailles, des chiens, des steaks d'ours et d'originaux, des poissons, du maïs et des pruneaux. De gros morceaux de suif étaient jetés de temps à autre pour engraisser cet énorme hachis. Durant la cuisson des charpentiers finissaient les embarcations dans les greniers; on ajoutait, aux deux barges, quatre canots à l'algonquine, en sus des quatre canots à l'iroquoise que l'on

possédait. Quelques coureurs durant ce temps se rendaient aux bourgs voisins avertir les missionnaires du départ définitif et secret de tous les Français du fort d'Onontagué. Radisson et Charlot avaient été chargés de préparer les réjouissances qui accompagneraient le banquet: danses, musique, tintamarre continu, afin d'empêcher les sauvages de succomber trop tôt au sommeil. Enfin, quelques soldats, sous les ordres même du capitaine Dupuis, procédaient à l'emballement définitif.

Le jour fixé arriva. Le soleil, en ce vingt mars, se leva assez chaud pour permettre une installation des sauvages au dehors, entre les deux palissades du fort.

Exacts et enchantés de faire bombance aux dépens des Français, les sauvages au nombre de plus de trois cents, sans compter les femmes et les enfants, pénétrèrent au fort dès neuf heures du matin.

Le festin à *tout manger* commença, dès que Radisson, la figure d'abord toute triste, eut reçu l'assurance des sauvages qu'il ne mourrait point s'il n'en tenait qu'à eux. La mine du jeune homme devint dès lors celle d'un être joyeux, heureux, ne pensant qu'à danser, à jouer du tambour ou à haranguer ses nombreux invités.

Les marmites énormes et fumantes firent leur entrée au milieu des cris de joie des sauvages et des roulements formidables des tambours.

Et l'on mangea, au milieu du bruit infernal de ces tambours, des clairons, des trompettes, des cris des soldats et des sauvages. Radisson et Charlot étaient partout à la fois, interrompant parfois le repas, pour exécu-

ter des danses. Ces maîtres de cérémonies, qui maniaient la langue iroquoise de façon impeccable, décidèrent des danses françaises exécutées par les sauvages avec Charlot en tête, et des danses sauvages, par les Français, avec Radisson comme conducteur.

Et tandis que les sauvages s'empiffraient avec une glotonnerie incroyable, tandis qu'autour d'eux, on se livrait à un tintamarre ininterrompu, non loin, par une porte du fort, donnant accès sur le lac Lannentaka, on sortait les armes, les bagages de toutes sortes et surtout les embarcations, préparées avec tant de prudence et de crainte.

Vers une heure de relevée, les sauvages qui mangeaient depuis près de cinq heures demandèrent grâce. Radisson, la figure aussitôt en détresse, les yeux en larmes, les mains jointes, cria d'un ton lamentable: « Oh ! vous voulez donc que je meure, car c'est *un festin à tout manger*. Mon père, mon père, continuait-il en venant se jeter aux genoux de son père adoptif, sauvez-moi ! Par pitié ! »

Et l'orgie avait repris, se poursuivant jusque vers trois heures. Le capitaine Dupuis parut soudain et donna un signal convenu. Radisson se livra aussitôt à une pantomime folle. Il chanta sa joie d'être délivré. Charlot se joignit à lui. Tous deux crièrent aux sauvages, dont la plupart pouvaient à peine porter la main à la bouche, de cesser le festin. Ils promirent un sommeil réparateur à tous ces grands cœurs. Pour le rendre plus facile son compagnon et lui allaient jouer de douces musiques, bien monotones: de la flûte et de la guitare.

Oui, on pouvait maintenant dormir, dormir, et cela sans crainte, jusqu'au lendemain, très tard. D'ailleurs les Français se sentaient eux aussi fatigués de tant de bombances et avaient besoin de repos jusqu'au lendemain.

L'emplacement du banquet ne contint bientôt plus que des sauvages endormis et ronflants à qui mieux mieux.

Vite, les Français s'employèrent alors aux derniers soins pour dépister les sauvages à leur réveil. Les portes, donnant accès à la cour intérieure, furent verrouillées et enchaînées. Par une meurtrière, tout près, Charlot, apercevant la corde fixée à une cloche qui servait à appeler la sentinelle, y attacha, le seul porc survivant. De la sorte, lorsque les sauvages tireraient la corde, l'animal, en se remuant, s'agiterait, grognerait de façon à faire croire à la présence de la sentinelle. Puis, l'on fit des mannequins: on les habilla de vieux uniformes; ils apparurent casqués, bottés, le mousquet sur l'épaule. On plaça ces sentinelles en différents endroits à l'intérieur du fort. Enfin, quelques chiens furent enchaînés, des volailles qui caquetaient furent abandonnées, tout cela afin que certains bruits accoutumés ne cessent de retentir aux oreilles des sauvages.

Charlot, Radisson et quelques soldats, s'arrêtèrent un moment, avant de rejoindre leurs compagnons, devant ces guerriers redoutables, devenus de misérables loques humaines, sous l'empire d'un sommeil de mort. Soudain, Charlot et Radisson échangèrent un regard d'intelligence et parlèrent de représailles. Le moment était propice. Sacrifier ces Iroquois, coupables de tant

de crimes ne serait certes pas une faute, mais un juste châtement. Puis, quel effet excellent sur leurs compatriotes, qui apprendraient enfin à craindre les Français. L'heure de la justice sonnerait. Elle annoncerait l'ère de délivrance pour les colons à jamais placés hors des atteintes de cette race cruelle et belliqueuse.

Radisson et Charlot ajustèrent leurs pistolets. Mais sur les épaules des deux soldats pesèrent soudain les mains du Père Raguenu.

— Honte, mes enfants, honte ! . . . Qu'alliez-vous faire ? Emportés par votre rancune, par votre haine, qui se réveillent sans cesse comme un feu mal éteint, qu'alliez-vous faire ? Êtes-vous donc venus en ces lieux pour détruire les Iroquois, non pour les instruire dans la foi du Christ ? Votre épée, quoique soldats, n'est-elle pas d'abord une croix, le symbole de la Croix qui rachète, qui expie, qui sauve non qui détruit et tue ? Allons, mes pauvres enfants, venez, quittons ces lieux au plus tôt. La Providence nous en a ménagé les moyens avec quelle bonté. Voyez ! . . . Mais voyez donc ! La neige ! . . . La neige qui nous arrive ! . . . Le neige, qui va recouvrir toutes les traces de notre fuite. *Deo Gratias ! Deo Gratias ! . . .*

Et le long voyage de retour, grouillant de misère, écrasant de fatigues, et souvent, chevauchant la mort, commença pour tous ces héros d'une malheureuse équipée.



The history of the United States is a story of growth and change. It begins with the first settlers who came to the shores of the continent. These early pioneers faced many hardships, but they persevered and built a new life for themselves. Over time, the colonies grew and developed, and eventually they declared their independence from Great Britain. The American Revolution was a turning point in the nation's history, as it established the United States as a sovereign nation. The new government was based on the principles of liberty and democracy, and it has since become a model for other nations. The United States has continued to grow and expand its territory, and it has played a leading role in the world. Today, the United States is a powerful and influential nation, and its history is a testament to the strength and resilience of the American people.



XXI

LE PÉNIBLE RETOUR

LE 3 avril, à l'aube, les colons d'Onontagué débarquaient à Ville-Marie. Le canon du Fort tonna. La sentinelle et quelques soldats reconnurent vite des compatriotes, en ces hommes qui mettaient en lieu sûr canots et bagages. Bientôt, ce fut une belle rumeur sur la rive. M. de Maisonneuve, en compagnie du major Closse, firent leur apparition. Le major Dupuis s'approcha du gouverneur de Ville-Marie, la main tendue, le regard plein d'émotion. M. Souart vint ensuite, cherchant des yeux le Père Raguenau et les autres Jésuites qui faisaient partie de l'expédition. Une dizaine de soldats arrivèrent au pas de course afin d'achever le débarquement et procurer un repos immédiat à ces voyageurs exténués. « Au Fort, l'on prépare logement, vivres et couvert », dirent-ils avec une animation joyeuse.

— Où est le lieutenant Le Jeal ? demanda une voix grave en s'approchant de quelques hommes, occupés des bagages qui devaient être transportés tout de suite au Fort.

— A deux pas de toi, André, répondit Charlot, qui remettait deux belles peaux de fourrure à un Huron, puis lui indiquait du doigt la route à suivre.

— Hâte-toi, Charlot, fit avec un peu d'impatience André de Senancourt.

— Eh bien ! bonjour, André, répliqua Charlot en venant vers son beau-frère, la main tendue, tu te trompes si tu crois que je ne suis pas anxieux ! Je ne vis plus depuis trois jours, depuis que le terme de cette expédition approche . . . Allons, en route, donne-moi des nouvelles . . . Lise ? . . . Perrine ? . . . Mon fils ! . . . Mon vieil André, quel voyage j'ai fait ! Mais, fit soudain Charlot, en s'arrêtant et en regardant avec surprise son beau-frère, que signifie ton silence ? . . . Tu me gardes rancune de cette expédition ? Je n'ai pourtant pas été sans y rendre service . . .

— Mon pauvre Charlot, si ce n'était que cela.

— Trêve de réticences ! . . . Parle, André. Ton expression n'a aucune maussaderie, en effet, de la tristesse plutôt.

— Tu me sembles exténué. J'hésite.

— C'est grave ?

— Hélas !

— Il s'agit de Lise ?

— Oui.

— Mon Dieu ! elle n'est pas . . .

— Elle est mourante, hélas, Charlot ! Son grand désir de te revoir une dernière fois la tient vivante comme par miracle. Pardonne-moi de te dire si tôt notre malheur . . . Mais le temps presse.

— Hâtons-nous plus que cela, alors. Car tu ne t'imagines pas que j'accepte le verdict du médecin. Depuis un mois, je me bats avec la mort, je vais continuer sous mon toit. Ah ! ah ! ah ! la rôdeuse vient me relancer encore avec fureur . . . À nous deux, voleuse de bonheur !

— Charlot, dit lentement André de Senancourt en mettant la main sur l'épaule de son beau-frère, il faut te calmer avant d'entrer. Viens un instant au Fort, dans ma chambre. J'ai autre chose à t'apprendre. D'ailleurs, tu dois voir M. de Maisonneuve, te rapporter, n'est-ce pas ?

— Non, André, vois pour moi le gouverneur. J'aperçois ma maison. Lise m'y désire . . . Tu sais bien que je ne puis plus attendre. Je m'y rendrais au pas de course, plutôt. Qu'importe ce que tu as à m'apprendre ! Rien ne compte plus pour moi que Lise . . . Lise, ô Lise ! cria Charlot, en portant la main à sa gorge pour y étouffer un sanglot.

— Courage, Charlot ! . . .

— Dis-moi, en quelques mots, ce qui a amené cette maladie . . . Vite ! Nous approchons . . .

— Inutile, mon pauvre ami. Regarde, Perrine, ta sœur, entr'ouvre la porte . . . Elle nous aperçoit ; elle pose un doigt sur sa bouche. . . Entre seul, bien doucement . . . Je reviendrai dans une heure. Perrine t'apprendra tout, beaucoup mieux que je n'aurais su le faire.

Charlot entra, étreignit sa sœur, puis, d'une voix presque sans timbre : « Dis-moi tout, sans réticences,

Perrine. André m'assure que Lise est au plus mal . . . Il s'effraie, n'est-ce pas ? Elle est souffrante, très souffrante, voilà tout. Il aime tellement sa sœur . . . Il va au-devant du malheur . . . Mais moi, moi, qui ne présentais rien, hier, et qui criais ma joie ce matin, en approchant de vous, je me serais ainsi trompé . . . Non, non, c'est impossible !

— Charlot, calme-toi . . . Tiens, viens ici, près de la cheminée. Tandis que tu te remettras du choc éprouvé, tu te composeras, il le faut, une attitude sans trouble. . . Je parlerai . . . En ce moment, Lise repose. Une potion prise de bonne heure ce matin exerce son action. Elle est brève, cette action, je devrai me hâter . . . Bien, prends ce siège. Notre bonne Normande va t'apporter quelque nourriture . . .

— Je ne puis rien prendre. Je ne veux . . . que savoir.

— Si, mon frère. Pour l'amour de Lise, il faut prendre des forces. Notre malade aura besoin de te voir, je te le répète, aussi bien, en apparence, que le jour où tu l'as quittée . . . Tiens ! voici les provisions . . . Hâte-toi ! Je t'en prie !

— Parle, ma sœur . . . Vois ! Je t'obéis.

— D'abord, Charlot, sache que ce n'est pas l'ennui causé par ton absence qui a provoqué cette maladie, mais bien un événement . . .

— Mademoiselle, dit soudain la Normande qui sortait de la chambre de la malade, Madame est réveillée et vous demande.

— Un instant, alors, Charlot. Je vais aller voir ce qu'elle désire . . . N'apparais sous aucun prétexte. Elle est si faible . . . J'ai ta parole ? Dis, dis, Charlot ?

— Sais-tu, Perrine, combien tu es cruelle en ce moment ?

— Je ne pense qu'à ménager notre malade.

Perrine entra dans la chambre en étouffant le bruit de ses pas.

Demeuré seul, Charlot cacha sa figure entre ses mains. Il se sentait sans force de réaction devant ce coup inattendu, qui le frappait au cœur. Sans doute, il savait Lise, d'une santé très fragile. Mais elle était énergique; elle dominait sans cesse ses misères et ses douleurs physiques. Et puis, elle en faisait souvent l'aveu à Charlot, elle ne voulait pas mourir, parce que mourir, c'était le quitter, ne plus le voir, lui sourire, l'aimer de tout son cœur . . . Et il y avait maintenant leur fils . . . Leur fils ! Mais, qu'est-ce que cela signifiait ? Il n'entendait ni son babil . . . ni ses pleurs ». Soudain, le gazouillement d'un enfant s'entendit, mais . . . mélangé d'autres pleurs. Ciel ! Qu'était cela ? Charlot reconnaissait la voix du petit Pierre, mais ces autres vagissements ? . . . D'un bond, il fut dans la chambre de Perrine. Et là, il vit sur le lit de sa sœur un tout petit enfant au maillot. Dans un fauteuil plus loin, la Normande faisait sauter sur ses genoux petit Pierre, qui, à la vue de son père, se mit à pousser des cris joyeux et lui tendit les bras.

Charlot le saisit, le pressa contre lui avec tendresse, puis fit signe à la Normande de le laisser seul.

Perrine frappa à la porte de la chambre, un quart d'heure plus tard. Elle ne reçut pas de réponse. Elle attendit quelques secondes, frappa de nouveau, puis pénétra. Qu'aperçut-elle ? Charlot agenouillé près du lit et sanglotant avec une violence qui le secouait tout entier. Bébé Pierre dormait près du nouveau-né, qui geignait un peu devant toutes ces allées et venues.

Avec un cri de pitié, Perrine courut à son frère. Elle l'obligea à se relever, à s'installer sur le fauteuil ; puis, elle se glissa à ses pieds. Sa voix tendre s'éleva.

— Mon frère, je t'en prie . . . ah ! si tu savais comme ta peine retombe sur mon cœur ! . . . C'est l'heure pourtant d'oublier nos chagrins. Nous devons aider celle qui va nous quitter . . . Elle est si courageuse. Mais ta vue sera une suprême épreuve pour elle . . . Charlot, tout à l'heure, elle a deviné, en voyant ma figure plus animée qu'à l'ordinaire, que quelque chose était survenu . . . Elle sait que tu es arrivé à Ville-Marie, mais ignore cependant que tu es déjà ici. Elle t'attend . . . un sourire si triste sur les lèvres . . . « Je reverrai encore Charlot, merci, mon Dieu ! » a-t-elle murmuré. Je dois l'avertir dès que tu approcheras. En ce moment, je suis censée guetter à la fenêtre ce qui se passe au dehors . . . Cela ne va pas un peu mieux, Charlot ? . . .

— Je me sens brisé . . . Perrine, pourquoi suis-je si malheureux ? . . . Deux fois, l'amour m'a pris tout entier. Deux fois, on me ravit, avec quelle cruauté, ce qui m'est plus cher que la vie . . .

— Mon pauvre Charlot . . . Vois, tout de même quels trésors te restent !

Et Perrine, se levant, vint caresser les joues des deux bébés. Le nouveau-né se mit de nouveau à pleurer, mais se calma bientôt. Perrine le prit entre ses bras et revint s'asseoir aux pieds de son frère. Elle lui fit voir la petite tête aux cheveux dorés.

— C'est une belle enfant, Charlot, ta dernière née, n'est-ce pas ?

— Oui, fit Charlot, qui la regardait, tandis que deux larmes glissaient sur ses joues.

— Elle s'appelle Perrine, comme sa vieille tante et marraine, fit la jeune fille en pressant la petite figure contre sa joue.

— Quand est-elle née ? demanda Charlot.

— Il y a huit jours. Sa maman fut bien heureuse à son arrivée. Rien ne faisait prévoir des complications à ce moment-là. Lise n'a pris froid qu'avant-hier, Charlot. Mais une fluxion de poitrine dans l'état de faiblesse où elle se trouve, ne peut que faire son œuvre, hélas ! Tu le comprends mon frère ?

— Je ne veux rien comprendre . . . Je sens une révolte soudre en moi . . . Cette petite, Perrine, sa vue me fait mal . . . Eloigne-toi avec elle. J'ai peur de lui en vouloir toujours . . . Elle est cause de tout.

— Charlot, ne parle pas ainsi ! Tu déraisonnes.

— Perrine, je veux voir Lise.

— Bien. Je vais appeler la Normande. Elle prendra soin des bébés. Quant à toi, baigne tes yeux gonflés. « Épargnez à votre malade toutes les émotions que vous pourrez, a dit le médecin, sinon sa vie s'en

abrégera chaque fois d'autant » . . . On frappe, Charlot à la porte de la maison. Ce doit être André de Senancourt. Tant mieux. Je vais te l'envoyer, tandis que je préparerai Lise à te revoir tout de suite.

— Non, Perrine. Va seulement chez Lise. Je m'occuperai du reste. Je modère mal mon impatience d'être auprès de ma femme . . . de la tenir dans mes bras, de l'arracher à la mort.

Charlot, le front pâle, les yeux douloureux, suivit des yeux sa sœur qui entra chez la malade; puis, il appela la Normande et courut ouvrir à André de Senancourt. Le médecin l'accompagnait.

— Comment va Lise? demanda André aussitôt que Charlot eut accueilli le médecin.

— Je ne l'ai pas encore vue. Perrine ne l'a pas permis. Elle est d'une cruauté . . . murmura assez bas Charlot, les yeux à terre, triste, infiniment triste.

— Elle a eu raison, la sage enfant, prononça le médecin. Il rangeait sur une table quelques instruments et une bouteille d'un bien précieux médicament, à en juger par les précautions prises pour mettre le flacon en sûreté et en équilibre.

A ce moment, Perrine sortit de la chambre. Elle vit le médecin.

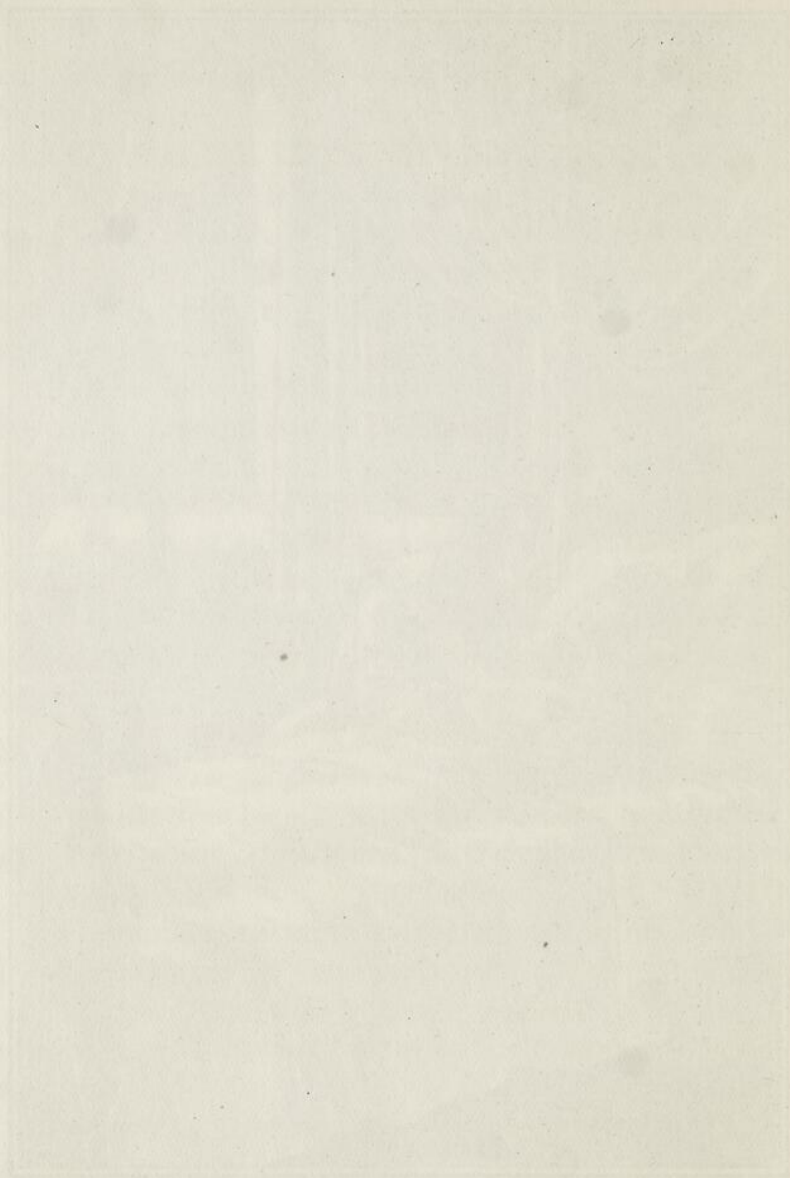
— Docteur, dit-elle, Lise sait que Charlot est dans la maison. Elle ne veut pas attendre plus longtemps pour le . . .

Avec un cri, Charlot se précipita vers la chambre. Le médecin haussa les épaules.

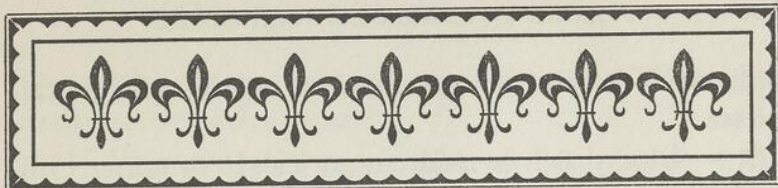
— Laissez-le agir comme il l'entend, dit-il.



« Dieu est bon... je vous revois ! »



There is no text on this page.



XXII

LA MORT DE LISE

QUELLE entrevue ! Charlot avait d'abord serré en silence, tout contre lui, le corps inerte de sa femme. Puis, à genoux près du lit, il la regardait avidement. Qu'elle était pâle, livide même ! Ses mains si jolies, si fines, étaient moites, glacées ; elle demeuraient sans frémissement entre celles de son mari.

La malade parla enfin, mais de quelle voix méconnaissable.

— Mon ami, Dieu est bon . . . , je vous revois . . . Je mourrai . . . vous ayant à mes côtés, vous regardant jusqu'à la fin . . . jusque . . . sur le bord de l'éternité !

— Lise, ne dis pas ces choses qui me torturent. Toi mourir ! Je saurai bien t'empêcher de me quitter.

— Non, Charlot. Il ne doit se dire que . . . la vérité entre nous . . . Je m'en vais . . . en plein bonheur . . .

Une larme glissa des yeux éteints. Elle tomba sur la main de Charlot. Avec un gémissement celui-ci s'abattit sur le lit et un sanglot le secoua. Mais il se

redressa bien vite, se reprochant ce mouvement de faiblesse.

— Lise, dit-il, le médecin est ici. Il va tenter l'impossible pour te sauver. Je vais le lui ordonner. Tu es résignée. Tu acceptes le calice. Mais moi, moi, mon sacrifice n'est pas fait. Je veux que tu vives . . . Nous sommes trois maintenant à avoir besoin de ta tendresse.

La malade sourit. Elle posa sa main sur la tête de son mari.

— Tu as vu . . . notre petite . . . Elle est belle . . . Elle ressemble à ta sœur.

— Je trouve qu'elle a tes yeux, ton front.

— Elle te rappellera mon souvenir . . . Aime-la bien, Charlot . . .

— Lise, tais-toi. Par pitié !

— Dieu nous impose la douleur d'une séparation . . . Il faut, *il faut* courber la tête, adorer sa volonté.

— Que ferais-je sans toi ? . . . Ah ! quel remords de t'avoir quittée . . . Ma présence aurait pu conjurer ce malheur . . .

— Non, Charlot. Sois en paix. Tu as rendu service héroïquement . . . Je le sais . . . Je le vois . . . Comme tu es maigre . . . tes yeux brûlent comme . . . si tu avais . . . la fièvre.

— Ne t'occupe pas de moi, Lise. C'est toi, toi, qu'il importe de sauver.

— Charlot, quand je serai partie . . . écoute ce que te recommandera Perrine . . . Elle t'aime autant que moi. Elle est avisée et raisonnable . . .

— Lise, tu ne vois pas mon chagrin ? Pourquoi continuer de parler ainsi ?

— Puis, Charlot, reprit avec un peu plus de difficulté la malade, ignorant toutes les interruptions, aime les petits, doublement, . . . pour toi et pour la petite maman . . . partie si tôt . . .

— Lise, ma Lise, gémit Charlot, en se levant et en la prenant tendrement dans ses bras.

— Comme je t'aime, Charlot ! . . . Je te suivrai de là haut . . .

La jeune femme ferma les yeux un moment. Elle les ouvrit soudain tout grands. De l'inquiétude s'y montrait.

— Qu'y a-t-il, mon amour ? demande Charlot.

— Je songe à André . . . Tu connais son secret . . . Mon pauvre frère ! . . . Que deviendra-t-il ?

— Tes petits, toi et moi, ne sommes-nous pas toute sa famille ?

— Oui, mais moi partie . . . Qui sait ? . . . Oh ! Charlot . . . je t'en prie, veille . . . sur André. Ne le laisse pas retourner en France . . . Il serait si seul ! . . . Ah ! . . . si Perrine pouvait l'aimer . . . un peu seulement !

— Lise, il s'accomplit des miracles, dans un noble coeur comme celui de ma soeur. Elle reconnaîtra, un jour, la valeur d'André. Et lui, son amour l'inspirera. J'ai confiance, moi.

— Tu me fais . . . du bien . . . Charlot ! n'oublie pas mon dernier voeu . . . le bonheur d'André par

Perrine . . . Oh ! je sens que je dormirais volontiers . . . si cette oppression cessait . . .

— J'appelle le médecin.

— Ne me quitte pas, Charlot . . . Je t'en prie.

— J'entr'ouvre la porte seulement, je fais un signe . . .

— C'est bien . . . Tourne-moi du côté de la porte . . . Je ne veux pas te perdre de vue.

Le médecin fit un minutieux examen, aidé de Perrine et parfois de Charlot, dit un mot d'encouragement à la malade, puis ressortit, suivi de Perrine. André de Senancourt s'approcha.

— Eh bien ! docteur ? demanda-t-il.

— La fin s'en vient . . . elle approche de plus en plus. Mes pauvres amis, courage !

— Vous reviendrez ce soir ? dit Perrine. Il me semble que la vue de mon frère peut encore faire des prodiges, opérer une résurrection.

— Hélas ! Je le voudrais.

— Docteur, je vous accompagne jusque chez vous. L'air me manque, ici, fit André de Senancourt en cachant, par un suprême effort, toute la détresse qu'il ressentait.

— André, pria Perrine, ne nous laissez pas seuls, Charlot et moi, ce soir. Promettez-moi de revenir.

— Pourquoi me prier sur ce ton de revenir ? répliqua avec un peu d'amertume le jeune homme. Vous n'avez qu'à m'exprimer un désir, Perrine, et je

m'y rends aussitôt. Je serai ici de bonne heure, ce soir. D'ici là, si quelque changement se produit, faites-moi avertir.

— Merci, André, fit la jeune fille en tendant la main. Le jeune homme feignit de ne pas voir ce geste. Il salua, ouvrit la porte au vieux médecin, puis tous deux quittèrent la maison.

Perrine, un peu confuse, triste jusqu'au fond du coeur, retourna dans sa chambre. Bébé Pierre dormait, le nouveau-né également. La Normande sortit sur le bout des pieds. Charlot entra tout à coup.

— Perrine, dit-il, Lise dort. Elle m'a dit qu'un si grand calme régnait dans son coeur depuis qu'elle m'avait parlé, et surtout parce qu'elle savait que j'étais revenu près d'elle, qu'elle se sentait mieux, qu'elle allait essayer de dormir. Et... en effet, elle a fermé les yeux, joint les mains et le sommeil l'a prise... Crois-tu que ce repos lui sera salutaire ? Qu'a dit le médecin tout à l'heure ?

— Mon pauvre Charlot... que pouvons-nous te dire. Lise est entre les mains de la Providence.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! Si jeune, si aimée... Oh !... entends-tu, Perrine, le Père Jérôme Lalamant qui entre... Il ne vient pas pour...

— Elle a été administrée, il y a deux jours, Charlot. Elle a fait généreusement le sacrifice de sa vie !... même celui de te revoir... Mais Dieu lui a épargné cette suprême douleur.

— Je retourne auprès de Lise. Je prends cette petite porte, à gauche. Sois bonne, Perrine. Va recevoir à ma place le Père Lalemant. Vous entrerez tous les deux, dans quelques instants, auprès de notre malade.

— Certes ! La vue du Père Jérôme qui est à Montréal depuis une dizaine de jours, fait beaucoup de bien à Lise. Elle trouve un appui dans l'âme compatissante du Père. Il la visite deux fois par jour depuis qu'elle est tombée malade.

Perrine causait depuis à peine cinq minutes avec le Père Lalemant lorsqu'un cri poussé par Charlot les fit se diriger aussitôt vers la chambre de la malade. Perrine y entra la première. Elle courut à Charlot. Fou de douleur, celui-ci étreignait la forme inanimée de Lise. La mort était venue saisir la jeune femme alors qu'elle souriait encore, avec quelle tendresse d'éternité toute proche, à Charlot, son mari bien-aimé, revenu pour l'adieu suprême, cet adieu que son cœur avait désespéré de ne pouvoir faire.

Le Père Lalemant examina la jeune morte; puis, il s'agenouilla près d'elle quelques instants. Perrine l'imita, mettant sa main dans la main de Charlot. Mais la forme prostrée de son frère ne bougea pas.

Le Père, se releva, s'approcha de Charlot, mit la main sur sa tête, disant à mi-voix: « Mon enfant, remettez-vous, un chrétien ne s'abandonne pas ainsi à la douleur. La jeune femme que vous aimez est près de Dieu . . . Soyez aussi généreux qu'elle . . . Faites le sacrifice qu'elle s'est imposé . . . ce sacrifice que Dieu

exige de vous aussi. . . Vous avez des devoirs sacrés à remplir seul maintenant . . . Allez pleurer près de votre sœur, dont l'affection si fidèle vous reste. Je vais demeurer une heure à prier ici. Allez, allez, tous deux . . . Faites les choses nécessaires, hélas ! quand la mort frappe . . . »

Mais Charlot ne voulut pas y consentir. Malgré sa fatigue, au retour d'un long voyage exténuant; malgré la douleur qui étreignait avec violence tout son être, il refusa de s'éloigner durant les premières heures de la séparation. Celle qui l'avait aimé plus qu'elle-même, plus que tout, vraiment, sur la terre, fut veillée jalousement, cette nuit-là, par le jeune mari à l'esprit, au cœur et au corps brisés.

Ce fut Perrine qui s'empressa, à son ordinaire, de tout ordonner et accomplir pour la consolation de chacun: depuis les derniers devoirs à rendre à la jeune morte, jusqu'aux soins à donner aux petits enfants sans mère, à la tendresse à manifester à son frère et à la sympathie à témoigner à André de Senancourt.

Et si Perrine pleura ce nouveau grand malheur qui atteignait son existence, ce fut à l'insu de tous, dans le secret de sa chambre, agenouillée auprès du crucifix de vieil ivoire qu'elle aimait. N'avait-il pas vu mourir, ce Christ rédempteur, cet « Homme des douleurs », une autre maman, aussi douce, aussi jeune, aussi angoissée que sa belle-sœur ? Et cette jeune mère de jadis, se disait dans un sanglot Perrine, n'était-ce pas la sienne et celle de Charlot ? « Mon Dieu, mon Dieu, implorait

Perrine, ayez pitié de ceux qui restent, des petits enfants, qui ne connaîtront jamais le beau visage maternel, et auxquels est refusé cet ineffable bonheur de chérir, durant de longues années, « une mère, celle dont l'amour demeure sans égal au monde, parce qu'il se rapproche souvent de l'amour de Dieu même ».

F I N

N. B. — Ce volume a pour suite la sixième et dernière partie des
Aventures de Perrine et de Charlot, intitulée:

LE COEUR DE PERRINE

TABLE DES MATIÈRES



	Pages
Avant-propos	7
I — Perrine apprend une bonne nouvelle	9
II — Le 29 juillet 1657	21
III — L'arrivée de Charlot	31
IV — L'entretien	39
V — La tristesse de Perrine	47
VI — La décision de Charlot	53
VII — En route pour Ville-Marie !	65
VIII — L'installation provisoire au fort	75
IX — La vie au fort de Ville-Marie	85
X — Le foyer de Charlot	95
XI — L'holocauste du 25 octobre 1657	102
XII — L'hostilité iroquoise reparaît partout	111
XIII — La mission volontaire de Charlot	123
XIV — Préparatifs	129
XV — Auprès de Jeanne Mance	135
XVI — Le départ	141
XVII — Le voyage vers les Onontagués	149
XVIII — Charlot retrouve Pierre Radisson	153
XIX — Le plan d'évasion	161
XX — Le festin à tout manger	169
XXI — Le pénible retour	175
XXII — La mort de Lise	185

TABLE OF CONTENTS

1. Introduction 1

2. The History of the Church 2

3. The Doctrine of the Church 3

4. The Ministry of the Church 4

5. The Sacraments of the Church 5


6. The Moral Teaching of the Church 6

7. The Social Teaching of the Church 7

8. The Church in the World 8

9. The Church and the State 9

10. The Church and the Future 10



ACHEVÉ D'IMPRIMER
À MONTRÉAL (CANADA)
LE VINGT ET UN MAI
MIL NEUF CENT QUARANTE

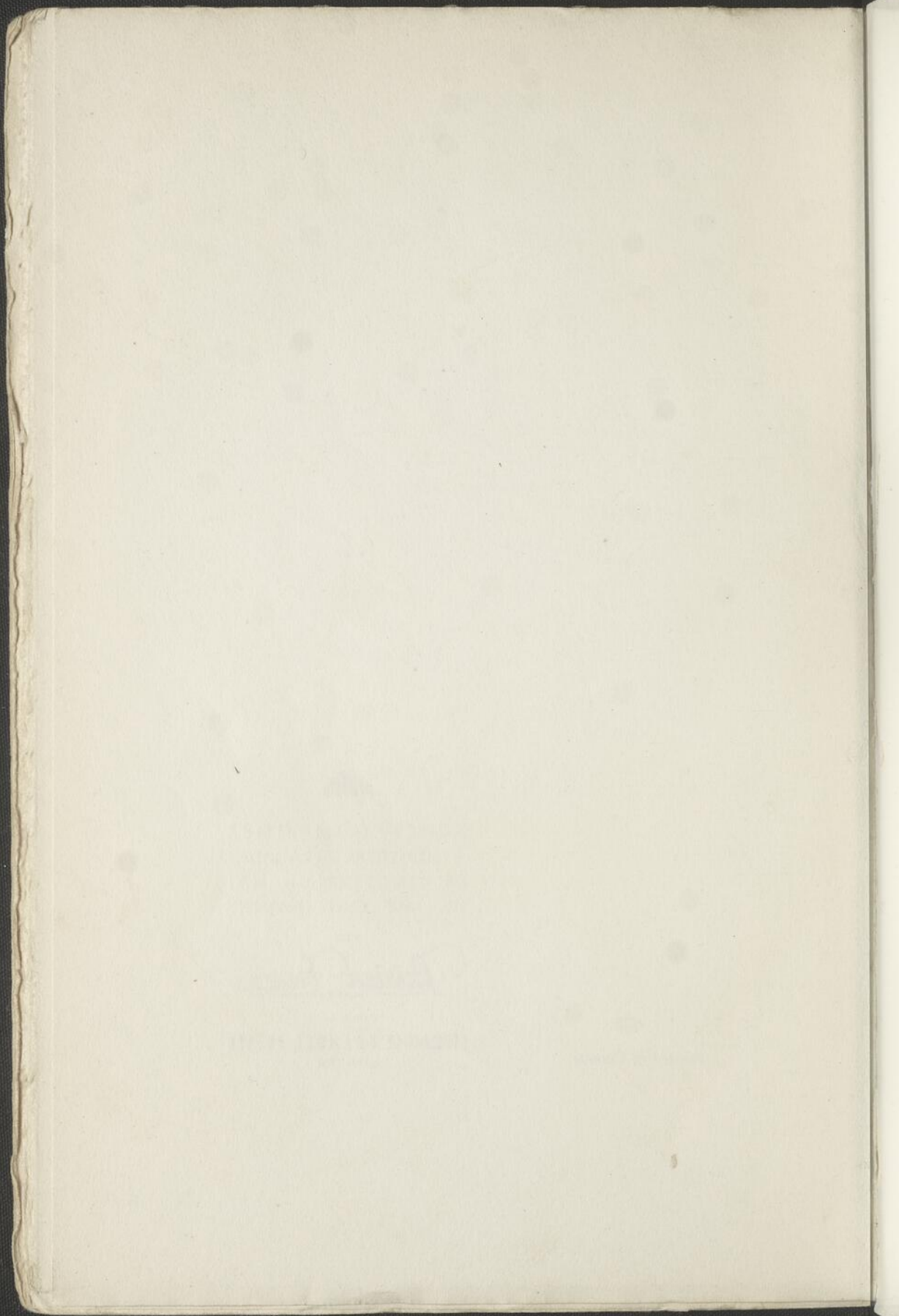
PAR

Thérien Frères
LIMITÉE

POUR LA

LIBRAIRIE GRANGER FRÈRES
LIMITÉE

Printed in Canada.



BNQ



C 000 244 924

CONTES - ROMANS - HISTOIRES

Volumes de "Littérature Canadienne"

POUVANT INTÉRESSER NOTRE JEUNESSE

- TACHÉ, J.-C. — *Les Sablons* (Ile de Sable). — Volume in-8, de 164 pages avec illustrations, broché \$0.40
- GÉLINAS (Abbé J.-G.) — *En veillant avec les petits de chez nous. Au foyer. Causeries historiques.*
Volume in-12 broché, de 168 pages \$0.40
- GÉLINAS (Abbé J.-G.) — *En veillant avec les petits de chez nous. Régime français. Causeries historiques.* — Volume in-12 broché, de 212 pages \$0.40
- GÉLINAS (Abbé J.-G.) — *En veillant avec les petits de chez nous. Régime anglais. Causeries historiques.* — Volume in-12 broché, de 144 pages \$0.40
- GROULX (Abbé L.) — *Une croisade d'adolescents* — Volume in-12 broché, 260 pages \$0.50
- GROULX (Abbé L.) — *Au Cap Blomidon.* — Roman acadien. Volume in-12 broché de 236 pages \$0.75
- DAVELUY, M.-C. — *Les Aventures de Perrine et Charlot.* — Volume in-8 broché, 192 pages avec illustrations \$0.75
- DAVELUY, M.-C. — *La Captivité de Charlot.* — Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations \$0.75
- DAVELUY, M.-C. — *Charlot à la Mission des Martyrs.* — Volume in-8 broché, 160 pages avec illustrations \$0.75
- DAVELUY, M.-C. — *L'Idylie de Charlot.* — Volume in-8 broché, 196 pages avec illustrations \$0.75
- DAVELUY, M.-C. — *Perrine et Charlot à Ville-Marie.* — Volume in-8 broché, 196 pages, avec illustrations \$0.75
- DAVELUY, M.-C. — *Le coeur de Perrine.* — Volume in-8 broché, 256 pages, avec illustrations \$0.75
- DAVELUY, M.-C. — *Le Richelieu héroïque.* — Volume in-8 broché, 296 pages, avec illustrations \$0.75
- DESROSIERS (Abbé H.) et BERTRAND, C. — *Histoire du Canada.* — Volume in-12 pleine reliure toile, 500 pages avec illustrations \$0.75
- DUPUY, PAUL. — *Les illustrations canadiennes.* — Deux volumes, petit in-4 de 144 pages avec illustrations. L'ouvrage complet \$1.00
- TÊTU HENRI (Mgr). — *Les Évêques de Québec.* Quatre volumes in-12 de 143 pages, chaque volume broché. L'ouvrage complet \$1.00
- MELANÇON, Claude. — *Les poissons de nos eaux.* — Avec nombreuses illustrations. 2 volumes in-8 brochés. Les 2 volumes 248 pages \$1.00
- MELANÇON, Claude — *Charmants voisins. La vie de nos oiseaux.* — Volume in-8 broché, 260 pages avec nombreuses illustrations \$1.00
- GROULX (Abbé L.) — *Jacques Cartier. La découverte du Canada.* — Volume in-12 broché, de 296 pages \$1.00
- BROUILLETTE, Benoit. — *La pénétration du Continent Américain par les Canadiens français 1763-1846. Traitants, Explorateurs, Missionnaires.* — Volume in-8 broché, de 242 pages, avec plusieurs illustrations et 2 cartes \$1.00
- FAUCHER, ST-MAURICE. — *Contes et récits. (A la brunante, A la veillée).* — Trois volumes in-8 de 168 pages, chaque volume avec quelques illustrations, broché \$1.25

Librairie GRANGER FRÈRES, Limitée,
54 ouest, rue Notre-Dame, Montréal

THÉRIEN FRÈRES, LIMITÉE
MONTRÉAL